This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
B276

B276

THÉODORE BARRIÈRE

MALHEUR AUX VAINCUS

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

AVEC UNE PRÉFACE

PIÈCE

INTERDITE PAR LA COMMISSION D'EXAMEN

QUATRIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE POST-FACE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

MDCCCLXVI

MALHEUR

AUX VAINCUS

11945

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES

DE

THÉODORE BARRIÈRE

(seul ou en collaboration)

FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS

L'Ange de minuit, drame en 5 actes	2 fr.	» c.
Aux Crochets d'un gendre, comédie en 4 actes	2	»
Le Bout de l'an de l'amour, comédie en 1 acte	1	»
Cendrillon, comédie en 5 actes	2	»
Une Corneille qui abat des noix, comédie en 3 actes	2	»
Le Démon du jeu, comédie en 5 actes	2	»
Un Duel chez Ninon, comédie en 1 acte	1	»
Les Enfants de la louve, drame en 5 actes	2	»
Les Fausses Bonnes Femmes, comédie en 5 actes	2	»
Les Faux Bonshommes, comédie en 4 actes	2	»
Le Feu au couvent, comédie en 1 acte	1	»
Les Filles de marbre, comédie en 5 actes	1	50
Les Gens nerveux, comédie en 3 actes	1	50
L'Héritage de M. Plumet, comédie en 4 actes	2	»
L'Infortunée Caroline, comédie en 3 actes	2	»
Les Ivresses ou la Chanson de l'amour, comédie en 4 act.	2	»
Le Jardinier et son Seigneur, opéra-comique en 1 acte	1	»
Les Jocrisses de l'amour, comédie en 3 actes	2	»
Un Ménage en ville, comédie en 3 actes	2	»
Le Ménétrier de Saint-Waast, drame en 5 actes	1	»
Midi a quatorze heures, comédie en 1 acte	1	»
L'Outrage, drame en 5 actes	2	»
Les Parisiens, comédie en 3 actes	2	»
Le Piano de Berthe, comédie en 1 acte	1	»
La Vie de bohème, comédie en 5 actes	1	50

ETC., ETC.

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain

THÉODORE BARRIÈRE

MALHEUR AUX VAINCUS

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

AVEC UNE PRÉFACE

PIÈCE INTERDITE PAR LA COMMISSION D'EXAMEN

QUATRIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE POST-FACE

ET DE

ADIEU PANIERS, VENDANGES SONT FAITES

Comédie

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Tous droits réservés

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »

Le Mariage de Figaro, acte V, scène III.

146397

LETTRE A MON AMI H.....

POUR SERVIR DE

PRÉFACE

Paris, 28 décembre 1865.

MON CHER AMI,

Vous me demandez la vérité vraie sur l'interdiction de : *Malheur aux vaincus!*

Je vais tâcher de vous satisfaire, mais à la condition que vous me permettrez de marcher, au hasard de mes souvenirs, sur les faits et sur les personnes.

Et d'abord, c'était, je crois, le 11 ou le 12 de ce mois que les *pères conscrits du ciseau* déclaraient mon premier acte dangereux pour les intérêts de Rome.

Je courais bien vite *au Sénat*, et je donnais mes rai-

sons : *on les trouvait mauvaises.* Il y avait là, paraît-il, une question d'équilibre européen. — Je cherche encore à comprendre.

Le premier acte de *Væ victis!* se passe le jour du départ de Napoléon de la Malmaison, c'est vrai ; — on pressent l'exil, c'est vrai ; — on sent se dresser à l'horizon le saule pleureur de Sainte-Hélène, j'en conviens encore.

Mais après ?

Où est donc le danger ?

Où se trouve l'outrage ?

— Napoléon n'est plus un homme, c'est une figure légendaire, a dit Son Excellence M. le maréchal Vaillant.

Eh bien, les historiens ont-ils donc insulté à la mémoire de notre demi-dieu en rappelant son martyre et son apothéose ?

J'ai dit cela... et bien d'autres choses encore à messieurs mes juges.

Ah ! pour ma peine, ils m'ont indiqué obligeamment un moyen sûr d'anéantir mon premier acte.

Cela demandait réflexion.

Le lendemain et les jours suivants, je fis de nouvelles tentatives.

Que ma fierté me les pardonne !

Huit jours après, j'étais moins avancé qu'auparavant.

Ce fut alors que le hasard me fit l'honneur de placer sur ma route une personne dont je savais l'influence *en haut lieu.*

Cependant, comme je ne m'adresse jamais *aux saints,* je n'eusse point assurément importuné celui-là.

Ce fut *lui* qui me fit offrir de suivre son auréole et de plaider ma cause devant la cour suprême.

Cette offre était faite avec tant de grâce, la personne qui la présentait m'avait inspiré tout de suite tant de sympathie, que je finis par accepter.

Mon noble protecteur me remit au lundi suivant.

Il devait m'ouvrir lui-même les portes du paradis.

Le lundi venu, j'allais frapper à la porte de saint Pierre ; mais...

Saint Pierre était sorti et n'avait pas laissé ses clefs.

Je retombais dans mon enfer.

— Au chemin du Nord ! dis-je à mon cocher.

Le char numéroté m'emporta doucement. — Mes deux pauvres petits chevaux roux suivaient tout pensifs le chemin... des Champs-Élysées. — Il bruinait épouvantablement.

Voyez-vous, cher ami, je ne sache pas de position plus triste et plus piteuse, dans la boue et sous la pluie, que

celle d'auteur refusé par la Commission d'examen, *qui se croit forcé de partir pour Compiègne.*

Bientôt, j'arrivais à la gare.

Le train allait se mettre en marche dans vingt minutes.

Je regardai l'heure à ma conscience.

Vingt minutes après, j'étais au Ministère d'État.

Quelques secondes encore, et j'entendais prononcer ma sentence.

La voici :

— *Decidément, on aime mieux que la pièce ne se joue pas.*

Ce n'est pas plus malin que cela.

— Six ou huit mois de travail, me dit naïvement un des pères conscrits, l'affaire est de peu d'importance ; vous composerez *une autre machine.*

— Laquelle ? ai-je demandé.

Une de ces pièces, n'est-ce pas, que vous encouragez de préférence ? Mais, que voulez-vous, messieurs ! je ne sais pas *déshabiller des femmes sur la scène,* et il me répugnerait de faire danser la *Tulipe orageuse* par la statue équestre d'un roi assassiné, — ce roi fût-il un Bourbon !

Si mes sujets vous déplaisent, ceux que vous aimez

ne me plaisent point. — Je suis donc fort empêché à cette heure, car, en dehors de mon métier, je ne suis bon à rien.

Ah!... une idée!...

Je me ferai censeur!

. . . . . .

Voilà, mon cher ami, l'histoire de mon voyage à Compiègne!

Voilà ce que messieurs de la Commission d'examen appellent : LA LIBERTÉ DU THÉATRE!

Tibi!

THÉODORE BARRIÈRE.

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL FORESTIER, de l'artillerie de la garde, ancien aide de camp de Napoléon, 47 ans.

LE BARON DE FEUILLES, ci-devant Antoine Bourlot, directeur général au ministère de l'intérieur, créature de l'empereur, 49 ans.

HENRI, fils du baron et son secrétaire particulier, 23 ans.

LE COMTE ARMAND DE MALNOE, 26 ans.

JULES PERSERELLE, cousin par alliance d'Antoine Bourlot, 27 ans.

JEAN CORNEFERT, spéculateur, ami d'enfance du baron, 47 ans.

DUPLANTIER, 44 ans.

DE BELLEMONT.

PIERRE LEMEULEY, fermier du général Forestier.

PREMIER LAQUAIS.

DEUXIÈME LAQUAIS.

TROISIÈME LAQUAIS.

QUATRIÈME LAQUAIS.

CINQUIÈME LAQUAIS.

SIXIÈME LAQUAIS.

ANDRÉ, garçon de café.

CHRISTIANE, fille du général Forestier.

ESTELLE DE MAURIENNE, jeune veuve.

UNE CHANTEUSE DES RUES.

PALMYRE, demoiselle de comptoir.

MARGUERITE, nourrice de Christiane.

UNE DAME.

UN INVITÉ.

INVITÉS, ACTIONNAIRES, CONSOMMATEURS
ET GARÇONS DE CAFÉ.

— 1815 —

Le 1er acte aux environs de la Malmaison. — Le 2e et le 3e à Rosoy. — Les deux derniers à Paris.

MALHEUR
AUX VAINCUS

ACTE PREMIER.

AUX ENVIRONS DE LA MALMAISON

DANS LA NUIT DU 29 JUIN 1815.

Chez le comte de Feuilles, dans sa riche habitation située au penchant de l'une des collines qui dominent la Malmaison. — Le théâtre représente une des extrémités du parc, laquelle est fermée au fond, et dans la moitié droite de sa largeur, par un mur à hauteur d'appui formant terrasse et plongeant sur la vallée au fond de laquelle est le palais impérial. A gauche et à droite de la scène, des arbres séculaires forment, en se rejoignant, un plafond naturel. — Au fond, et dans la moitié gauche du théâtre que n'occupe pas le mur, se trouve un épais rideau d'arbres au travers duquel on voit briller des points lumineux qui indiquent la place des fenêtres du château où se donne une fête. On entend au loin le son des instruments qui exécutent une danse du temps. — Il fait nuit; la scène n'est éclairée que par les étoiles et seulement dans la partie occupée par la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, une nuée de LAQUAIS en brillantes livrées devisent près de la terrasse; et la scène s'ouvre sur leurs bruyants éclats de rire.

PREMIER LAQUAIS, après avoir laissé le calme se rétablir.

Maintenant, je vas vous en dire un autre qui a été fait il y a un an, en 1814, à propos de la prise de Mâcon. (On entoure de nouveau l'orateur. — Avec complaisance.) On disait comme ça que, si

la ville de Mâcon n'avait pas pu tenir, c'était parce qu'à des pièces de 24, on n'avait pu opposer que des pièces de vin. (On rit bruyamment comme devant.)

TROISIÈME LAQUAIS, riant aussi.

Ces satanés Parisiens sont-ils spirituels! Ils rient de tout!...

PREMIER LAQUAIS.

Tenez... Voilà encore quelque chose qui court la ville en ce moment : saisissez bien les allusions; elles sont très-fines.

TOUS, avec intérêt.

Voyons! voyons!

PREMIER LAQUAIS, déclamant.

« Les souverains feront leur entrée par la barrière du Trône. (Rires modérés. — Continuant.) L'empereur sortira par celle d'Enfer; l'impératrice par celle des Vertus; les sénateurs par celle des Bonshommes. (Rires plus bruyants. — Continuant.) Les conseillers d'État par Bicêtre, et la garde nationale par Pantin. » (Hilarité générale. — Duplantier, en toilette de bal, sort de l'allée qui est censée conduire au château.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUPLANTIER, DE BELLEMONT, puis ESTELLE DE MAURIENNE et LE COMTE DE MALNOÉ.

DUPLANTIER, jetant un coup d'œil sur le groupe des laquais.

Quelle gaieté! Les valets, cette nuit, sont plus rassurés que leurs maîtres. (Il traverse le théâtre et se rencontre avec de Bellemont, qui, comme lui, est en toilette de cérémonie et qui arrivait du côté opposé. Ce dernier

jette son manteau au laquais qui le suivait et qui va se mêler au groupe des autres laquais.)

DE BELLEMONT, à Duplantier.

Ah! c'est vous? Vous sortez des salons;... que fait-on là-haut?

DUPLANTIER, à demi-voix.

On danse sur un volcan mal éteint.

DE BELLEMONT.

Comment?

DUPLANTIER, lui désignant la vallée.

Vous voyez ces fenêtres qui brillent dans la nuit comme des étincelles?

DE BELLEMONT.

Les fenêtres de la Malmaison?

DUPLANTIER, riant.

Oui, — la maison de l'ogre. Il veille encore; le volcan n'est pas éteint, vous dis-je. — Les pieds me brûlent, adieu! (Il sort vivement par la droite.)

DE BELLEMONT, après une seconde d'hésitation.

Oh! après tout, je pourrai toujours invoquer un alibi. — On m'a vu cette nuit chez l'autre. (Il jette son manteau au laquais qui le suit et se perd dans l'allée de gauche. — Le laquais se mêle au groupe du fond. — Madame de Maurienne et le comte de Malnoë, tous deux aussi en habit de gala, arrivent chacun d'un côté différent. — Madame de Maurienne arrête le comte au détour d'une allée.)

ESTELLE, raillant.

C'est moi que vous cherchez, sans doute?

LE COMTE, embarrassé.

Mais... en effet... Je vous avais vue sortir par une des portes du grand salon, et...

ESTELLE, de même.

Et vous êtes bien vite sorti par une autre.

LE COMTE.

Oh! vous voulez plaisanter?

ESTELLE.

Non.

LE COMTE.

Ma chère Estelle,... nous... nous ferons bien... de rentrer, je crois, car notre absence pourrait être remarquée.

ESTELLE, souriant.

Oh! le monde a des immunités pour les veuves.

LE COMTE.

Ne vous y fiez pas : sa malignité est si grande!

ESTELLE.

En Allemagne, monsieur le comte, vous preniez un peu moins souci de ma renommée.

LE COMTE.

Ce reproche?...

ESTELLE.

Ne s'adresse qu'à la prudence d'aujourd'hui... (Après un temps.) Ah! terre d'exil, qui m'eût dit que je te regretterais un jour!

LE COMTE, ému.

Une larme?

ESTELLE, souriant.

Oui, un second moment de faiblesse; vous me le pardonnerez en souvenir du premier... (Le comte lui baise la main en souriant. — Estelle, qui regardait Malnoë, tout à coup et avec un triste sourire.) C'est dommage!... Enfin, les temps sont changés! et il paraît que l'on ne saurait plus être fidèle à la fois à son roi et à sa dame.

LE COMTE, embarrassé.

Mais je n'ai encore trahi ni l'un ni l'autre.

ESTELLE, souriant.

Pas encore, non; mais les temps sont proches... (Sur un mouvement de Malnoë.) Je suis élève de mademoiselle Lenormand, je lis couramment dans le livre de l'avenir; et vous saurez qu'une femme comme moi peut faire la folie d'enchaîner sa liberté, mais qu'elle ne commet jamais la sottise d'attendre qu'on la lui rende.

LE COMTE.

Vous lisez, dites-vous, dans le livre de l'avenir? Eh bien, voyons, ma jolie sibylle, déchiffrez-en une page à mon intention.

ESTELLE.

Soit.

LE COMTE.

Qu'y voyez-vous?

ESTELLE.

J'y vois que le général Forestier, prisonnier à cette heure, mourra quelque jour dans les steppes de la Russie, et que M. le comte de Malnoë offrira à la pauvre orpheline sa fortune et son nom.

LE COMTE, riant.

Mais c'est une ballade que vous me dites là.

ESTELLE, secouant la tête.

Mon ami, vous saurez aussi que, si mademoiselle Christiane a des yeux de gazelle, moi, j'ai des yeux de lynx. Reconduisez-moi, je vous prie, jusqu'à ma voiture.

LE COMTE, poliment.

Encore un moment...

ESTELLE.

Non, je veux partir... (En s'en allant.) C'est égal, vous savez? vous me regretterez un jour.

LE COMTE, souriant.

Mais je vous regrette déjà. (Ils disparaissent dans l'allée à gauche, premier plan.)

SCÈNE III.

LES LAQUAIS.

PREMIER LAQUAIS, au dernier venu, en continuant une conversation commencée.

Et... tu dis que tu l'as vu?

DEUXIÈME LAQUAIS.

Comme je te vois, il était en grand uniforme; j'étais au bas de l'escalier quand il a mis le pied sur la première marche; nos regards se sont rencontrés, je n'ai pas baissé les yeux.

PREMIER LAQUAIS.

Qu'alliez-vous faire là?

DEUXIÈME LAQUAIS, indifféremment.

Je ne sais pas : un scrupule de mon maître. Il a cru devoir lui dire adieu.

QUATRIÈME LAQUAIS, regardant au loin.

Comme c'est triste, ces lueurs qui montent et qui descendent dans ce grand château noir. Tiens, vois donc, on dirait une étoile qni file.

DEUXIÈME LAQUAIS, ricanant.

C'est que c'est un peu ça.

PREMIER LAQUAIS.

Y a-t-il beaucoup de monde là-bas?

DEUXIÈME LAQUAIS.

Oh! non; tu comprends bien que dans sa position... Une dizaine de personnes seulement.

TROISIÈME LAQUAIS.

Des entêtés.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Oui, des officiers échappés de l'armée et qui viennent encore pour lui monter la tête.

TROISIÈME LAQUAIS.

Ils ne nous laisseront donc pas tranquilles?

PREMIER LAQUAIS, à demi-voix.

Et... dis-moi, la chambre qu'il habite à cette heure, où est-elle?

DEUXIÈME LAQUAIS, indiquant du doigt.

Tiens... vois-tu là-bas, entre ces deux grands peupliers, une fenêtre moins éclairée que les autres?

PREMIER LAQUAIS.

Oui.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Eh bien, c'est là.

PREMIER LAQUAIS.

Alors, cette ombre qui passe et repasse derrière les rideaux?..

DEUXIÈME LAQUAIS.

C'est la sienne.

TROISIÈME LAQUAIS.

Comme elle est grande! (Après un temps.) Ah! elle diminue.

DEUXIÈME LAQUAIS.

C'est qu'il se rapproche de la fenêtre.

QUATRIÈME LAQUAIS.

Il l'ouvre. (Tous se reculent instinctivement et se découvrent.)

TROISIÈME LAQUAIS, après un temps, remettant son chapeau.

Sommes-nous bêtes!

CINQUIÈME LAQUAIS, naïvement.

Au fait, puisqu'il n'est plus rien. (Il se couvre. Tous l'imitent.)

SIXIÈME LAQUAIS, se rapprochant.

Oh! c'est bien lui.

QUATRIÈME LAQUAIS.

Il s'appuie sur le balcon... Il met sa tête dans ses mains...

CINQUIÈME LAQUAIS.

A quoi peut-il penser?

SIXIÈME LAQUAIS.

On dirait qu'il pleure.

QUATRIÈME LAQUAIS, ému.

Ça me fait quelque chose.

DEUX OU TROIS LAQUAIS.

Moi aussi... Moi aussi.

TROISIÈME LAQUAIS, philosophiquement.

Ah! il a eu son temps.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Et d'abord, il faut bien que nos maîtres puissent jouir en paix de tout ce qu'il leur a donné. Lui, il ne peut pas le leur

reprendre, mais les autres pourraient le leur ôter; il faut donc qu'ils se mettent bien avec les autres.

PREMIER LAQUAIS.

Il a raison; car enfin, titres, dignités, fortune, nos maîtres lui doivent tout, et il faut faire oublier ça.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Le mien y a déjà travaillé.

TROISIÈME LAQUAIS.

Qu'est-ce qu'il a fait?

DEUXIÈME LAQUAIS, avec orgueil.

Des vers pour le roi de Prusse! — C'est un académicien.

CINQUIÈME LAQUAIS.

Le mien a distribué, en plein soleil, des rubans blancs sur la place de la Concorde.

SIXIÈME LAQUAIS.

Le mien a grimpé jusqu'au fronton de son hôtel, et en a gratté de ses mains les abeilles de pierre.

TROISIÈME LAQUAIS.

Le mien a fait mieux : il a brûlé un aigle vivant!

DEUXIÈME LAQUAIS.

C'était hardi!

TROISIÈME LAQUAIS.

Oh! il était dans sa cage.

PREMIER LAQUAIS.

Je le reconnais, vos maîtres ont prouvé leur zèle ; mais M. de Feuilles, mon maître à moi, a prouvé le sien avant tous. (Avec un noble orgueil.) Il a trahi le premier!

TOUS, s'inclinant.

C'est vrai! c'est vrai! (On félicite chaudement le premier laquais.)

QUATRIÈME LAQUAIS, qui est resté pensif à l'écart.

C'est égal, ça me fait de la peine qu'il s'en aille.

DEUXIÈME LAQUAIS, étonné.

Bah!

QUATRIÈME LAQUAIS.

Ah! je vas vous dire : ça vient de ce qu'un jour il s'est arrêté chez nous. Nous avons même gardé son verre.

TROISIÈME LAQUAIS, riant.

Champenois, va!

QUATRIÈME LAQUAIS.

Ah! écoutez donc; après tout, nous ne sommes que des valets; nous ne sommes pas forcés d'être aussi ingrats que nos maîtres.

PREMIER LAQUAIS, apercevant le baron qui paraît à gauche.

Silence! voici M. le baron de Feuilles.

QUATRIÈME LAQUAIS, à demi-voix.

Ci-devant Antoine Bourlot tout de même.

PREMIER LAQUAIS, avec un ton de reproche.

Guérin, tu es son hôte! (Les laquais disparaissent peu à peu sous les arbres. — Le baron de Feuilles est entré précipitamment; il semble très-agité.)

SCÈNE IV.

LE BARON DE FEUILLES, LE COMTE.

LE BARON.

J'ai besoin d'air, ma tête est en feu! Et mon maudit cousin qui ne revient pas! (Il va au fond à droite, et regarde au dehors.)

LE COMTE, venant de gauche.

Enfin, je suis libre! il faut que je trouve Christiane.

LE BARON, revenant.

Je suis sur des épines! (Apercevant Malnoë.) Ah! monsieur le comte, c'est vous! pardon, je ne vous voyais pas, je suis si troublé!...

LE COMTE.

En effet. Qu'avez-vous donc?

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je suis dans une anxiété!... Si vous saviez quelle position est la mienne!

LE COMTE.

Mais je le sais : vous êtes directeur général à l'intérieur, baron, et, par-dessus, maître et seigneur de ce paradis, que vous devez à...

LE BARON, l'interrompant.

Je ne veux pas parler de cela.

LE COMTE.

De quoi voulez-vous parler?

LE BARON.

De ce qui se passe...

LE COMTE.

Et que se passe-t-il donc?

LE BARON.

Des choses désolantes, monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais encore?...

LE BARON

Sachez que la commission exécutive qui siége aux Tuileries est saisie, à l'heure où je vous parle, d'une proposition insensée que lui a faite Bonaparte.

LE COMTE.

Bonaparte? Ah! baron, si l'empereur vous entendait!

LE BARON, naïvement.

Oh! il n'y a pas de danger...

LE COMTE.

C'est juste. La voix monte : Dieu seul peut entendre; il n'y a pas besoin de se gêner...

LE BARON.

Plaît-il?

LE COMTE.

Et enfin, que propose-t-il?

LE BARON, avec indignation.

Il propose de se mettre à la tête des troupes.

LE COMTE.

Vraiment?

LE BARON, d'une voix étouffée.

Oui, monsieur le comte, il veut défendre Paris!

LE COMTE, à voix basse.

Entre nous, ça me paraît assez naturel.

LE BARON, avec éclat.

Mais il est capable de repousser l'ennemi!

LE COMTE.

L'ennemi!... Vous n'êtes donc plus avec nous, maintenant?

LE BARON, troublé.

Mais...

LE COMTE, raillant.

Ah! est-ce que vous allez nous abandonner encore une fois?

LE BARON.

Pardon! monsieur le comte, ma langue a tourné...

LE COMTE, riant.

C'est vous qui avez tourné.

LE BARON.

Vous dites?

LE COMTE, même jeu que précédemment.

Je ne vous en fais pas un reproche; nous y gagnons trop! Et enfin?... car je ne vois pas...

LE BARON.

Comment! vous ne voyez pas... vous ne comprenez pas le danger qui nous menace? Mais, si la commission accédait à la demande qui lui est adressée, pour peu que le diable s'en mêlât, il se pourrait qu'une fatale victoire... C'est-à-dire que je serais perdu.

LE COMTE, raillant toujours.

Le fait est que l'empereur ne croirait peut-être plus que difficilement à votre fidélité...

LE BARON, se désolant.

Ah! je suis dans une fausse position.

LE COMTE.

Il faut être juste, aussi; faire danser... les idées nouvelles en un pareil moment, dans ce château, et sous les yeux mêmes de celui qui vous l'a donné, comme le reste, c'est un peu...

hardi!... (Riant.) C'est-à-dire que vous êtes l'ange de l'ingratitude, mon cher!

LE BARON, honteux.

Que voulez-vous!... Dans un moment de fol abandon... (Le comte sourit. — Continuant.) j'avais oublié mon serment.

LE COMTE.

Le second?...

LE BARON.

Et je voulais frapper un grand coup...

LE COMTE.

Qui pût retentir à propos au pied du trône? Ah! je conviens que c'était bien imaginé (appuyant), bien... trouvé.

LE BARON.

Mettez-vous à ma place.

LE COMTE, froidement.

Je n'en change jamais.

LE BARON, sans l'écouter.

Je croyais mon affaire faite... et patatras!... Oh! mais la commission est sage; elle repoussera la proposition qui lui est faite, comme un coup de tête, un acte de folie!... (S'animant.) Elle ne voudra pas assumer sur elle la responsabilité des graves événements,... des horribles malheurs...

LE COMTE, riant.

Enfin, elle ne voudra pas vous ruiner, je l'espère.

LE BARON, prêtant l'oreille.

On marche dans cette allée, je crois; c'est peut-être mon messager. (Il va vers l'allée à droite.)

LE COMTE, à part.

La laide face de traître!... Oh! il faut que je retrouve Christ ane, son doux visage me reposera les yeux.

LE BARON, revenant.

Personne encore, je me trompais.

LE COMTE.

Au revoir, mon cher baron; ne désespérez pas!... Priez pour Blücher. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, puis CORNEFERT.

LE BARON, préoccupé.

Je n'y manquerai pas, monsieur le... (Se reprenant.) Eh bien, qu'est-ce que je dis donc?... (Marchant avec agitation.) Je ne puis tenir en place!... et ces violons endiablés qui ne se taisent pas!... J'avais pourtant donné l'ordre de... (La musique cesse.) Ah! ils s'arrêtent enfin!... (Il remonte et se heurte contre Cornefert, qui vient de la gauche et se dispose à sortir.)

LE BARON, surpris.

Cornefert! Où vas-tu donc?

CORNEFERT.

Eh! parbleu! je me sauve au plus vite, en regrettant fort d'être venu.

LE BARON.

Et pourquoi?

CORNEFERT.

Parce qu'il est bien possible que tes invités d'aujourd'hui soient compromis demain.

LE BARON, pâlissant.

Tu sais donc?...

CORNEFERT.

On ne parle que de cela dans tes salons, c'est une panique générale. (Lui montrant au fond des invités, hommes et femmes, enveloppés dans leurs manteaux, et des valets courant çà et là.) Et tiens! voilà la débâcle qui commence. Bonsoir. (Il veut sortir.)

LE BARON, se posant devant lui.

Voyons, Cornefert!... es-tu mon ami, oui ou non?

CORNEFERT, même jeu.

Je te dirai cela demain;... il faut attendre les événements.

LE BARON, amèrement.

Ainsi, tu m'abandonnes dans le danger?

CORNEFERT, gaiement.

Assurément! Vois-tu, mon cher, la devise des hommes, je l'ai appris cruellement jadis à mes dépens, c'est « Malheur aux vaincus! » Eh bien, cette devise, depuis que je remue des millions, est devenue la mienne. — On a marché sur moi, je marche sur les autres — *Væ victis!*... Tant pis pour ceux qui tombent!... Si demain tu es encore debout, je reviendrai; si tu es tombé, tu ne me reverras jamais. — Embrasse-moi! —

LE BARON, effrayé.

Jean, je t'en prie, ne m'abandonne pas!... Tout n'est pas encore perdu d'ailleurs, et... (Apercevant Perserelle qui vient de la droite.) Et tiens! voilà mon cousin, voilà ce bon Perserelle!... il vient de là-bas..., et nous allons savoir... (Courant à lui.) Vite, réponds! que se passe-t-il? qu'as-tu appris? (Perserelle a, dans le costume, dans la voix et dans les manières, du Bertrand, du Robert-Macaire et du Vautrin.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PERSERELLE.

LE BARON, le secouant.

Parle donc! — As-tu eu au moins l'esprit de...?

PERSERELLE, avec amertume.

De l'esprit? En accorde-t-on jamais à ceux que le malheur accable?...

LE BARON.

Laisse là ton antienne et...

PERSERELLE, continuant.

Que l'aveugle fortune a trahis?...

LE BARON, haussant les épaules.

Trahis?... Qu'as-tu donc fait pour la rendre fidèle,... toi qui?... Mais ce n'est pas le moment de...

PERSERELLE, de même.

Ah! si j'étais un des heureux de la terre, si j'étais riche, puissant, j'aurais de l'esprit, des talents! Le monde serait à mes pieds!... et vous tout le premier... Ah! ah! ma position ne serait plus la même!

LE BARON, qui a toujours voulu l'interrompre.

Vis-à-vis de moi d'abord, car je ne serais plus forcé de te nourrir et... (Retenant Cornefert, qui a encore fait un mouvement pour sortir.) Ne t'impatiente pas, il va parler. (Criant.) Parleras-tu, sacripant?

PERSERELLE.

Insultez-moi !... Accablez-moi ! c'est dans l'ordre... Ne suis-je pas un vaincu ?

LE BARON.

Un vaincu, toi ?...

PERSERELLE.

Mais il me semble. (Accrochant Cornefert, qui a encore voulu s'échapper.) Monsieur, je vous en fais juge. (Avec une expression douloureuse.) Sous-lieutenant à vingt-trois ans, j'avais une brillante carrière devant moi. Eh bien, un jour, j'insulte mon capitaine ! on m'arrête, on me juge, on me condamne !... et ma carrière est brisée !

LE BARON.

Oh ! l'imbécile !... (A Cornefert.) Il ne veut pas comprendre. (Cornefert cherche à se dégager.)

PERSERELLE, même jeu.

Plus tard,... caissier dans une maison de commerce, on trouve dans mes comptes un déficit de onze mille francs à peine !... et... parce que je ne puis justifier de l'emploi de cette somme, on me re-mer-cie !...

CORNEFERT, se dégageant enfin.

Il n'y avait pourtant pas de quoi !

PERSERELLE, naïvement.

N'est-ce pas ? Eh bien, voilà ma chance !

LE BARON, à part.

Oh ! l'animal !...

PERSERELLE, continuant.

Et il en a été de même pour tout ce que j'ai entrepris...

LE BARON, furieux.

C'est à l'étrangler !... (Le saisissant au collet.) Veux-tu parler... et nous dire à l'instant ce que tu as appris ?

PERSERELLE, tranquillement.

Mais je n'ai rien appris du tout.

LE BARON, furieux.

Qu'as-tu donc fait pendant tout ce temps-là ?

PERSERELLE.

J'ai visité les caves du château.

LE BARON, criant.

Ah ! brigand !... canaille !...

CORNEFERT.

Je vous laisse en famille, adieu ! (Il va pour sortir et s'arrête en voyant entrer Duplantier.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUPLANTIER.

DUPLANTIER, tout ébouriffé.

Grande nouvelle !... grande nouvelle !...

LE BARON.

Quel espoir !... Parlez, maître Duplantier.

DUPLANTIER.

En partant d'ici, j'étais allé rôder du côté du palais...

LE BARON.

Ah !

DUPLANTIER.

La grille était toute grande ouverte, personne n'en gardait l'entrée. — Il régnait partout une telle confusion, que je pus arriver jusqu'au salon d'honneur, où se trouvaient quelques

personnes : des créanciers, m'a-t-on dit, venant demander à la plume de l'abdication le règlement de leurs créances.

PERSERELLE, à part.

Voilà ce qui m'arrive tous les jours.

DUPLANTIER.

En ce moment, une voiture entrait, brûlant le pavé ; elle arrivait des Tuileries.

LE BARON.

Je respire à peine !

DUPLANTIER.

Quelques minutes après, un mouvement extraordinaire remplissait tout le château, et j'entendais prononcer tout bas le mot de départ.

LE BARON, joyeux.

Alors, la proposition ?...

DUPLANTIER.

Repoussée à l'unanimité !...

LE BARON, entraîné.

Ah ! il y a encore de beaux jours pour la France...

DUPLANTIER.

Au moment où je vous parle, on ferme les fourgons de voyage... Avant une heure, le palais sera vide.

LE BARON, chancelant.

Ah ! Duplantier, votre bras !... le saisissement, la... vous comprenez bien, n'est-ce pas ?... Si ce départ me cause tant de joie, c'est que tout à l'heure encore, je pensais avec terreur que chaque moment aggravait le danger pour celui qu'au fond nous n'avons pas cessé d'aimer... de respecter... (Il essuie une larme.)

DUPLANTIER, lui serrant la main.

Qui donc en douterait?

LE BARON, avec chaleur.

C'est-à-dire qu'il y allait peut-être de sa liberté!... de sa vie!... et puis, enfin, le bonheur du pays avant tout!... Qu'importe la couleur du drapeau?... Il est des droits sacrés,... une aurore nouvelle!...

CORNEFERT, lui serrant la main et avec émotion.

Bien parlé, mon ami!... puisqu'ils sont les plus forts!...

LE BARON.

Alors, tu m'approuves?...

CORNEFERT, avec noblesse.

Il est des moments dans la vie où l'ingratitude est le premier des devoirs.

LE BARON, très-ému.

Ah! tes paroles me font du bien... Montons dans les salons... Allons vite porter cette heureuse nouvelle!... (Il sort vivement par l'allée qui conduit au château, suivi de Cornefert et de Duplantier.)

SCÈNE VIII.

PERSERELLE, seul; puis HENRI.

PERSERELLE, à lui-même.

Allons! je ne suis pas du moins le seul vaincu du siècle. (A part, en apercevant Henri qui vient d'entrer et qui semble chercher quelqu'un.) Eh! c'est mon petit cousin Henri, le noble héritier du baron de Feuilles, l'heureux fiancé de mademoiselle Christiane, la fille du général Forestier.

HENRI, l'apercevant, à son tour, avec humeur.

Ah! Perserelle!

PERSERELLE, continuant, haut.

Le beau Narcisse poursuivant la nymphe Écho!

HENRI, sèchement.

Narcisse la fuyait; relisez votre Ovide! (Il remonte.)

PERSERELLE, avec amertume.

Oh! les hommes! Il ne me parlerait pas ainsi, si j'étais ministre de l'instruction publique. (Il sort noblement par la gauche. Christiane arrive presque aussitôt.)

SCÈNE IX.

HENRI, CHRISTIANE.

HENRI, l'apercevant.

Christiane! Me voilà!

CHRISTIANE, très-émue et courant à lui.

Ah! j'avais peur que Marguerite ne vous rencontrât pas au milieu de cette foule.

HENRI.

Qu'avez-vous donc?

CHRISTIANE, qui peut à peine parler.

Mon ami, mon père est revenu.

HENRI.

Revenu?

CHRISTIANE.

Oui... Il a échappé à ses gardiens! il a quitté la Sibérie! il est libre!

HENRI.

Mais c'est un rêve!

CHRISTIANE.

Oh! non, non... ce n'est pas un rêve; et cet homme, je l'ai bien entendu!

HENRI.

De quel homme parlez-vous donc?

CHRISTIANE.

Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas dit... Venez là, près de moi... donnez-moi votre main, Henri! Oh! que je suis heureuse!

HENRI.

Expliquez-moi...

CHRISTIANE.

Oui... Attendez... mon cœur bat si fort! J'étouffe!...

HENRI.

Remettez-vous...

CHRISTIANE, souriant.

C'est passé... Écoutez-donc... Je ne sais par où commencer... Il faut que je vous dise d'abord que je m'étais enfoncée dans le parc, pour fuir les bruits joyeux de cette fête. Je marchais! et toujours le vent apportait à mon oreille quelque lambeau d'harmonie... Alors, je marchais plus vite! Peu à peu, je finis par n'avoir plus conscience du chemin que je suivais · ma pensée traversait l'espace et volait vers mon père, que je savais prisonnier là-bas, dans le pays des neiges! puis elle revenait à tire-d'aile vers ce séjour si brillant jadis, et qu'habitent seuls aujourd'hui le désabusement et la misère! (Elle feint

un regard du côté de la Malmaison, puis continue.) Mon âme se déchirait, des larmes inondaient mon visage! et ce furent mes propres sanglots qui m'éveillèrent enfin de cette léthargie douloureuse... Je regardai alors autour de moi : j'étais sortie du parc, et je me trouvais au bas de la colline, au milieu d'un fourré précédant le palais. En ce moment, un bruit de voix vint frapper mon oreille; je tournai la tête, et je vis sur la lisière du bois un groupe d'officiers qui causaient près de leurs chevaux tout sellés et prêts à partir! Mon premier mouvement fut de m'éloigner; un pressentiment me retint, et j'écoutai cachée dans l'ombre : « Est-il toujours là-bas? demandait l'un des cavaliers. — Toujours, répondait un autre; et pendant les deux années qui viennent de s'écouler, une fois seulement il a pu donner de ses nouvelles à sa fille! » Quelle est donc celle-là, me disais-je, qui, comme moi, depuis deux ans, se trouve séparée de son père? Une troisième voix s'éleva alors; ce qu'elle disait, pardonnez-moi, Henri, de vous le répéter : « Pauvre enfant, disait cette voix, son sort a bien changé depuis le jour heureux où l'empereur la fiançait lui-même; et il est bien temps que son père revienne; car, lorsque la main puissante qui avait marqué sa place au foyer du baron de Feuilles se sera tout à fait retirée d'elle, Christiane deviendra un remords vivant pour les maîtres de cette demeure. » Je ne pouvais plus douter : c'était bien de mon père et de moi qu'ils parlaient. « Pauvre général, dit la voix que j'avais entendue d'abord, il ne se consolera jamais de n'avoir pas reçu le dernier adieu de celui qui va partir! — De qui donc parlez-vous? demanda alors un autre officier qui venait de pénétrer dans le groupe. — Du général Forestier, lui fut-il répondu... — Du général Forestier? Mais je viens de le voir à la Malmaison! » A ces mots, le coup que je reçus au cœur fut si violent, que je crus que je mourais.

HENRI.

Christiane!

CHRISTIANE.

Je n'étais qu'évanouie. Quand je revins à moi, tous avaien

disparu ! Voilà ce que j'ai entendu, Henri ; car, je vous le jure, je ne rêvais pas !

HENRI, timidement.

Mais si cet homme s'était trompé?

CHRISTIANE.

Trompé? Non, non, c'est impossible! Dieu n'aurait pas permis qu'on donnât cette fausse espérance à celle qui, depuis plus de deux ans, a tant pleuré qu'elle n'a plus de larmes. Et puis, voyez-vous, Henri, il faut que mon père revienne; car la voix avait raison : ma place n'est plus ici!

HENRI.

Que dites-vous, Christiane? mais votre place est partout où je suis. On l'a dit... et on a eu raison de le dire : l'empereur nous a fiancés lui-même, et nous séparer, ce serait lui désobéir!

CHRISTIANE, tristement.

Hélas! on ne lui obéit plus, Henri!

HENRI.

Mais, moi, je lui obéis encore! je lui obéirai toujours! et j'obéirai toujours aussi à la voix de mon cœur, au cri de mon âme! Et si mon père repousse ma prière, eh bien,... j'attendrai! Dans deux ans, je serai libre.

CHRISTIANE.

Mais songez donc!

HENRI.

Avenir, fortune, je perdrai tout peut-être, voulez-vous dire? Eh bien, qu'importe! (Le comte est entré. En apercevant Henri et Christiane, il s'arrête et écoute.)

SCÈNE X.

HENRI, CHRISTIANE, LE COMTE.

HENRI, continuant.

Votre père et moi, Christiane, nous travaillerons ensemble pour vous faire un jour la vie calme et heureuse. Et, si la France ne peut plus être une patrie pour notre amour, notre amour ira au delà des mers chercher une autre patrie!

LE COMTE, à part.

Ils s'aimaient! (Il tombe accablé sur un banc.)

HENRI, continuant toujours.

C'est, dit-on, aux républiques naissantes du nouveau monde que le chef des rois du monde ancien doit demander un asile pour sa gloire. Eh bien, nous le rejoindrons; et c'est à la jeune Amérique que notre amour, lui aussi, ira demander un asile! (Avec passion.) O ma Christiane, que je vous aime!

CHRISTIANE, d'une voix brisée.

Henri, par grâce, taisez-vous! J'ai peur que le Ciel, en me voyant aimée ainsi, ne me trouve assez heureuse, et ne me rende plus mon père!

HENRI, avec passion.

O mon adorée! (Il couvre de baisers ses mains et ses cheveux.)

LE COMTE, se voilant la face.

Et voilà deux mois que je soupire pour atteindre ce moment-là! (Le général Forestier a paru au fond, près de la terrasse, et, dans le rayon lumineux qui l'éclaire, il s'est arrêté, et envoie un dernier adieu de la main du côté de la vallée. Tout à coup Christiane, qui est encore dans les bras d'Henri, aperçoit le général et pousse un cri étouffé. A ce cri, le comte sort un peu de l'ombre qui l'enveloppait.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL FORESTIER.

CHRISTIANE, à Henri.

Ah! regardez! regardez!

HENRI, de même.

Le général!

CHRISTIANE, se soutenant à peine.

Oui... c'est lui! c'est lui! (Appelant et d'une voix brisée.) Mon père! mon père! (A sa voix, le général se retourne précipitamment et s'élance vers elle. Il porte la petite tenue de l'artillerie de la garde.)

FORESTIER, s'élançant.

Ma fille! mon enfant!

CHRISTIANE, presque folle et le couvrant de baisers.

C'est mon père! Le voilà!

FORESTIER, au milieu de ses larmes.

Ma pauvre petite Christiane!

CHRISTIANE, de même.

Il est revenu! il est revenu! — O mon Dieu! mon Dieu! que vous êtes bon!

FORESTIER, l'admirant.

Comme elle est grandie, mon ange!... Je ne suis pas venu tout dé suite, tu comprends? Je te savais là, j'étais sûr de te trouver, toi; tandis que, lui, il va partir (avec douleur), et je ne le verrai plus jamais! Tu me pardonnes, n'est-ce pas, de n'être pas venu tout de suite?

CHRISTIANE, l'entourant de ses bras.

Oh! mon bon père! deux ans et demi loin de toi! Sais-tu combien cela fait d'heures?... de minutes?... d'éternités?... (Elle l'embrasse follement.)

HENRI, s'avançant.

Général!

FORESTIER, lui prenant la main.

Henri! Tu étais là et je ne te voyais pas! (Montrant Christiane.) C'est sa faute, vois-tu? Quand elle est devant moi, elle me cache la terre.

CHRISTIANE.

Mais voyons! Comment se fait-il? par quel miracle..? Dis!... mais dis donc!...

FORESTIER, apercevant le comte qui le salue en essuyant ses larmes.

Plus tard, Christiane; nous ne sommes plus seuls! (Il rend le salut au comte.)

CHRISTIANE, se retournant.

Ah!

LE COMTE, s'avançant.

Pardonnez-moi, monsieur, de m'être permis de mêler mes larmes aux vôtres!

CHRISTIANE, à son père.

Un ami généreux, mon père, qui, lorsque Henri n'était pas là, a bien souvent consolé votre pauvre Christiane! (Présentant le comte.) M. le comte Armand de Malnoë!

FORESTIER, s'avançant.

Vous avez adouci parfois les chagrins de ma fille, monsieur; mon cœur vous remercie; votre main?

LE COMTE, la main demi-étendue

Nous... nous sommes au roi, monsieur!

FORESTIER, timidement.

Depuis quand?

LE COMTE, s'inclinant modestement.

Depuis Azincourt!

FORESTIER, ému.

Où mourut bravement presque toute la noblesse de France. (Lui serrant la main.) Touchez là, monsieur; tous les fanatismes sont frères!

LE COMTE, avec élan.

Ah! général! (A part, en regardant Christiane.) Et elle en aime un autre!

FORESTIER, à Henri.

Mais voyons, mon cher Henri, il me tarde d'embrasser votre père. Encore un fidèle qui doit bien souffrir à cette heure!

HENRI, embarrassé, bas à Christiane.

J'avais tout oublié!

CHRISTIANE, de même

Moi aussi!

FORESTIER.

Allons, Christiane, prends le bras de ton fiancé, et... (Remarquant leur trouble à tous deux.) Mais qu'avez-vous donc? (Souriant à demi.) Votre père, mon cher Henri, est-il donc devenu si impressionnable, que vous craigniez pour lui les effets d'une trop grande joie? Jugez-vous à propos de le prévenir de mon retour?

HENRI, avec empressement.

Mais... si vous le permettez, général!

CHRISTIANE, de même.

Oui, oui, c'est cela, tu vas venir chez moi... Je demeure tout au bout du château... avec la bonne Marguerite, qui va être bien joyeuse aussi... Tu verras, nous sommes logées comme des princesses!

FORESTIER.

Ce cher baron! il n'a pas oublié que, le jour de notre départ, Napoléon t'avait confiée à sa tendresse... Allons! allons! viens, conduis-moi! (Christiane a pris le bras de son père, ils font quelques pas, suivis d'Henri et du comte. En ce moment, on entend tout à coup résonner les accords de l'orchestre du château.)

FORESTIER, s'arrêtant étonné.

Qu'est-ce que cela, Christiane?

CHRISTIANE, troublée.

Mais, mon père...

HENRI, à part.

Tout est perdu!

LE COMTE, de même.

Les pauvres enfants!

FORESTIER, regardant dans l'allée qui conduit au château.

Quels sont donc ces gens en habits de fête qui se dirigent vers nous? C'est étrange! (Avec un cri de surprise.) Mais je ne me trompe pas... En tête de cette foule, c'est le baron de Feuilles. Que se passe-t-il donc ici?

CHRISTIANE, éperdue.

Oh! viens, mon père, je t'en prie!

FORESTIER.

Laisse, laisse, Christiane, je veux rester! (Il entraîne sa fille et reste caché avec elle et Henri dans l'ombre des arbres. Une foule d'invités en toilette de bal font irruption sur la terrasse.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE BARON, INVITÉS DES DEUX SEXES, LAQUAIS.

LE BARON, donnant le bras à une dame.

Laissez-vous conduire, duchesse; tenez, vous verrez fort bien d'ici!

FORESTIER, à part.

Quoi donc?

LE BARON, lui montrant la vallée.

Parfaitement! parfaitement!

FORESTIER, comprenant et avec un cri d'indignation.

Oh!

LE BARON, de même.

Justement la lune est resplendissante.

PREMIER INVITÉ.

En effet, et nous ne perdrons pas un détail!

LE BARON, à une autre dame.

Acceptez ce fauteuil, madame, je vous en conjure. (A un des

valets.) Faites circuler des rafraîchissements de ce côté! (Les invités, diversement groupés, ont tous les yeux dirigés du côté de la vallée. Quelques laquais circulent avec des plateaux; les autres, un peu à l'écart, regardent placés sur des chaises.)

CORNEFERT, à demi-voix à Duplantier, en se frottant les mains.

Quelle hausse pour demain!

FORESTIER, à part.

Suis-je bien éveillé?

LE BARON, joyeux et expliquant ce qui se passe au loin.

Tenez, tenez, vous voyez que j'étais bien informé : voici les voitures qui se rangent pour le départ, et l'escorte qui monte à cheval. (A la première dame). Le voilà qui descend le grand escalier!

PREMIÈRE DAME.

Comment! ce petit homme en pantalon de nankin, frac vert et chapeau rond, c'est...

LE BARON, minaudant.

C'est l'ex-empereur, belle dame.

FORESTIER, à part, avec indignation.

Et c'était un des nôtres!

LA DAME, qui a longuement lorgné.

Mais il ne représente pas du tout; je me le figurais en costume romain, moi...

LE BARON, de même.

Il l'a porté quelquefois... au sacre par exemple; mais vous comprenez que pour un long voyage...

LA DAME, riant beaucoup.

C'est juste! c'est juste! et le mot est charmant!

FORESTIER, à part.

Mais c'est un cauchemar horrible! (Forestier presse sa fille contre son cœur. Armand ému lui serre la main.)

QUATRIÈME LAQUAIS, debout sur sa chaise et bas à un autre.

Quelle est donc cette pauvre femme qu'il embrasse et qui pleure?

PREMIER LAQUAIS.

La reine Hortense!

QUATRIÈME LAQUAIS.

Oh! tiens, regarde donc les soldats; ils sanglotent la tête dans leurs mains... c'est triste! (Il essuie ses yeux.)

LE BARON, dont la joie va croissant, aux autres.

Tenez, voyez-vous, il se retourne du côté du château! Il y jette un dernier regard... il marche rapidement vers sa voiture... il monte... la porte se referme... l'escorte s'ébranle... (Forestier droit, immobile, serre nerveusement sur son cœur Christiane, qui sanglote. — On entend en ce moment au loin un roulement prolongé de voitures qui va s'affaiblissant. — Tous, l'oreille tendue, se penchent en retenan leur haleine.)

HENRI, bas au comte et avec désespoir.

Mon bonheur est perdu! (Le bruit s'est éteint tout à fait.)

LE BARON, ivre de joie.

Il est parti! Vive le... (Forestier s'est élancé, il lui met brusquement la main sur la bouche.)

FORESTIER.

Attendez que je ne sois plus là, monsieur !

LE BARON, stupéfait.

Le général ! (Mouvement au fond.)

CHRISTIANE, s'élançant.

Mon père !

FORESTIER, très-ému.

La devise de notre maison a toujours été : *Fais ce que dois !* Christiane, il faut choisir entre tes deux familles !

CHRISTIANE.

Ah ! (Elle se jette dans les bras de Forestier.)

FORESTIER.

Je vous plains, Henri.

HENRI.

Ah ! j'avais bien deviné !

CHRISTIANE, à Henri.

Adieu ! (Bas à son oreille et d'une voix mourante.) Je te laisse ma vie !

HENRI, sanglotant, de même.

Tu emportes la mienne !

FORESTIER.

Partons, Christiane ! (Ils remontent.)

LE BARON, à Cornefert, bas.

Ma foi, j'aime autant ça. Ce mariage m'aurait compromis !

CORNEFERT, de même.

Certainement.

LE BARON.

Tu m'approuves?

CORNEFERT.

Parbleu !... Tant pis pour ceux qui tombent, et malheur aux vaincus!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

A ROSOY

AU MOIS DE SEPTEMBRE.

La salle basse d'une maison rustique. Au fond, un jardin. A l'horizon, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, MARGUERITE dispose des fleurs dans un vase, LE COMTE DE MALNOE paraît au fond.

LE COMTE.

Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE.

Monsieur le comte, vous voyez? je fais à vos fleurs des champs les honneurs de nos plus beaux vases.

LE COMTE.

On vient de me dire que le général et sa fille étaient sortis à cheval et qu'ils ne tarderaient pas à rentrer.

MARGUERITE.

C'est-à dire qu'ils devraient être de retour depuis longtemps; ils sont partis ce matin à huit heures, et il va être midi... Quatre heures de promenade!... Je vous demande s'il y a du bon sens.

LE COMTE.

C'est beaucoup, en effet,... surtout pour mademoiselle Christiane qui n'est pas d'une force herculéenne! (Il s'assied.)

MARGUERITE.

Allez donc lui dire cela, elle vous rira au nez, et vous répondra que la force n'est rien et que la volonté est tout! Eh! dame, c'est qu'il faut dire comme elle, et ne pas trouver mauvais qu'elle arrive exténuée! Si encore cela ne se renouvelait pas chaque jour!... Mais, depuis quelque temps surtout, elle ne peut plus tenir en place une minute, c'est comme qui dirait une fièvre qui la pousse. Elle n'est plus la même! C'est-à-dire que, lorsque je l'écoute, je me demande si c'est bien elle!

LE COMTE.

Que dit le général de ce changement?

MARGUERITE.

Le général? Mais, pour lui, il n'y a pas de changement? Lorsqu'il partit pour la dernière fois, Christiane était encore une enfant! une enfant gâtée!.. Et il a retrouvé une jeune fille un peu fantasque, un peu capricieuse, mais charmante; à ses yeux, les choses ont suivi une progression toute naturelle; aussi est-il en admiration devant sa fille!... Ça l'amuse de la voir si vaillante!... Ça le change un peu de sa tristesse et de ses souvenirs!... (Prêtant l'oreille.) Mais je ne me trompe pas, j'entends le galop des chevaux.

LE COMTE, regardant au fond.

Voici le comte et mademoiselle Christiane. (On entend celle-ci qui rit aux éclats.) Elle est bien gaie, ce me semble.

MARGUERITE.

Oh! je connais mon enfant, monsieur : ce n'est pas de la gaieté, cela, c'est de la souffrance.

LE COMTE.

De la souffrance?

MARGUERITE.

Oui, oui... je me comprends.

LE COMTE, à part.

Oh! il faut que je sache aujourd'hui ce que Christiane a dans l'âme. (Forestier entre, il est en costume de cheval.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FORESTIER, CHRISTIANE.

FORESTIER, venant au comte.

On vient de me dire que vous étiez là; merci de nous avoir attendus. (Il lui donne la main.)

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc?... Il me semble que vous tremblez.

FORESTIER.

Vous croyez?... Ah bien! ma fille ne tremble pas, elle, elle rit.

CHRISTIANE, qui est entrée en effet en continuant de rire.

Il y a bien de quoi, je pense! je viens de faire une si curieuse découverte... (Donnant la main au comte.) Monsieur le comte, je vous signale le général Forestier comme ayant usurpé sa réputation : c'est un faux brave!... Aujourd'hui, il a eu peur!...

FORESTIER.

Moque-toi de moi, petit singe.

CHRISTIANE, de plus en plus nerveuse.

Oh! c'est que cela me semble si drôle!

LE COMTE, riant et avec compassion.

Ainsi, mon pauvre ami...

FORESTIER.

J'ai eu peur, oui... pourquoi le nierais-je, puisque cela est vrai?...

CHRISTIANE.

Et qu'il y avait un témoin d'abord. (Le comte éclate de rire.)

FORESTIER, gaiement.

Oui, oui, elle a raison, j'étais un faux brave! et je sais maintenant à quoi je devais ces mouvements de témérité qui me poussaient jadis en avant!... C'est bien simple! à chaque bataille, mademoiselle m'apparaissait souriante et me tendant les bras au delà des nuages de poudre, et je passais au milieu du feu pour aller la rejoindre, voilà tout.

CHRISTIANE, l'étreignant dans ses bras.

Oh! cher père!

LE COMTE.

Mais enfin, mademoiselle, qu'est-il donc arrivé?

CHRISTIANE.

Oh! mon Dieu! monsieur, ce qui peut arriver tous les jours en forêt! — Après avoir déjeuné au pavillon de chasse, nous nous étions remis en route, et nous galopions depuis dix minutes environ, quand tout à coup quelque chose comme un sifflement se fit entendre à nos oreilles... Une balle venait de passer entre mon père et moi!

LE COMTE.

Une balle?

MARGUERITE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

CHRISTIANE, très-calme.

Quelque chasseur maladroit! un braconnier peut-être!

FORESTIER, avec doute.

Je le saurai! Je provoquerai une enquête... J'ai un indice.

LE COMTE, s'asseyant à droite.

Un indice? lequel?

FORESTIER.

La bourre que j'ai ramassée! (Il déploie le papier; tous deux l'examinent.)

MARGUERITE, à Christiane.

Ma pauvre petite Christiane! si pourtant on vous avait tuée!

CHRISTIANE, fiévreuse et sombre, et comme à elle-même

Eh bien, quel plus bel adieu à la vie que celui-là? On se lève le matin, le soleil est radieux! la journée s'annonce toute pleine d'heures charmantes! On fait des projets! on est heureux! Et avant que la déception soit venue, avant que les illusions se

soient effeuillées une à une, un hasard..., un rien..., une balle perdue, et... (Elle s'arrête en voyant son père qui s'est rapproché pour l'écouter.)

FORESTIER, avec un douloureux étonnement.

Tu me quitterais donc sans regret, toi?...

CHRISTIANE, avec une vive émotion.

Oh! que dis-tu là!... Mais tu ne vois donc pas que je plaisante! je fais la vaillante comme cela, parce que le danger est passé!... (Retenant ses larmes.) Ne te fais pas de chagrin, entends-tu, encore une fois..., c'était pour rire!

MARGUERITE, au fond.

Ah! mon Dieu!

FORESTIER.

Quoi donc?

MARGUERITE, qui tient le chapeau de Christiane.

Voyez! voyez!

LE COMTE.

La balle a traversé ce chapeau. (Forestier pousse un cri et s'élance vers Christiane.)

FORESTIER, tremblant.

Mon enfant! ma fille!

CHRISTIANE.

Calme-toi!... calme-toi!... Oh! quel grand enfant tu fais... (Riant d'un rire forcé.) Je ne te sortirai plus!

FORESTIER.

Embrasse-moi! embrasse-moi!

CHRISTIANE, févreuse.

Oh! que je t'aime!... (Au comte.) Nous sommes bien ridicules,

n'est-ce pas? mais c'est fini! A tout à l'heure, père... (Au comte.) Vous permettez?... Viens me déshabiller, Marguerite!... (Arrivée près de la porte, elle regarde la trace laissée par la balle; à part, avec une expression indéfinissable.) Il s'en fallait de si peu!... (En voyant Forestier qui la regarde, elle lui envoie un baiser et sort avec Marguerite.)

SCÈNE III.

FORESTIER, LE COMTE.

FORESTIER, dans le plus grand trouble, dès que Christiane a disparu.

Comte, je veux quitter ce pays, où ma fille n'est plus en sûreté.

LE COMTE, vivement.

Vous auriez l'idée que c'est à sa vie que...?

FORESTIER.

A sa vie ou à la mienne... qu'importe, puisque le coup dont on voulait me frapper a failli l'atteindre!

LE COMTE.

Mon ami,... vous vous trompez sans doute, et le hasard seul...

FORESTIER.

Non, non... Ce n'est pas un hasard. Oh! depuis deux mois que je suis revenu ici, j'ai eu le temps d'étudier les esprits, de comparer les sentiments que nous inspirions jadis avec ceux que nous inspirons aujourd'hui... Aujourd'hui, je ne trouve autour de moi que haines et insultes!... Je suis en butte non-seulement à la grossièreté des paysans, mais encore aux tracasseries de la clique administrative... Cela fait pitié! Et vraiment l'importance qu'on me donne... Mais, quand je passe, je

fais événement, on se met sur les portes ! A la préfecture, on se vante comme d'un haut fait de ne m'avoir pas rendu mon salu ! Et, parce que je n'ai pas suivi les processions, mademoiselle Forestier n'a plus sa chaise à l'église, et la pauvre enfant, à qui l'on a fermé la maison de Dieu, est obligée, le dimanche, de lire sa messe dans le jardin devant le soleil qui se lève ; mais tout cela ne serait rien sans l'incident de ce matin, sans ce coup de feu qui a failli tuer ma fille.

LE COMTE.

Toujours cette idée d'une préméditation !

FORESTIER.

Je me trompe peut-être, c'est possible... mais quand le soupçon est entré là !... c'est bien décidé ; je quitterai le pays. Il est temps, d'ailleurs, que je m'occupe de mes intérêts. Depuis deux mois que je suis de retour, et que j'habite cette humble demeure où mon père et ma mère sont morts, tout entier à mes souvenirs, au bonheur de me retrouver enfin près de Christiane, obéissant aussi à ce besoin impérieux de repos que ressent l'âme après de violents orages, j'ai remis de jour en jour le voyage des dix ou douze lieues qui me séparent de mes propriétés et me suis contenté d'écrire à monsieur mon gérant, qui s'est contenté, lui, par parenthèse, de ne me point répondre. Il est temps que cet état de choses cesse ; aussi, dès que j'aurai mis Christiane en sûreté dans quelque honnête maison, je partirai pour Origny, je réaliserai tout ce que je possède, et... (Il s'assied.)

LE COMTE.

Et, partout où vous irez, vous retrouverez les mêmes hommes, les mêmes passions, les mêmes petitesses !... et, partant, les mêmes inquiétudes pour votre cœur !

FORESTIER.

Alors, il n'y a donc pas d'issue ?

LE COMTE.

Peut-être! oui, il y en aurait une, si... mademoiselle Christiane le voulait.

FORESTIER, étonné.

Ma fille?...

LE COMTE.

Puisque, de votre propre aveu, général, vous êtes impuissant à la défendre, voulez-vous me confier le soin de la protéger?

FORESTIER, ému.

Vous l'aimez donc?

LE COMTE.

Si vous n'aviez pas eu tant de larmes dans les yeux, mon ami, il y a longtemps que vous l'auriez vu.

FORESTIER, se levant.

Mais... ce mariage vous ferait du tort auprès de votre parti.

LE COMTE, souriant.

Oui, et il vous en ferait, à vous, auprès du vôtre. Eh bien, nous vivrions comme deux parias, en famille.

FORESTIER, ému.

Écoutez, Armand, pour l'instant, je ne puis vous dire qu'une chose, car je ne connais pas les sentiments de ma fille... je vous confierais sans crainte le bonheur de Christiane.

LE COMTE, avec joie.

Ah! général!... Maintenant, comment mademoiselle Christiane accueillera-t-elle ma demande? (Avec hésitation.) Elle l'aime encore, sans doute!

FORESTIER.

Écoutez... Bien des fois, je m'étais adressé cette question, et l'idée d'avoir brisé le cœur de ma fille ne me laissait ni trêve ni repos. Alors, je l'ai questionnée, étudiée,... épiée pendant des jours, des semaines entières.

LE COMTE.

Eh bien ?

FORESTIER.

Je n'ai rien découvert qui pût justifier mes craintes... Elle est toute à sa vie d'insouciance et de liberté. — Fiancée très-jeune à Henri de Feuilles, elle s'était habituée à l'idée de devenir sa femme... Mais son cœur s'ignorait peut-être encore... peut-être ne l'a-t-elle jamais aimé !

LE COMTE.

C'est égal, voyez cette chère enfant, interrogez-la de nouveau ; car, je vous l'avouerai,... je n'ose partager tout à fait votre confiance.

FORESTIER.

Ah ! après cela... nous autres soldats, nous ne sommes peut-être pas de force à lutter avec ces fines mouches qu'on appelle des jeunes filles... N'importe, je chercherai... je trouverai quelque ruse de guerre ! Je tenterai aujourd'hui même une épreuve décisive, et, ce soir, nous saurons à quoi nous en tenir.

LE COMTE, lui serrant les mains.

A ce soir donc !... Justement (regardant au fond), voici, je crois, quelqu'un qui vous arrive !

MARGUERITE, entrant.

M. Perserelle, général !... il est sur mes talons.

LE COMTE.

Le cousin de M. de Feuilles?

FORESTIER.

Que vient-il faire ici?

LE COMTE.

Il est peut-être envoyé par le baron pour tenter une reconciliation.

FORESTIER.

J'en doute... Enfin, je vous le dirai ce soir. (Il serre la main du comte. Perserelle paraît au fond.)

MARGUERITE, annonçant.

M. Perserelle!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PERSERELLE.

Perserelle entre; sa toilette affecte un dédain du luxe plus grand que jamais. Le comte sort après lui avoir fait un léger salut. Marguerite s'en va après lui.

PERSERELLE.

Général?

FORESTIER, très-froid.

Monsieur, puis-je savoir par quel fortuné hasard?...

PERSERELLE.

Ce n'est point un hasard, monsieur. Pour avoir l'honneur de causer quelques instants avec vous, j'ai quitté tout exprès

Bohain, où je me trouvais avec le célèbre capitaliste Cornefert, qui monte en ce moment une affaire superbe : les mines de houille d'Aulnoy, sur les rives de l'Escaut, qui, jusqu'à ce jour, avaient été trop négligées.

FORESTIER.

Pardon! mais ce n'est sans doute pas pour me parler de cela que...

PERSERELLE.

En effet, en effet... et j'arrive au véritable but de ma visite... (D'un ton solennel.) Général, j'ai une demande à vous adresser!

FORESTIER.

Croyez, monsieur, que si la chose dépend de moi...

PERSERELLE.

Elle dépend en grande partie de vous, général; mais, avant tout, il est nécessaire que je vous fasse le portrait exact du solliciteur qui...

FORESTIER, que l'impatience gagne de plus en plus.

Est-il vraiment indispensable?

PERSERELLE, plus grave que jamais

Général, si je vous laissais ignorer une seule des particularités de mon existence, vous seriez en droit de me le reprocher plus tard. (Forestier le regarde étonné. — Avec recueillement.) Monsieur, je n'ai pas de position et ne songe nullement à m'en créer une; trop fier pour me courber devant la discipline militaire, et trop fantaisiste pour m'astreindre à la monotonie des bureaux, j'ai renoncé à ces deux carrières d'abord, et ensuite à toutes les autres.

FORESTIER.

Je ne comprends pas.

PERSERELLE.

Vous allez me comprendre. (Continuant.) La fortune paternelle, monsieur, je l'ai dissipée rapidement sur les tapis verts des académies ou...

FORESTIER.

Mais, monsieur, quelle importance y a-t-il...?

PERSERELLE, sans se déranger.

Oh ! une très-grande, comme vous allez voir. (Reprenant.) Une fois sans ressources aucunes, j'ai contracté des dettes considérables pour satisfaire à tous les appétits de mon ardente nature; mais, à cette heure, mon crédit est mort, et cependant j'aime plus que jamais le vin, le jeu, les chevaux et...

FORESTIER, qui marchait de long en large, s'arrêtant.

Ah!... à la fin...

PERSERELLE, avec résignation.

Monsieur, je me connais, oh ! je ne me fais pas illusion sur mon avenir : ma paresse doit me conduire à l'hôpital, ou mes passions... ailleurs, si une main ferme et généreuse ne s'étend pas sur moi pour protéger et guider ma vie!... (Se levant.) Eh bien, monsieur, si vous le voulez, cette main-là sera la vôtre.

FORESTIER.

La mienne ?

PERSERELLE, gravement.

Général, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Christiane, votre fille ! (Forestier est tout d'abord tombé à la renverse sur un fauteuil, puis il se relève, va pour parler, et éclate tout à coup en un rire homérique.) Général, je ne comprends pas cet accès d'hilarité.

FORESTIER, au milieu de ses éclats de rire qui vont croissant.

Vous ne comprenez pas?... Ah! ah! ah! mon cher monsieur, ah! ah! ah!... Il y a quatre ans que je n'avais ri.

PERSERELLE.

Alors, monsieur, vous refusez? (Amèrement.) Oh! je m'y attendais.

FORESTIER, riant toujours.

Vraiment?

PERSERELLE, même jeu.

Oui, monsieur, je m'y attendais! Mon Dieu! je ne vous en veux pas, vous suivez la loi commune. La régénération d'une âme dégradée n'a rien qui vous tente, c'est tout naturel.

FORESTIER.

Vous en convenez?

PERSERELLE, avec une ironie douloureuse.

Je gagerais même que vous me préférerez un homme riche, noble et beau! M. le comte de Malnoë, par exemple!

FORESTIER.

Peut-être bien.

PERSERELLE, même jeu.

Oh! ça ne m'étonne pas, je connais la vie.

FORESTIER, suffoqué.

Vraiment?... vous?... (Il éclate de nouveau.)

PERSERELLE, avec colère

Général!... (Le général rit encore plus fort.) Général, le lendemain de votre arrivée à Paris, mes témoins seront chez vous. (Le général se pâme pour le coup dans son fauteuil. — Perserelle enfonce son che-

peau et sort fièrement par le fond, tandis que Christiane paraît à l'une des portes latérales.)

SCÈNE V.

FORESTIER, CHRISTIANE.

CHRISTIANE, à part.

Monsieur Perserelle ici!... Qu'y venait-il faire?... (Allant au général.) Qu'avez-vous donc, mon père?

FORESTIER.

Je te le donne en cent pour le deviner... Tu ne sais pas?... M. Perserelle qui vient de demander ta main!

CHRISTIANE, mettant dans ses cheveux, pour se donner une contenance, une des fleurs du bouquet qui se trouve là.

Et... que lui avez-vous répondu?...

FORESTIER, saisi d'une idée.

Que je craignais que tu n'eusses le mauvais goût de lui préférer quelque autre qui, de son côté...

CHRISTIANE, très-calme toujours.

Qui donc?

FORESTIER.

Oh! j'ai dit le premier nom venu... celui du comte de Malnoë... (Il se lève.)

CHRISTIANE.

Il était mal choisi : M. de Malnoë ne pense pas à moi.

FORESTIER.

Il y pense bien au moins une fois par jour; par exemple, à

l'heure où il t'envoie sa moisson de fleurs. Et toi, tu penses peut-être à lui pendant la minute où tu juges à propos de parer tes cheveux de... (Christiane, sans rien dire, se dispose à ôter la fleur de ses cheveux.)

FORESTIER, l'arrêtant.

Que veux-tu faire?

CHRISTIANE.

Ôter cette fleur, mon père.

FORESTIER, de même.

Attends encore. (Tout doucement.) Christiane, M. le comte de Malnoë me disait à l'instant qu'il serait bien heureux de te consacrer sa vie... (Lui lâchant la main.) Fais parler la fleur, maintenant. (Christiane ôte tranquillement la fleur et la remet dans le vase.)

CHRISTIANE.

C'est le jour des demandes, à ce qu'il paraît.

FORESTIER, qui a compris le jeu de scène, à part.

Pauvre Malnoë!... (Haut.) Ainsi, tu n'aimes pas le comte?... (Silence.) Tu ne peux pas l'aimer? Tu as le cœur libre; cependant, tu me l'as dit.

CHRISTIANE, luttant tout le temps.

Oui, je vous l'ai dit, mon père, et je vous le répète.

FORESTIER.

Eh bien, alors?

CHRISTIANE, s'asseyant.

Vous avez donc bien hâte de vous débarrasser de moi?

FORESTIER.

Oh! Christiane! parce que je songe à ton avenir.

CHRISTIANE, froidement.

Je ferai ce que vous voudrez, mon père,... mais plus tard. En attendant, parlons d'autre chose, voulez-vous?

FORESTIER.

Soit! (A part.) Oh! il faudra bien qu'elle se trahisse! (Haut.) Voyons, de quoi pouvons-nous parler?

CHRISTIANE, avec une fausse gaieté.

En sommes-nous là? Mais... parlons de l'orage d'hier, de notre promenade de ce matin, de la visite que vous avez reçue tout à l'heure. (Après avoir bien affermi sa voix pour dissimuler son émotion.) Ce monsieur arrivait de Paris sans doute; n'en a-t-il apporté aucune nouvelle?

FORESTIER, frappé d'une idée et à part.

Elle parlera! (Jouant l'indifférence.) Attends donc, que m'a-t-il dit déjà, cet original, en dehors de...? Ah! rien de bien important... que le baron de Feuilles était de plus en plus en faveur. (Christiane, qui travaille à une broderie, ne bouge pas. Forestier, qui l'observe, après un temps.) Il paraît même que Sa Majesté daigne étendre ses bontés sur toute la famille.

CHRISTIANE.

Excepté sur M. Perserelle cependant.

FORESTIER.

Oh! M. Perserelle ne compte pas; c'est sur un autre que s'étend la sollicitude royale, c'est sur Henri de Feuilles. (A part.) Rien, rien encore... (Après un temps.) L'événement a fait grand bruit, à ce qu'il paraît... Les fêtes ont été splendides... Les ministres ont signé au contrat.

CHRISTIANE.

Au contrat de qui?

FORESTIER.

Eh bien, de Henri de Feuillas.

CHRISTIANE, à ce nom, se lève comme mue par un ressort, elle laisse tomber sa broderie, et, pâle, la bouche contractée, elle saisit la main de son père.

Est-ce vrai? est-ce vrai?

FORESTIER, effrayé.

Christiane!

CHRISTIANE, avec une sorte de folie.

Est-ce vrai?

FORESTIER.

Non, non, ce n'est pas vrai. (Christiane le regarde d'un œil hagard.) Ce n'est pas vrai, je te le jure. Je voulais savoir le fond de ta pensée.

CHRISTIANE, avec une expression presque sauvage.

Ah!

FORESTIER.

Mon enfant, ma fille, calme-toi!

CHRISTIANE, de même.

Et de quel droit, mon père, m'avez-vous arraché mon secret? Ai-je cessé un instant de me montrer la plus tendre des filles? Vous ai-je jamais rien reproché? Avez-vous jamais surpris une larme dans mes yeux? Vous ai-je laissé entendre un des battements de mon cœur? Non, n'est-ce pas? (Avec désespoir.) Et vous avez tenu à pénétrer dans le sanctuaire de ma douleur et de mes regrets... et mon secret, vous avez voulu le savoir!... (Sanglotant.) Ah! mon père! mon père! qu'avez-vous fait?

FORESTIER, suppliant.

Christiane!

CHRISTIANE.

Mais qu'est-ce que je vais devenir maintenant? Où trouverai-je la force de souffrir, puisque je n'aurai plus à remplir le saint devoir de vous cacher ma souffrance?... Mais je n'avais plus que ce but-là au monde! et je serais morte avec joie si j'avais pu me dire : « Mon père n'a rien su, il a toujours cru que j'étais heureuse. »

FORESTIER, avec désespoir.

Et tu ne l'étais pas!... et je ne voyais rien!... et tu songeais à mourir!...

CHRISTIANE, égarée.

Oui..., la mort, l'oubli... la délivrance!... Je n'ai plus rien à vous cacher maintenant, mon père... puisque vous avez surpris mon secret!...

FORESTIER.

Christiane!... ma petite fille! grâce!... grâce!... ne me parle pas ainsi!

CHRISTIANE, avec un cri et l'entourant fiévreusement de ses bras.

Mon Dieu, que t'ai-je dit? Tu pleures! Je t'ai fait pleurer, toi! Oh! mais je n'ai donc plus ni cœur ni âme!... (L'embrassant.) Père! père! je ne savais pas ce que je disais, vois-tu! c'est moi qui suis coupable; tout cela, c'est ma faute! je ne devais pas me cacher de toi!... je devais tout te dire!... et tu m'aurais fortifiée, consolée!... tu m'aurais guérie peut-être! Oh! comme tu me regardes! Est-ce que tu ne vas plus m'aimer?

FORESTIER.

Ne plus t'aimer? quand toutes tes douleurs te viennent de moi!... oui, de moi!... Est-ce que je devais penser à un autre?

Est-ce que je ne devais pas immoler à ton bonheur mes convictions, mon amour de soldat,... ma fidélité, mon orgueil, tout!... tout!... Eh bien, non, non,... je ne l'ai pas fait! je t'ai arrachée tout à coup à une affection qui était la moitié de ta vie! et depuis ce temps, tu souffres... depuis ce temps, tu pleures.

CHRISTIANE, le consolant et le caressant.

C'est fini!... c'est fini!... je l'oublierai!... Je serai forte avec ton aide!... (D'une voix douloureuse qui s'éteint peu à peu sous la pression d'une souffrance contre laquelle elle lutte en vain.) Nous... causerons tous les deux du passé... sans amertume;... nous retournerons ensemble dans le jardin enchanté des précédentes années... et, de nos souvenirs, nous ferons des bouquets pour parfumer notre nouvelle vie! (S'affaiblissant peu à peu.) Je mettrai... comme cela... ma tête sur ton cœur!... Tes douces paroles endormiront mes douleurs! et tes tendres baisers effaceront mes larmes... Tu verras! tu verras!... Nous serons bien heureux! (Elle tombe évanouie aux pieds de son père.)

FORESTIER, avec un cri.

Mon Dieu! ma fille! froide! inanimée... Elle ne respire plus! Marguerite! du secours! du secours! ma fille est morte!

MARGUERITE, accourant.

Qu'y a-t-il?

FORESTIER.

Christiane! Tiens, vois! vite un médecin! (Henri paraît au fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRI.

FORESTIER, l'apercevant.

Henri!

HENRI, à la vue de Christiane.

Grand Dieu!

FORESTIER, éperdu, courant à lui.

Elle t'aime! Elle meurt! Sauve-la! (Forestier entraîne Henri vers Christiane.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, FORESTIER, CHRISTIANE.

Christiane est étendue sur un canapé. Forestier est derrière elle. Henri est à ses genoux.

HENRI.

O ma Christiane! devais-je vous revoir si changée!

FORESTIER.

Oui, elle est bien changée, n'est-ce pas? Tu as vu cela tout de suite, toi! et moi, je n'avais rien vu! C'est bête, les pères! (Christiane l'embrasse.)

HENRI.

Et pourquoi tout ce grand chagrin? vous avez donc douté de moi?...

CHRISTIANE, à demi-voix.

Oui; je me disais: « On lui prouvera qu'il ne doit plus m'aimer, qu'il doit en aimer une autre! Et il se mariera, et il m'oubliera! » Oh! que j'ai été malheureuse! Je me suis trouvé deux cheveux blancs!

HENRI, avec amour.

Oh! chère et méchante fille, qui regardait comme possible une séparation éternelle! Oh! je n'y ai pas cru, moi, et cependant...

FORESTIER.

Cependant vous vous disiez, n'est-ce pas? que le baron de Feuilles ne pardonnerait peut-être jamais au général Forestier!

HENRI.

La leçon qu'il en avait reçue! Ah! c'est à ce moment-là que j'ai compris jusqu'à quel point je l'aimais!... Oui, le jour où vous pourrez me confier enfin la garde de cette chère existence, je ne serai pas plus votre fils qu'en ce moment où, entraîné par un ascendant irrésistible, je criai à mon père, en lui montrant le chemin que vous veniez de prendre : « Il est encore temps de nous relever, mon père, suivons-les! »

CHRISTIANE.

Vous avez osé dire cela au baron!

HENRI.

Oui, et j'ai même fait là une méchante besogne! Comment demander, après un pareil éclat, la moindre concession à l'orgueil paternel deux fois blessé? Il fallait y renoncer, je le compris bientôt, mais bientôt aussi mon plan fut arrêté; et, comme le baron m'ordonnait de vous oublier : « Je l'oublierai, » lui dis-je; et il me quitta satisfait. Il l'était moins quelque temps après.

FORESTIER.

Qu'aviez-vous donc fait?

HENRI, naïvement.

Des extravagances de toute sorte, général!

CHRISTIANE.

Oh!

HENRI.

Des extravagances seulement. C'est-à-dire qu'en un mot j'avais fait plus de quatre-vingt mille francs de dettes.

FORESTIER, avec reproche.

Oh!

HENRI, riant.

Je devenais à la mode; le baron intervint.

FORESTIER.

Heureusement!

HENRI.

Un matin, mon père entrait chez moi : il venait m'annoncer que j'allais devenir l'époux de mademoiselle Uranie de Beljame, et que nous partirions le lendemain pour aller saluer ma prétendue. J'allais me révolter; mais je réfléchis que la terre de Beljame n'était qu'à deux petites lieues de cette habitation;.... que, le baron m'ayant absolument coupé les vivres, la chaise de poste paternelle était ma seule ressource pour me rapprocher de vous, et alors je me laissai enlever! Bref, nous sommes arrivés hier au soir. Mademoiselle Uranie a chanté des nocturnes et des barcarolles, j'ai dansé le menuet et la monaco, et, ce matin, au petit jour, j'ai sauté par ma fenêtre et je me suis sauvé!

CHRISTIANE.

Et vous avez bien fait! Cette Uranie, je la déteste!

HENRI.

Et moi, donc!

FORESTIER, à Henri.

Mais, mon enfant, qu'espérez-vous de ce coup de tête?

HENRI.

Le dénoûment le plus favorable.

FORESTIER.

J'ai bien peur du contraire.

HENRI.

Non, non; mon père aura parfaitement deviné, en apprenant ma fuite, de quel côté je l'avais dirigée; et, comprenant alors que rien ne saurait me faire changer de résolution, il viendra vous redemander la main de Christiane.

FORESTIER.

Je ne partage pas votre confiance, Henri, et il eût mieux valu peut-être, pour la réalisation de nos projets, qu'aucune démarche de moi...

HENRI.

Le baron viendra, mon cher général; oui, il viendra, j'en suis sûr!... Je le sens là! (Avec un cri.) Et tenez! tenez! c'est la chaise de poste qui nous a amenés; je reconnais les grelots: ils sont tous fêlés!

MARGUERITE, entrant.

Général, c'est M. le baron de Feuilles; je l'ai parfaitement reconnu. (Le bruit des grelots se rapproche.)

HENRI, avec joie.

Eh bien, que vous disais-je? (Changeant de ton.) Je me sauve!

CHRISTIANE.

Voilà comme vous êtes brave!

HENRI.

Je veux laisser à mon père tout le mérite de l'initiative. Et puis il se croirait forcé de me morigéner... et ce serait du temps perdu... Je m'en vais.

CHRISTIANE, honteuse.

Mais... je dois être de trop aussi, moi.

HENRI.

Certainement! Conduis-nous en lieu sûr, Marguerite!

MARGUERITE.

Soyez tranquille.

CHRISTIANE, à son père.

Il y va de mon bonheur ; ne sois pas trop sévère.

FORESTIER.

Je serai le père de Christiane, et rien de plus !

HENRI.

Venez ! venez ! (Il entraîne Christiane et sort avec elle sur les pas de Marguerite. — Le baron de Feuillas paraît tout aussitôt, précédé d'un domestique.)

SCÈNE II.

FORESTIER, LE BARON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le baron de Feuillas ! (Le baron est en grande toilette. Il est froid et composé.)

FORESTIER, allant au-devant du baron.

Monsieur le baron, soyez le bienvenu dans la maison de votre ancien ami ! Je suis honoré de cette bonne visite, qui doit hâter l'heure d'un rapprochement que nous désirons tous ici.

LE BARON.

Que parlez-vous d'un rapprochement, général ? croyez-vous donc que tel soit le but de ma démarche ?

FORESTIER.

J'osais l'espérer, du moins.

LE BARON.

Cet espoir devra être déçu. (Ironiquement.) Une réconciliation ! ainsi, vous m'auriez humilié devant tous ; mon fils aurait obéré mes finances, compromis mon crédit à la cour, et je pousserais l'indulgence jusqu'à venir céans faire amende honorable ? Vous ne me connaissez pas, monsieur. Si je me suis permis de me présenter chez vous, c'est afin d'y constater la présence de

mon fils ; en un mot, c'est parce que j'avais besoin, vis-à-vis de moi-même, de ce nouvel acte d'insubordination, pour me décider enfin à le faire interdire.

FORESTIER.

Une interdiction ?

LE BARON.

Ah ! ah ! monsieur mon fils n'avait pas pensé à cela, et, en l'encourageant dans ses idées de révolte, vous n'y aviez pas songé non plus, à ce que je vois, général.

FORESTIER, après un coup d'œil jeté du côté où est sortie Christiane.

Je ne relèverai pas ce qu'il peut y avoir de blessant pour mon caractère dans cette accusation si... légèrement portée... Je ne veux songer qu'aux dangers qui résulteraient de l'exécution de la menace que vous venez de formuler, et je vous dirai : Monsieur le baron, vous ne ferez pas interdire votre fils.

LE BARON.

Et... qui m'en empêchera ?

FORESTIER.

Le respect de vous-même, baron, la perspective d'un scandale, la crainte d'entraver l'avenir de votre fils.

LE BARON.

Une interdiction serait moins nuisible à l'avenir de mon fils que la protection de l'homme qui, un jour, devant vingt personnes, s'est proclamé si hautement... notre adversaire politique.

FORESTIER, même jeu que précédemment.

Monsieur, pourquoi parler encore...?

LE BARON.

Parce que je me souviens, monsieur, parce que je me souviendrai toujours.

FORESTIER, devant les yeux de qui passe toujours l'image de Christiane.

Baron, permettez! Vous avez exagéré peut-être la portée de certaines paroles un peu vives.

LE BARON.

Un peu vives!... Vous le reconnaissez?

FORESTIER, avec effort.

Je le reconnais!

LE BARON.

Vous ne voyiez alors, dans ma conduite, qu'un mobile tout d'intérêt et d'ambition! Vous avez compris depuis, je pense, que vous m'aviez mal jugé?... Vous le reconnaîtrez aussi sans doute?

FORESTIER.

Je... je reconnaîtrai tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

LE BARON, s'animant.

Pardon! ce n'est pas une parole de complaisance que je sollicite de votre bonté, remarquez-le bien; c'est une parole de justice que je réclame de votre raison.

FORESTIER.

Je croyais... vous avoir fait mes excuses tout à l'heure.

LE BARON.

Nous ne nous entendons pas du tout, ce ne sont pas des excuses que je vous demande... Je tiens seulement à vous convaincre que les hommes d'aujourd'hui travaillent au bonheur du pays avec autant de foi qu'en avaient ceux d'hier en travaillant pour sa gloire.

FORESTIER.

Les uns ou les autres, d'ailleurs, s'ils se sont trompés, auront leur foi pour excuse.

LE BARON.

Oh! vous tournez la position, mais je tiens à vous mettre au pied du mur. Vous étiez des cœurs chauds, mais des têtes folles! La France était ahurie du tapage de vos canons, fatiguée de gloire inféconde!

FORESTIER, à part.

O Christiane! Christiane!

LE BARON, s'animant.

Entre nous, général, vos diables de boulets ont assez labouré le sol; c'est bien le tour de la charrue! Il nous fallait la paix, n'est-ce pas?

FORESTIER.

Peut-être!

LE BARON.

La, vous voyez bien que nous nous entendons!

FORESTIER, amèrement.

C'est sur le prix que nous ne nous entendons pas.

LE BARON, allant toujours.

Ses bienfaits se font déjà sentir. Ainsi, quel est le thermomètre de la prospérité publique? le luxe, n'est-ce pas? Eh bien, jamais il n'y eut tant de bals, de fêtes de toute sorte! jamais on ne vendit tant de drap, de soie ou de velours! Tailleurs et couturières sont sur les dents... et les brodeuses font fortune en un mois avec les manteaux de cour.

FORESTIER, à lui-même.

Rien qu'en en ôtant les abeilles.

LE BARON, continuant.

La France n'a donc jamais été dans un état plus florissant! Lisez les *Débats!* Je vous convertirai, vous dis-je!

FORESTIER.

En attendant, si vous le permettez, nous parlerons de nos enfants!

LE BARON.

Eh bien, à propos d'enfants, croyez-vous que j'aurais pu garder le mien, si vous aviez continué votre danse macabre, qui...

FORESTIER, d'une voix presque suppliante.

Assez, je vous en prie!

LE BARON, riant.

Vous vous rendez, c'est bien!

FORESTIER.

Vous m'avez reproché tout à l'heure d'avoir accueilli chez moi le fils du baron de Feuilles. Monsieur, lorsque votre fils a paru sur le seuil de cette chambre, je tenais dans mes bras ma fille désolée, mourante!

LE BARON, prêtant l'oreille.

Ah bah!

FORESTIER.

La présence de son fiancé, de celui que vous et moi lui avions permis d'aimer, pouvait peut-être la rendre à la vie... Dites, était-ce le moment de lui fermer la porte de ma maison?

LE BARON, couvant une idée.

Ah! Christiane!

FORESTIER, vivement.

Christiane! vous avez dit Christiane comme aux jours où vous l'aimiez..., où vous l'appeliez votre fille...

LE BARON, songeur.

Je l'aime toujours... assurément... Mais, quant à l'appeler encore ma.... Les événements ont tant changé depuis!

FORESTIER.

Mais leur cœur à tous deux est toujours resté le même! Devons-nous donc les faire souffrir de nos dissidences d'opinions (sur un mouvement du baron) d'autrefois? Voyons, baron, un bon mouvement! et... si vous me gardez encore rancune pour le passé, si vous trouvez que mon orgueil ne se soit pas encore assez humilié devant vous..., eh bien..., c'est moi qui... vais vous prier de me donner la main!

LE BARON, lui serrant la main.

Ah! général! (Avec intérêt et à voix basse.) Vous dites donc que la vie de Christiane...?

FORESTIER, de même.

La vie de Christiane est en danger. La pauvre petite! Mais une nouvelle séparation la tuerait!

LE BARON.

Que me dites-vous là?

FORESTIER.

La vérité! Et vous ne voudriez pas avoir à vous reprocher sa mort, n'est-ce pas?

LE BARON.

Oh! grand Dieu! (A part.) Je le tiens pieds et poings liés!

FORESTIER.

Eh bien?

LE BARON.

Eh bien..., mon pauvre général, vous me voyez dans un grand embarras... J'ai déjà pris d'autres engagements.

FORESTIER.

Vous ferez valoir celui-ci, qui est antérieur.

LE BARON.

Oui, je sais bien. Cela se pourrait encore, car les affaires ne sont pas fort avancées... Mais c'est qu'il y a autre chose.

FORESTIER.

Quoi donc?

LE BARON, après une pause.

Ah! ma foi, je vais tout vous dire, mais sous le sceau du plus profond secret! En ce moment, ma position est loin d'être brillante.

FORESTIER, étonné.

Comment?

LE BARON.

Pour me faire des relations puissantes, j'ai dû frayer avec les plus grandes fortunes... Ajoutez à cela que je me suis trouvé dans la nécessité de prêter des sommes considérables à quelques grands seigneurs qui, de même que M. le comte de Malnoë, attendaient encore qu'on les indemnisât! Bref, ces dépenses de toute sorte m'avaient déjà presque mis à sec, quand les folies de M. Henri sont venues me donner le dernier coup; et... je dois vous avouer que la jeune personne dont il est question pour Henri a une dot considérable!... assez considérable même pour lui permettre d'avantager le mari qu'elle prendra sans un sou; tandis que cette chère Christiane ne doit avoir que cent cinquante mille francs, je crois... Et à moins de se reléguer au fond d'une province...

FORESTIER.

Oh! Christiane, j'en réponds, attendrait patiemment l'avenir entre nous deux, Henri et moi.

LE BARON, se levant.

Oh! cela est de l'idylle, mon cher général; mon fils se doit à son pays, au monde! Ah! c'est fort malheureux! Cette pauvre petite! je la plains sincèrement... car... pour elle, je comprends

bien, c'est très-grave! Un homme, lui, a des (il se rassied) distractions de toute sorte, des plaisirs, des affaires! Ainsi, mon fils pourra plus aisément supporter son chagrin.

FORESTIER, amèrement.

Oui, il n'en mourra pas, lui!

LE BARON.

Je l'espère!

FORESTIER, à part, avec douleur.

J'ai compris! (Haut.) Monsieur le baron, je doublerai la dot de Christiane!

LE BARON.

C'est impossible!

FORESTIER.

Tout ce que je possède vaut bien trois cent mille francs! Je vendrai tout ce que je possède.

LE BARON.

Et vous?

FORESTIER.

J'ai ma demi-solde!

LE BARON.

Oui!... Ah! si vous vouliez, grâce aux illustres protections dont je dispose, au lieu d'une demi-solde de général, on pourrait...

FORESTIER, du ton de la plus touchante résignation.

Monsieur le baron, est-ce encore une condition au mariage de ma fille?

LE BARON, vivement.

Non pas! non pas!

FORESTIER, avec élan et lui serrant les mains.

Merci!

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRI, CHRISTIANE, MARGUERITE.

Henri et Christiane sont entrés depuis un moment avec Marguerite.

HENRI, à son père avec reconnaissance.

Ah! monsieur le baron!

CHRISTIANE, qui regardait le général avec des yeux attendris.

Cher père!

LE BARON.

Oui, mademoiselle, les deux pôles se sont rapprochés, et il vous est permis de nouveau d'aimer ce mauvais sujet-là, puisque tel est votre bon plaisir; embrassez-moi donc, et adieu!

FORESTIER.

Ne nous permettrez-vous pas de vous offrir l'hospitalité au moins pour cette nuit?

LE BARON.

Impossible, général. Après la fuite avec escalade de monsieur mon fils, s'il n'allait pas, ce soir même, offrir ses excuses à la famille Beljame, je connais le fils aîné : Henri serait forcé demain de se battre avec lui!

HENRI.

J'aimerais mieux cela que d'épouser la sœur!

CHRISTIANE.

Il faut éviter l'un et l'autre, monsieur. (Henri lui donne le bras; ils remontent. Marguerite apporte le thé.)

FORESTIER, au baron.

N'accepterez-vous pas au moins une tasse de thé?

LE BARON.

Merci, général, mais la nuit va venir! Il faut que nous rentrions au château. Nous prendrons le thé ensemble, à Paris. Mais, j'y songe, votre présence va être nécessaire à Origny, où sont vos propriétés ; un voyage à Paris retarderait votre départ de quinze jours au moins; eh bien, confiez-nous votre enfant.

FORESTIER.

Mais...

LE BARON.

Allons, c'est entendu! Demain, nous enlevons votre chère Christiane et la vieille Marguerite.

FORESTIER.

Mais, alors, baron, voudrez-vous vous occuper aussi des dispositions à prendre pour l'installation...?

LE BARON.

Des jeunes époux? Oui, oui, général, comptez sur moi. Je retiendrai un logement, je verrai les tapissiers, les fournisseurs, je me charge de tout. (A demi-voix.) Vous n'aurez qu'à payer. Allons, à demain! à demain!

CHRISTIANE, bas, avec amour.

Adieu, Henri!

HENRI, bas.

Au revoir, ma Christiane! (Ils sont arrivés au fond et tous disparaissent une seconde. Le chaise de poste s'éloigne. Christiane et Forestier rentrent Marguerite, pendant ce temps, a servi le thé.)

SCÈNE IV.

FORESTIER, CHRISTIANE.

Forestier, en rentrant, se laisse tomber sur un fauteuil. Christiane vient s'appuyer sur son épaule.

CHRISTIANE, avec amour.

Oh! comme tu m'aimes! (Sur un mouvement du général.) J'ai bien deviné, va, tout ce que tu as souffert!

FORESTIER, prenant son thé.

Ah! le fait est qu'il fallait bien que ce fût pour toi! Enfin, l'épreuve est finie et tu seras heureuse.

CHRISTIANE.

Mais je le suis déjà! (Tous deux sont assis tournés vers l'horizon, derrière lequel le soleil commence à descendre.) La vie qui me semblait si triste, ce matin, comme ce soir elle me paraît aimable et souriante! Hier, encore, le jour, à mon gré, tardait trop à disparaître, car les nuits allaient mieux à mon âme, triste comme elles; maintenant, ce sont les nuits qui vont me paraître longues. (Envoyant des baisers à l'horizon.) Au revoir, soleil! reviens vite éclairer les belles et douces heures que mon bon ange m'a faites. (Elle embrasse Forestier.)

FORESTIER, souriant et comme en extase.

Oh! chère petite! chère petite!

CHRISTIANE.

Écoute, reste là... et, pendant que tu regarderas nos belles collines se noyer peu à peu dans la brume, je te chanterai un de tes airs favoris! Ah! à propos, père, il faut que je te montre une trouvaille que nous avons faite, Marguerite et moi, en vidant hier une de tes malles de voyage. (Elle va chercher quelque

pages de musique et les apporte au général.) Qu'est-ce que c'est que cela, père?

FORESTIER.

C'est de la musique.

CHRISTIANE.

Mais en quelle langue sont donc les paroles?

FORESTIER.

En langue russe.

CHRISTIANE.

Et que disent-elles?

FORESTIER.

Ah! elles disent toute une histoire romanesque et terrible! une de ces légendes du cœur, dont riront nos neveux, quand ils auront beaucoup d'esprit!

CHRISTIANE.

En attendant, dis-la-moi. (Elle s'assied aux pieds de Forestier.)

FORESTIER, les yeux fixés sur la romance.

Il s'agit d'un colonel russe, un comte de Lukof, qui, en partant pour la grande guerre, a laissé une fille en France. Blessé mortellement dans une bataille, il a cependant la force de tracer quelques lignes, et les confie à un officier français. Si celui-ci revoit sa patrie, on lui remettra contre ce papier une grande fortune pour l'orpheline; si l'orpheline est morte, cette fortune reviendra à la fille de l'officier. Plus tard, le Français est fait prisonnier. Après deux années de souffrances, il paye sa liberté à l'un de ses gardiens, avec le papier du comte. De retour en France, il va reprendre sur ses deniers l'argent de sa rançon; mais une faillite lui a enlevé une moitié de sa fortune. N'importe, il payera sa dette avec l'autre moitié, et sa propre fille sera déshéritée! Il arrive au village, il frappe à la maison qu'habitait la jeune fille; il interroge les gens qui avaient eu

mission de veiller sur elle : la pauvre enfant est morte. Son père ne revenait pas; le désespoir l'a prise, et, un jour, on a trouvé son manteau parmi les roseaux de la Meuse. Voilà ce que dit la chanson, Christiane, et voilà pourquoi tu es riche encore. (Il l'embrasse).

CHRISTIANE, émue.

Comment! cette histoire est la nôtre, et tu ne me l'avais jamais dite?

FORESTIER.

J'attendais une heure comme celle-ci.

CHRISTIANE, qui a repris le papier.

Oh! vois donc! (Lisant.) « A ma fille Olga! comte de Lukof. » Mais alors, cette chanson?

FORESTIER.

Je l'ai trouvée dans sa demeure. C'était une de celles que le comte avait composées pour sa fille chérie; elle avait oublié celle-là... Les autres auront gagné l'Océan sur le cœur de la morte!

CHRISTIANE.

Pauvre et chère martyre! Cette chanson, elle l'avait peut-être sur les lèvres au moment suprême... Je veux la dire à mon tour, comme je dirais une prière! (Elle s'est mise au piano, à exécuter, timidement d'abord, puis plus sûrement, le motif de la chanson russe.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant quand l'air est terminé.

Général, il y a là trois hommes qui désireraient vous voir : ce sont, je crois, de vos fermiers.

FORESTIER, se levant.

Ah! fais-les entrer. (Marguerite sort.) Christiane, j'ai à parler d'affaires; retire-toi dans ta chambre.

CHRISTIANE.

J'emporte ma romance... Quand je la saurai tout à fait, je me coucherai. Il me tarde d'être à demain. Bonsoir, père!

FORESTIER.

Bonsoir, mon enfant! (Christiane sort par la droite. — Pierre Lemeuley et deux autres paysans paraissent, conduits par Marguerite, qui sort aussitôt.)

SCÈNE VI.

FORESTIER, LEMEULEY, DEUX PAYSANS.

FORESTIER.

Entrez, entrez, messieurs. Je suis aise de vous voir; car vous m'apportez, je pense, des nouvelles de M. Bouquenot, mon aimable intendant, qui n'a encore répondu à aucune de mes lettres?

LEMEULEY, très-obséquieux.

Nous ne l'avons pas vu depuis longtemps, monsieur le général.

FORESTIER.

Me voilà aussi instruit qu'auparavant; mais je le serai bientôt davantage, car, dans quelques jours, j'irai moi-même lui demander ses comptes. (Lemeuley échange un regard furtif avec les deux paysans. — En ce moment, on entend, dans la chambre de Christiane, le motif de la chanson russe.) Mais alors qui vous amène? Ah! j'y songe, votre bail, sans doute!

LEMEULEY.

Pardon, général; le bail de chacun de nous est expiré, en effet, mais nous n'avons pas l'intention de le renouveler.

FORESTIER.

Ah!

LEMEULEY.

Notre affaire est à peu près faite, et nous voulons nous reposer.

FORESTIER.

Alors, je ne vois pas...

LEMEULEY.

Nous venions vous demander, général, si vous n'étiez pas, par hasard, dans l'intention de vendre vos propriétés...

FORESTIER.

Ah! et au nom de qui venez-vous?

LEMEULEY.

En notre nom, général.

FORESTIER.

Vraiment! (Raillant.) Mais votre affaire est entièrement faite, à ce que je vois.

LEMEULEY.

Ah! vous savez, général, quand on a de l'ordre, de l'économie...

FORESTIER.

C'est bien. Or donc,... messieurs les capitalistes, au cas où je serais disposé à traiter avec vous de mes terres d'Origny, quel prix m'en offririez-vous?

[redacted]

[redacted]

[redacted]

LEMEULEY, avec un soupir.

Hélas! les moulins ont été enlevés par l'inondation de l'année dernière!

FORESTIER, même jeu.

Très-bien! Vous dépréciez fort habilement la marchandise, maître Lemeuley; par malheur, si vous savez acheter, les autres savent vendre. Vous pouvez vous retirer.

LEMEULEY.

C'est votre dernier mot, général?

FORESTIER.

Mais, monsieur le plaisant, la forêt du Hallier, à elle seule, vaut le prix que vous osez offrir de la propriété tout entière!

LEMEULEY, lui donnant un papier.

Voici qui pourra peut-être, général, vous enlever quelques-unes de vos illusions.

FORESTIER.

Qu'est-ce que cela?

LEMEULEY.

Une copie de l'acte de vente de la forêt en question.

FORESTIER.

On a vendu la forêt du Hallier, aux arbres centenaires?

LEMEULEY, très-doucement.

Pour la sauver de l'incendie, cette suite de l'invasion!

FORESTIER, qui a parcouru le papier.

Dix mille livres! On a vendu la forêt du Hallier dix mille livres?

LEMEULEY.

Oh! général, nous ne voudrions pas finasser avec vous.

FORESTIER.

Je vous demande votre prix.

LEMEULEY.

Soixante mille livres.

FORESTIER, froidement.

Êtes-vous fou?

LEMEULEY.

Les enchères n'atteindraient pas ce prix-là, général, je vous en préviens.

FORESTIER.

Prenez garde, maître Lemeuley, votre folie frise l'impudence.

LEMEULEY.

On voit bien que M. le général n'a pas visité ses propriétés depuis longtemps.

FORESTIER.

Eh bien, après?

LEMEULEY.

Le temps fait bien vite des ravages, allez, général. Nous avons lutté cependant de toutes nos forces contre lui, M. Bouquenot et nous, comme vous le pourrez voir par les sommes payées aux ouvriers de toute sorte; mais rien n'y a fait, et, à cette heure, le château et les bâtiments de ferme sont dans un bien triste état.

FORESTIER, souriant.

Vraiment! et les moulins? Ils ne tournent plus sans doute?

LEMEULEY, avec un soupir.

Hélas! les moulins ont été enlevés par l'inondation de l'année dernière!

FORESTIER, même jeu.

Très-bien! Vous dépréciez fort habilement la marchandise, maître Lemeuley; par malheur, si vous savez acheter, les autres savent vendre. Vous pouvez vous retirer.

LEMEULEY.

C'est votre dernier mot, général?

FORESTIER.

Mais, monsieur le plaisant, la forêt du Hallier, à elle seule, vaut le prix que vous osez offrir de la propriété tout entière!

LEMEULEY, lui donnant un papier.

Voici qui pourra peut-être, général, vous enlever quelques-unes de vos illusions.

FORESTIER.

Qu'est-ce que cela?

LEMEULEY.

Une copie de l'acte de vente de la forêt en question.

FORESTIER.

On a vendu la forêt du Hallier, aux arbres centenaires?

LEMEULEY, très-doucement.

Pour la sauver de l'incendie, cette suite de l'invasion!

FORESTIER, qui a parcouru le papier.

Dix mille livres! On a vendu la forêt du Hallier dix mille livres?

LEMEULEY, de même.

Vous voyez, général.

FORESTIER.

Je vois que mon gérant est un coquin qui s'est entendu avec les marchands, pour dissimuler le prix de vente.

LEMEULEY.

Je ne sais pas, monsieur.

FORESTIER.

En êtes-vous bien sûr? (Le piano s'arrête.)

LEMEULEY, sans répondre.

Puisque vous repoussez mes propositions, général, je n'aurai plus qu'à me retirer, quand nous aurons établi notre petite balance.

FORESTIER.

Plaît-il?

LEMEULEY, lui donnant un autre papier.

J'ai fait des déboursés considérables, comme vous pourrez le voir, et, puisque votre notaire de Vervins a refusé de payer dans ces derniers temps...

FORESTIER, qui lisait le papier remis par Lemeuley.

S'il a refusé de payer, c'est qu'il a compris, comme je le comprends enfin, que j'avais affaire à des voleurs!... (Après un cri étouffé en regardant de plus près l'écriture.) Ah!

LEMEULEY, furieux.

Des voleurs? Monsieur, Martin Vincent, Claude Foriot, et cent autres connaissent mon honnêteté! (Forestier s'est élancé vers la table

sur laquelle il avait jeté la bourre du pistolet, et en a comparé les caractères avec ceux du papier.)

FORESTIER, d'une voix sourde en les lui présentant.

Et moi, je connais ton écriture, brigand!

LEMEULEY, troublé.

Général!

FORESTIER.

Je comprends tout. Bouquenot avait trouvé le moyen de ne point me rendre de comptes. Misérable! combien t'avait-il donné pour m'assassiner? (Il l'a saisi à la gorge.)

LEMEULEY, tremblant.

Vous osez dire...?

FORESTIER.

Mais regarde donc le papier de cette bourre! mais la main qui a tracé ces caractères est la même qui a failli tuer Christiane! (Avec rage.) Je tiens donc celui qui a failli tuer mon enfant! (Il a sauté sur un pistolet.)

LEMEULEY.

Au secours!

FORESTIER, s'arrêtant.

Non! elle dort! (A Lemeuley.) Tais-toi, misérable! car, si ma fille se réveille, je te brûle la cervelle! (A voix basse.) Va-t'en! (Il jette son pistolet.)

LEMEULEY, qui a gagné la porte, aussi à voix basse.

Général, j'ai des témoins! Ah! monsieur le bonapartiste!... vous m'avez menacé! mais il y a une justice!

FORESTIER, le cravachant.

Oui, et la voilà!

LEMEULEY, au fond et avec menace.

Cette soirée vous coûtera cher! (Il sort avec les deux paysans. Le comte paraît et court au général, qui est tombé sur un siége.)

LE COMTE.

Général! qu'y a-t-il donc?

FORESTIER.

Il y a que, si ce misérable a dit vrai, je n'ai plus de dot pour Christiane!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

UN CAFÉ DU PALAIS-ROYAL EN 1815.

Au fond, le comptoir placé entre les deux portes, vitrées comme le reste du café. — A droite et à gauche, deux autres portes conduisant aux autres salles. — C'est le soir. — Le café est brillamment éclairé; on aperçoit, à travers les vitrages du fond, les galeries du Palais-Royal, et au delà le jardin tout couvert de neige. — Au lever du rideau, mademoiselle Palmyre est au comptoir et le café est plein de consommateurs lisant les gazettes ou jouant à divers jeux. — Duplantier est debout auprès d'une table et suit la partie de deux joueurs d'échecs. — Une chanteuse des rues, sa guitare à la main, est en train de faire la quête. — Les garçons vont et viennent. — Il règne un grand silence dans le café. — On entend au loin la voix des marchands de billets de loterie, criant sous le perron du Palais-Royal les paroles sacramentelles : *Douze cents francs pour quarante sous!*

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPLANTIER, PALMYRE, LA CHANTEUSE, ANDRÉ, premier garçon; CONSOMMATEURS, puis DE BELLEMONT.

UN CONSOMMATEUR.

Garçon, le *Nain jaune*.

UNE DAME.

Garçon, le *Journal des Modes*.

ANDRÉ.

Je vais le retenir, madame : il est en main dans le salon à côté. C'est un officier prussien qui le lit. (Il sort.)

PALMYRE, à la chanteuse, dont la corbeille est presque vide.

La recette ne va pas bien fort, à ce que je vois, mon enfant!

LA CHANTEUSE.

Oh ! non, mademoiselle!

PALMYRE.

Le moment est mal choisi. Il n'y a ici maintenant que des joueurs et des gens d'affaires. Ils ne font pas attention à vous. Il faudra revenir à l'heure de la sortie des théâtres.

LA CHANTEUSE.

Merci, mademoiselle, je reviendrai. (La chanteuse reprend sa guitare et sort.)

DUPLANTIER, qui lorgnait la chanteuse du coin de l'œil, à Palmyre.

Vous connaissez cette cigale ?

PALMYRE.

Oui, monsieur. Elle loge dans ma maison, au sixième, et je la protége parce qu'elle est sage.

DUPLANTIER, à part, ricanant.

Les extrêmes se touchent. (Apercevant de Bellemont qui vient d'entrer.) Ah! Bellemont!... (Il court à lui. A demi-voix) Eh bien ?... Quelles nouvelles d'Aulnoy ?

DE BELLEMONT, de même.

Des nouvelles excellentes. Voici la missive que je reçois à l'instant : (Lisant.) « Tout va bien. — Je serai peut-être à Paris en même temps que ma lettre. JEAN CORNEFERT. »

DUPLANTIER.

Quel homme! quelle tête! — Du reste, il a besoin de se refaire, car sa dernière opération...

DE BELLEMONT.

Ah! oui, il s'est trompé... pour la première fois! Mais aussi qui diable aurait pu croire à une baisse pour la rentrée de Sa Majesté? Ah! cela a coûté cher au roi du capital Jean Cornefert; mais avec lui il y a de la ressource.

DUPLANTIER.

Oui. Trois millions de perdus, six de retrouvés.

DE BELLEMONT.

Aussi je m'attache à sa fortune.

DUPLANTIER.

Et moi de même. On y arrive trop lentement par L'ÉTUDE. (Ils rient.) A propos, et nos réclames?

DE BELLEMONT.

Lancées à fond de train! Toutes les gazettes en sont pleines. A cette heure, Paris ne parle plus que des mines d'Aulnoy. (Pendant ces derniers mots, André a disposé un échiquier sur une table.)

ANDRÉ.

Ces messieurs feront-ils leur partie habituelle?

DE BELLEMONT.

Comment donc, André? mais très-certainement!

DUPLANTIER.

Après une journée si bien remplie, quelques instants de repos sont nécessaires.

ANDRÉ.

Ah! oui, monsieur. (Duplantier et de Bellemont s'installent à la table. Le comte de Malnoë est entré et est allé au comptoir.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE MALNOE.

LE COMTE, à demi-voix à mademoiselle Palmyre, qui est censée travailler à un ouvrage de broderie.

Voici, ma charmante, les fleurs que j'ai cueillies pour vous. (Il lui donne un écrin.)

PALMYRE, l'ouvrant.

Des diamants!

LE COMTE.

Non, des violettes : mademoiselle Mars les a mises à la mode, et... comme vous m'avez dit hier que vous étiez bonapartiste...

PALMYRE.

C'est ravissant.

LE COMTE.

C'est du moins ce qu'on fait de plus nouveau dans l'opposition. (Lui donnant un petit sac tout garni de rubans.) Mais voici qui n'a point de couleur politique.

PALMYRE.

Des bonbons?

LE COMTE.

De Berthellemot. Un confiseur qui a pris à ses gages les poëtes à cantates.

PALMYRE.

Monsieur le comte, vous finirez par me compromettre...

LE COMTE.

Vraiment!

PALMYRE, lui donnant un petit coup de sa tapisserie.

En vérité, vous êtes d'une effronterie!

LE COMTE.

En public seulement; mais, dans le tête-à-tête, je suis d'une timidité offensante, vous verrez!

PALMYRE.

Mais non, monsieur, je ne verrai pas.

LE COMTE, pressant.

Voyons, ma jolie Palmyre! un petit souper fin au *Rocher de Cancale*, c'est sans conséquence.

PALMYRE, avec pudeur.

Oui, joliment.

LE COMTE.

Je vous promets d'être très-réservé... Au dessert, je vous lirai *Malek-Adel*. (Palmyre éclate de rire.) Non, mieux que cela. Demain matin, je vous enlève, et nous allons à Vichy cacher notre bonheur.

PALMYRE, avec pruderie.

Monsieur le comte, je ne veux pas d'un bonheur qui est obligé de se cacher.

LE COMTE.

Eh bien, alors, nous l'étalerons insolemment à Tivoli, en regardant Forioso faire le grand écart.

PALMYRE.

Je ne vous écoute plus. Vous êtes un mauvais sujet.

LE COMTE.

Ah! par exemple! je suis, au contraire, le sujet le plus dévoué!... Encore dans le sein de ma mère, j'émigrais déjà.

PALMYRE, avec les regards les plus indulgents.

Je ne veux pas vous écouter, vous dis-je, vous êtes un perfide! On assure que vous avez eu jusqu'à dix amours à la fois.

LE COMTE.

En tout cas, je vous jure que je n'ai jamais pu en élever un; ils mouraient tout jeunes.

PALMYRE, boudeuse.

Comme c'est rassurant!

LE COMTE.

Oh! ce dernier est né viable.

PALMYRE.

Menteur!

LE COMTE, tendrement.

Vous êtes belle!

PALMYRE.

Taisez-vous.

LE COMTE.

Et je vous adore!

PALMYRE, se fâchant.

Parlez donc plus bas, au moins.

LE COMTE.

M'aimerez-vous un peu ?

PALMYRE.

Non.

LE COMTE.

Quel jour serez-vous libre ?

PALMYRE.

Allez-vous-en.

LE COMTE.

Mon adorable Palmyre !

PALMYRE, vivement.

Allez-vous-en tout de suite !... ou je ne sortirai pas de main.

LE COMTE.

Vous êtes un ange ! (Palmyre met un doigt sur sa bouche et entre dans le salon voisin.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors PALMYRE.

LE COMTE, redescendant et à part.

Toujours la même histoire ! et le cœur reste vide ! (Soupirant.) Combien donc faut-il d'amourettes pour faire la monnaie d'un amour ? (Arrivé derrière de Bellemont et regardant son jeu.) Monsieur de Bellemont, vous avez perdu !

DE BELLEMONT.

C'est ma foi vrai ! Maître Duplantier, ma revanche ?

DUPLANTIER.

Oh ! oh ! cela va me mener bien loin.

DE BELLEMONT, *replaçant les pièces.*

Bah ! bah ! pourvu que vous arriviez pour l'enterrement de la Vestale.

LE COMTE, *à Duplantier.*

Vous êtes à l'Opéra ?

DUPLANTIER.

Oui ; le baron de Feuilles m'a offert une place dans sa loge. Je me trouve même en charmante compagnie : le fils du baron et son adorable fiancée.

LE COMTE, *un peu ému.*

Ah ! mademoiselle Christiane !... A propos, son père est-il toujours à Vervins ?

DUPLANTIER.

Oui ; pour la vente de ses propriétés. (*Au comte, qui a fait un mouvement pour sortir.*) Vous nous quittez ?

LE COMTE, *négligemment.*

Oui ; je vais faire un tour à l'Opéra.

DUPLANTIER.

Attendez un moment, la neige redouble.

LE COMTE.

Oh! il n'y a qu'un pas d'ici à la place Louvois.

DUPLANTIER.

A votre aise. Ah! dites-moi, cher comte, vous ne m'avez pas vu. Je vais être en retard. Mais j'ai mon mensonge tout prêt.

LE COMTE.

C'est entendu. (Il sort. — En ce moment Cornefert, en costume de voyage, paraît à la porte de droite, suivi d'une foule nombreuse.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CORNEFERT, puis PERSERELLE.

CORNEFERT.

D'honneur, messieurs, c'est une véritable persécution!

DUPLANTIER, bas.

Ah! voilà notre capitaliste! voilà Cornefert!

DE BELLEMONT, de même.

Voyez-vous les goujons! La pêche sera bonne! (Ils se lèvent.)

CORNEFERT, cherchant à se dégager.

Encore une fois, je voudrais pouvoir vous contenter; mais

c'est impossible! Il n'y a que cinq cents actions à dix mille francs chacune, et nous avons déjà plus de sept cents demandes. (Vives rumeurs.) Mais, consolez-vous, messieurs, nous ferons une autre affaire.

PREMIER BOURGEOIS.

Elle ne vaudra peut-être pas celle-ci.

CORNEFERT, d'un ton singulier.

Oh! je vous assure que si! (Duplantier et de Bellemont échangent un sourire goguenard. — Les bourgeois se dispersent d'un air mécontent et vont former divers groupes.)

DE BELLEMONT, bas à Cornefert, dont il s'est approché.

Sept cents demandes déjà?

CORNEFERT, de même.

Mon cher Bellemont, vous êtes aussi bête qu'eux.

DE BELLEMONT.

Comment?

CORNEFERT.

Sans doute. Je fais comme les théâtres, je me prépare un succès d'argent. La caisse est vide, mais je refuse du monde!

DE BELLEMONT.

Ah! très-bien! (Ils causent bas.)

PERSERELLE entre vivement. Son costume est plus délabré que jamais.

(A part.) J'ai trouvé ma voie! Une idée superbe! Mais il me faut un homme d'argent. (Apercevant le groupe.) Ah! Cornefert! sauvé! Merci, mon Dieu! (S'avançant vers Cornefert.) Pardon, monsieur, un mot!

CORNEFERT.

Monsieur Perserelle, je crois?

PERSERELLE.

Oui, monsieur Perserelle! Job Perserelle! le millionnaire de l'avenir! (Cornefert va lui tourner le dos. — Perserelle changeant de côté.) J'ai une affaire superbe à vous proposer.

DUPLANTIER, à Cornefert.

Je vous laisse. A bientôt. Je cours à l'Opéra. (Il s'éloigne.)

PERSERELLE.

Une affaire dans le genre de la vôtre, mais bien plus avantageuse. (Il veut le tirer à part.)

CORNEFERT.

Inutile; monsieur de Bellemont est mon bras gauche, vous pouvez parler devant lui.

PERSERELLE.

Très-bien, monsieur! très-bien!

CORNEFERT.

Je vous écoute.

PERSERELLE.

Monsieur, j'étais né pour les vastes entreprises. Je suis un homme à larges idées! un fils de 89!

CORNEFERT.

En vérité!

PERSERELLE.

Oui, monsieur, à preuve que je n'ai pas été baptisé.

CORNEFERT.

Mais, pardon... votre idée?

PERSERELLE.

En deux mots, la voici. Mon Dieu, au fond, elle est fort simple.

DE BELLEMONT.

Ce sont généralement les meilleures.

PERSERELLE.

N'est-ce pas? (A demi-voix.) Voici l'affaire : nous achetons un terrain considérable que je connais dans la plaine de Montrouge. On en demande quatre-vingt mille livres; nous l'aurons pour soixante.

CORNEFERT.

Il y a des pierres là dedans.

PERSERELLE, avec orgueil.

Il n'y a rien du tout; mais... nous y mettons quelque chose.

CORNEFERT, étonné.

Comment ça?

PERSERELLE, avec modestie.

Encore une fois, l'idée est bien simple... De place en place, et dans des cavités habilement pratiquées à une certaine profondeur, nous jetons adroitement quelques parcelles de minerai de cuivre.

CORNEFERT, étonné.

Hein?

PERSERELLE, répétant.

De cuivre!... Un beau jour, nous faisons pratiquer des sondes en présence des nombreux actionnaires que nous aurons récoltés. Une société se forme; nous lui vendons le droit d'exploitation quinze cent mille livres, haut la main!... et, après... (finement) après...

CORNEFERT, faisant le geste de prendre la fuite.

Haut le pied!...

PERSERELLE.

Vous m'avez compris.

CORNEFERT.

Pardon! pardon! mais ceci est une filouterie! (Sur un geste de Perserelle.) Nous ne nous arrêterons pas, si vous le désirez, à cette considération...

PERSERELLE.

Oui, glissons... glissons.

CORNEFERT.

Mais il y a des entraves auxquelles vous n'avez pas songé.

PERSERELLE.

Des... entraves?

CORNEFERT.

Placées par la loi sur la route des hommes d'imagination tels que nous; et il y a, justement sur le sujet que nous traitons, une certaine loi de 1810...

PERSERELLE.

En vérité!...

CORNEFERT.

Titre III, monsieur, titre III!

PERSERELLE.

Titre III?

CORNEFERT.

Je l'ai beaucoup étudié : « Nul ne pourra faire de recherches pour découvrir des mines, enfoncer des sondes ou tarières, etc., etc., que du consentement du gouvernement... »

PERSERELLE.

De quoi se mêle-t-il donc?

CORNEFERT, continuant.

« ...On devra adresser une demande de concession au préfet, laquelle demande sera affichée pendant quatre mois... »

PERSERELLE.

Vous m'étonnez...

CORNEFERT.

« ...Au bout de ce temps, le préfet, sur l'avis de l'ingénieur des mines, donnera son avis à son tour au ministre de l'intérieur... »

PERSERELLE.

Que d'histoires! C'est pitoyable!

CORNEFERT.

« ...Puis, par un décret impérial, délibéré en conseil d'État, il sera statué... »

PERSERELLE, indigné.

Mais c'est inique, révoltant!... mais les lois gênent l'industrie! Encore une illusion perdue!... une carrière brisée! (Avec force.) Oh! mais je ne me laisserai pas abattre! je trouverai autre chose de plus fort! Je ne veux rien avoir à me reprocher! (Il remonte.)

ANDRÉ, l'arrêtant et lui présentant un papier.

Pardon, monsieur.

PERSERELLE.

Qu'est-ce que cela?

ANDRÉ.

Votre note, monsieur.

PERSERELLE, avec hauteur.

Il me semble que je ne l'ai pas demandée!

ANDRÉ.

Depuis un mois, non, monsieur, et c'est pour cela que... (Il la lui présente de nouveau.)

PERSERELLE, avec colère, et la lui arrachant.

(A part.) Je ne remettrai jamais les pieds ici! (Il sort noblement.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors PERSERELLE.

DE BELLEMONT, à Cornefert, qui avait été repris par les bourgeois, et en lui désignant Perserelle, qui s'éloigne.

Dites donc, les grandes audaces se rencontrent!

CORNEFERT.

Plaît-il?

DE BELLEMONT, bas.

Dame!... au cuivre près, son idée est la vôtre...

CORNEFERT.

Permettez, monsieur de Bellemont; dans mes mines, il y a véritablement de la houille.

DE BELLEMONT, de même.

Oh!... si peu! (Par réflexion.) Mais, au fait, j'y songe! la loi est la même pour tous, et les entraves que vous signaliez à monsieur Perserelle...

CORNEFERT.

Ces entraves n'existent plus pour nous.

DE BELLEMONT.

Comment donc avez-vous fait?

CORNEFERT.

Vous le saurez plus tard. Mais il ne faut pas laisser refroidir l'enthousiasme. Je vais souper aux *Provençaux;* les grandes fortunes sont là! Je tendrai mes filets. Quant à vous, allez au cercle des Étrangers; il y a grand gala, ce soir : Clotilde, de l'Opéra, doit y être. Promettez-lui deux actions, elle nous en placera vingt. Allez, Bellemont!... A tout à l'heure. (Ils sortent chacun d'un côté. — Le comte de Malnoë et Estelle de Maurienne entrent par le fond. — En ce moment, le café est absolument vide de consommateurs. — André est absent, et les garçons dorment, la tête sur les tables.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ESTELLE, en grande toilette; PALMYRE.

LE COMTE, à Estelle, qui semble marcher avec peine.

Appuyez-vous sur mon bras, ma belle la Vallière.

ESTELLE.

Maudit verglas! maudit faux pas! c'est la *Vestale* qui m'a porté malheur, très-certainement. Ce que c'est pourtant que le mauvais exemple. (Regardant autour d'elle.) Mais où sommes-nous donc?

LE COMTE, lui montrant les garçons endormis.

Dans le palais de la Belle au bois dormant pour le quart d'heure; quart d'heure pendant lequel on pourra chercher et retrouver votre carrosse.

ESTELLE.

Moi, dans un pareil lieu! Ah! c'est bien votre faute, par exemple! Vous aviez l'air si malheureux dans votre fauteuil! J'ai eu pitié de vous, moi, j'ai voulu vous distraire et je vous ai prié de m'emmener.

LE COMTE, riant.

Ajoutez que vous brûliez du désir de connaître cet Olympe en goguette que l'on nomme le Palais-Royal.

ESTELLE, riant.

C'est vrai. C'est drôle, la vie! Mais que je vous regarde donc un peu! Il me semble qu'il y a dix ans que je ne vous ai vu.

LE COMTE.

A propos, pourquoi donc ne vous a-t-on rencontrée nulle part, depuis... ?

ESTELLE.

La nuit des adieux?... Ah! c'est que, le lendemain même, mon cher comte, je suis allée m'ensevelir au fond de l'Écosse. Quelle vie! Cinq mois de solitude! Ma foi, j'ai trouvé que, si j'avais commis des fautes, je les avais, par cet exil, suffisamment expiées; alors, je me suis généreusement donné l'absolution, j'ai fait mes malles, et me voilà.

LE COMTE.

Que faisiez-vous donc là-bas?

ESTELLE.

Je vous oubliais, monsieur. Oh! à cette heure que tout est fini et qu'une barrière insurmontable nous sépare, je puis bien vous l'avouer! ma douleur a grandement fait les choses. (Déclamant.) J'ai fatigué l'écho de votre nom, plus d'un torrent, hélas! s'est grossi de mes larmes! (Changeant de ton.) Vrai, comte, je vous aimais follement.

LE COMTE.

Oh! le vilain imparfait!

ESTELLE.

Il vous sied bien de vous plaindre, quand c'est vous qui avez fait changer le temps.

LE COMTE.

J'étais fou.

ESTELLE.

Je ne dis pas non. Mais qu'y faire? C'est fini.

LE COMTE, souriant.

Bien sûr?

ESTELLE.

Fat!

LE COMTE.

Soyez franche. Vous ne m'avez pas tout à fait oublié; tout à l'heure votre bras tremblait.

ESTELLE.

Tiens, j'avais cru que c'était le vôtre.

LE COMTE.

Eh bien, oui, je l'avoue, tout à l'heure mon cœur a bondi au contact de ce bras charmant qui effleurait ma poitrine! et le son de votre voix m'a rappelé la chanson d'amour trop vite interrompue.

ESTELLE, troublée.

Armand!... (Se remettant tout à coup.) Le lieu est mal choisi pour un nouveau couplet.

LE COMTE, très-bas.

Oui, vous avez raison... Eh bien, demain...

ESTELLE, faiblement.

A quoi bon?

LE COMTE, bas et suppliant.

Estelle! (Moment de silence. Palmyre est rentrée. En apercevant madame de Maurienne et le comte, elle s'arrête et écoute sans être vue.) Est-ce promis?

ESTELLE, de même.

Mais la barrière insurmontable?

LE COMTE.

Au fait..., que vouliez-vous donc dire tout à l'heure?

ESTELLE.

Comment, ce que je voulais dire? mais n'êtes-vous pas marié?

LE COMTE.

Moi?... Mais non.

ESTELLE, étonnée.

Eh bien, et... Christiane?

LE COMTE.

Mademoiselle Christiane?... Elle épouse dans un mois le fils du baron de Feuilles.

ESTELLE.

Bah!... vous avez donc été repoussé?

LE COMTE, un peu embarrassé.

Non, je n'ai pas été accueilli.

ESTELLE, dont le ton change peu à peu.

Racontez-moi donc...

LE COMTE.

Laissons ce sujet, de grâce.

ESTELLE.

Non, non!... Je suis votre amie et je veux tout savoir... Parlez...

LE COMTE.

Vous le voulez? Eh bien!... mademoiselle Christiane était fiancée au fils du baron de Feuilles, et je l'ignorais... J'appris, du même coup, et l'union projetée jadis et sa rupture; guidé par un doux espoir, je suivis alors le général dans la retraite qu'il avait choisie, pour y passer le temps de son deuil politique; je pensais qu'un premier amour n'aurait pas laissé de profondes racines dans le cœur de Christiane, mais je me trompais; Henri est revenu, les projets d'union sont renoués, et...

ESTELLE, d'un ton de compassion ironique.

Ah! mon ami, vous avez dû bien souffrir!

LE COMTE, tristement.

Oui, c'est vrai! (Changeant de ton.) Mais, près de vous, j'ai tout oublié.

ESTELLE, d'un ton singulier.

Préférer le fils d'un parvenu au descendant des Malnoë! Votre Christiane est une sotte! Ah! mon pauvre Armand! moi qui vous croyais heureux, adoré! et au contraire... (Avec un ton de moquerie qui va croissant de plus en plus.) C'est égal, vous deviez faire une triste figure, mon cher... chevalier... quand ce petit bonhomme... votre rival, a reparu! C'est si ennuyeux, ces situations-là!...

LE COMTE, s'efforçant de sourire.

Surtout quand on n'y est pas accoutumé.

ESTELLE, railliant.

C'est une habitude à prendre. (Riant à demi.) Je me demande

comment vous avez pu opérer votre retraite. Je n'aurais pas trouvé un mot à dire, moi...

LE COMTE.

Mais je n'ai rien dit non plus.

ESTELLE.

Vrai ? (Éclatant de rire.) Ah ! ah ! ah ! pardonnez-moi, mais... (Elle rit plus fort.)

LE COMTE, très-embarrassé.

De grâce, Estelle !

ESTELLE, riant toujours.

Voulez-vous bien ne pas m'appeler Estelle ! Bon, ma main, à présent ! Êtes-vous fou ?

LE COMTE.

Mais...

ESTELLE, lui désignant un laquais qui vient de paraître au fond.

Pardon, voici Jasmin qui vient m'annoncer que bêtes et gens n'ont pas péri dans la neige, et...

LE COMTE.

Vous vous souviendrez de votre promesse ?

ESTELLE, ouvrant de grands yeux.

Quelle promesse ?

LE COMTE.

Ne m'avez-vous pas fait espérer que je pourrais vous revoir?

ESTELLE.

Ah! oui, oui. Eh bien, mais nous nous reverrons aussi... je l'espère... dans le monde...

LE COMTE.

Dans le monde? Mais... j'avais cru...

ESTELLE.

Restons amis.

LE COMTE.

Amis?...

ESTELLE.

Écoutez, mon cher comte, vous êtes un vaincu de l'amour et... assurément, je le déplore! mais...

LE COMTE.

Mais?...

ESTELLE.

Je suis trop jeune encore pour consoler les vaincus.

LE COMTE, s'inclinant.

Ainsi soit-il!

PALMYRE, qui a enfin entendu.

Ah! je comprends tout!

LE COMTE, offrant son bras à Estelle.

Vous me permettrez du moins de...

ESTELLE.

Non, merci ! je suis guérie ! (appuyant) tout à fait guérie !... Adieu, comte.

LE COMTE, remontant.

Vous vous repentirez de ce que vous faites aujourd'hui.

ESTELLE, railliant, et avec intention.

Comment donc ! mais je m'en repens déjà. (Elle lui fait une révérence et s'envole.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, hors ESTELLE.

Le comte est resté d'abord tout décontenancé; puis, tout à coup, il semble prendre son parti.

LE COMTE, pirouettant, et à part.

Bah ! Palmyre, après tout, est bien aussi jolie ! (L'apercevant.) Ah ! c'est vous, chère Palmyre !

PALMYRE, d'une voix sourde

Pardon, monsieur le comte; mais je suis encore trop jeune

pour consoler les vaincus! (Elle passe fièrement, en foudroyant le comte d'un regard, et sort par la gauche. — André revient.)

LE COMTE, éclatant de rire, en se frappant la poitrine.

Væ victis! væ victis!... Où puiser l'oubli, maintenant? où? Parbleu! dans l'ivresse! (A André.) Fils d'Hébé, grise-moi.

ANDRÉ.

Que servirais-je à monsieur le comte?

LE COMTE.

Tout ce que tu voudras. L'important est que je ne sorte d'ici qu'ivre mort. (Il s'installe devant une table et prend une gazette au hasard.)

ANDRÉ, riant.

Je vais apporter ici plusieurs échantillons. Monsieur le comte choisira. (Il remonte et se rencontre avec Forestier qui arrive. Le général est aussi en costume de voyage.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FORESTIER.

FORESTIER, à André.

M. Duplantier est ici, m'a-t-on dit?

ANDRÉ.

Il n'y est plus, monsieur; mais il doit revenir.

LE COMTE, qui s'est installé devant une table, relevant la tête.

Eh bien, André? (Apercevant Forestier et allant à lui.) Le général, de retour? Vous cherchez quelqu'un?

FORESTIER, lui donnant la main.

Oui, Duplantier; et, puisque vous voilà, je l'attendrai en votre compagnie. (Il se laisse tomber sur un siége.)

LE COMTE.

Vous semblez brisé de fatigue!

FORESTIER, fiévreusement.

Je le suis, en effet.

LE COMTE.

Êtes-vous venu de là-bas tout d'une traite?

FORESTIER.

Ma foi, à peu près. (André apporte des flacons qu'il dépose sur la table.) Et tenez, depuis vingt-quatre heures, je n'ai rien pris.

LE COMTE.

Mais alors, André va sur-le-champ...

FORESTIER, l'arrêtant.

Non, c'est inutile! je ne saurais, j'ai la fièvre; un verre d'eau seulement...

LE COMTE, à André.

Tu entends? (Regardant Forestier.) Mais qu'avez-vous donc, général?

FORESTIER, s'efforçant de sourire.

Je n'ai rien... rien du tout. Mais... dites-moi, et ma petite Christiane? Pauvre enfant, c'est toujours elle qui a ma dernière visite; elle doit dormir maintenant.

LE COMTE.

Dormir? Non pas. Elle est à l'Opéra avec le baron de Feuilles et... (Il s'arrête.)

FORESTIER, vivement.

Vous l'avez vue?

LE COMTE.

Oui.

FORESTIER, ému.

Elle s'amuse... Tant mieux! (Lui serrant convulsivement les mains.) Ah! je suis bien heureux de vous revoir, allez! (André a apporté une carafe d'eau, Forestier se verse.)

LE COMTE, l'empêchant de boire.

Oh! quelques gouttes de kirsch au moins!

FORESTIER.

Hein? Oui,... comme vous voudrez.

LE COMTE.

Voyons, un semblable trouble ne vous est pas habituel. Il vous est arrivé quelque chose?

FORESTIER, avec un rire forcé.

Mais non; ma pâleur,... cette surexcitation viennent unique-

ment de ce que j'ai l'estomac vide... et le cœur plein... (Il a vidé son verre.)

LE COMTE, avec chaleur.

Ah! vous voyez bien! Allons!... allons! confiez-moi vos ennuis, cela vous soulagera toujours un peu.

FORESTIER, luttant contre lui-même.

Mais je n'ai rien, vous dis-je; je vieillis, voilà tout! (Il s'est relevé, puis assis de nouveau; de plus en plus ému.) Mais parlons de vous, de vous d'abord! Peut-être, après cela, vous parlerai-je de moi. (Mouvement du comte. Lui serrant la main.) J'ai mes raisons. Que faites-vous? où en êtes-vous?

LE COMTE.

Toujours au même point! Le gouvernement est assailli de demandes; j'ai des droits, il est vrai, mais ce n'est pas encore le moment de compter avec les maîtres; je patiente donc, et, en attendant, j'hypothèque la reconnaissance royale.

FORESTIER, lui serrant la main.

Brave et cher cœur! Maintenant qu'il m'est prouvé que vous ne pouvez pas me tirer d'affaire, je vais vous conter mes chagrins.

LE COMTE.

C'était donc pour cela que...? Ah! c'est mal!

FORESTIER.

Que voulez-vous! je suis un huron. (Il a vidé son verre d'un trait, l'ayant rempli une seconde fois en causant. — Reposant le verre vide.) Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! cette fois, vous m'avez mis trop de kirsch, mon ami.

LE COMTE.

Mais je ne vous en ai pas mis du tout, au contraire. (Soulevant un flacon.) Ah! je comprends! vous vous êtes trompé!

FORESTIER.

Oui... Ah!... C'est terriblement fort! Je n'en ai jamais tant bu en une journée, même en campagne... C'est de la lave que j'ai avalée là.

LE COMTE.

Voyons, mon ami. Quels sont donc ces chagrins dont vous me parliez tout à l'heure?

FORESTIER, lui serrant la main, et avec une expression douloureuse.

J'arrive de là-bas.

LE COMTE.

Eh bien?

FORESTIER.

Eh bien, mon gérant a disparu... et ce misérable Lemeuley n'avait rien exagéré! Un fermier des environs m'a mis au courant des horribles déprédations dont j'ai été la victime... Quelques mois après mon départ, elles avaient commencé, timides et habilement dissimulées d'abord, puis s'enhardissant peu à peu à mesure que mes gardiens infidèles se croyaient plus sûrs de l'impunité. Enfin, ne recevant plus de lettres de moi (j'étais prisonnier alors), gérant et fermiers s'étaient cru tout permis. Ils n'avaient rien entretenu et s'étaient fait donner par mon notaire des quittances d'entretien; ils avaient pris à la terre et ne lui avaient rien restitué. Ils avaient laissé le vent, les ronces et la pluie ronger et dégrader tout! Nos plaines mêmes, ces plaines si fertiles et si riches autrefois, ne sont plus aujour-

d'hui que des champs de sable et de... (Passant la main sur son front.) Ah! c'est bizarre! je ne sais pas ce que j'ai. (Mouvement du comte. — Surmontant son trouble.) C'est passé. (A partir de ce moment, on devine dans les gestes et dans la voix du général un commencement d'ivresse. — Continuant.) Oui, mon ami, le silence, la ruine et les taxes de l'étranger, voilà ce que les misérables avaient laissé à ma Christiane, la croyant orpheline! voilà ce que, moi mort, la pauvre enfant aurait trouvé en remettant le pied sur le seuil paternel... Enfin, grâce à eux, savez-vous ce que ces immenses propriétés qui avaient coûté si cher à ma famille ont été vendues? Cinquante mille livres, mon ami!... Cinquante mille livres, tenez, les voilà... Je les apporte!... Et, sur cette somme, il me faudra peut-être payer encore les vérités que j'ai crachées à la face de ce Lemeuley... Vous savez? j'ai perdu mon procès là-bas. Duplantier a voulu appeler ici du jugement, et... A propos, c'est aujourd'hui qu'a dû venir l'affaire... Vous verrez que je perdrai encore!... Oh! je perdrai, j'en suis sûr! (Apercevant Duplantier qui entre.) Et tenez, voilà justement notre avoué! il va nous dire...

DUPLANTIER, très-agité et sans le voir d'abord.

Cornefert n'est plus ici... Il faut cependant que je lui parle à l'instant même.

FORESTIER, dont la tête commence à flamber.

Bonsoir, mon ami.

DUPLANTIER.

Le général!

FORESTIER.

Dites-moi, j'arrive, je ne sais rien; qu'y a-t-il de nouveau?

DUPLANTIER.

Hélas! général!

FORESTIER.

Je comprends! j'ai encore perdu? Quand je vous le disais! Cela devait être, parbleu! Ah! ah! ah! la sainte loi devant Dieu que la loi des partis! *Væ victis* est le cri de la justice humaine. Avant de rendre ses arrêts, Thémis relève son bandeau et juge selon la cocarde, et, si ce n'est pas assez des faux poids, elle jette encore son lourd glaive dans la balance.

LE COMTE, voulant calmer Forestier.

De grâce!

FORESTIER, deux fois ivre et sans l'écouter.

A l'amende, le soldat fanatique et mal pensant! à l'amende, l'homme dangereux, le sauvage que les expiations n'ont pas su convertir! à l'amende, le rebelle des vingt-cinq ans qui refuse de se faire pèlerin, qui ne hante ni la préfecture, ni l'évêché et qui ne trinque pas au roi avec les officiers cosaques!

LE COMTE.

Taisez-vous, au nom du ciel! et pour Christiane!

FORESTIER, tombant accablé.

Oui, vous avez raison; mais, que voulez-vous! j'ai la tête en feu! je deviens fou... ou je suis ivre! (Après un temps.) Enfin... je suis condamné! à combien?

DUPLANTIER.

Votre adversaire demandait cinquante mille livres... Il ne lui en a été accordé que vingt mille...

FORESTIER.

Le pauvre homme!

DUPLANTIER.

Ce qui, en y ajoutant les frais de toute sorte, donne un total de vingt-trois mille livres.

FORESTIER, froissant ses billets de banque.

Vingt-trois mille livres!... Je tiens à vous les donner tout de suite. (Il met le paquet sur la table, avec une recrudescence de fièvre.) Tout est contre moi! Ah! si j'étais seul, cela me serait bien égal!... mais j'ai ma fille! ma Christiane! et ce mariage, il faut qu'il se fasse, sa vie en dépend, cela m'est prouvé! et le baron de Feuilles, je le connais... il est intraitable. Il savait comme moi le danger que courait mon enfant, et il m'a vendu son salut; me croyant riche encore, j'ai accepté le marché, moi! et maintenant, voilà tout ce que j'ai... (Il reprend les billets avec rage.) Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça? (Se relevant tout à coup et avec un cri.) Ah! je vais jouer.

LE COMTE, s'élançant.

Vous, général?

FORESTIER, se raidissant contre l'ivresse.

Je vais jouer!... C'est une inspiration du ciel!... Vous me guiderez, vous me conseillerez... Au fait, non; on assure que ceux qui n'ont jamais mis le pied dans ces maisons-là gagnent toujours la première fois... Je dois donc gagner! Oui, je gagnerai! je gagnerai la dot de Christiane!

LE COMTE, voulant le retenir.

Mon ami.

FORESTIER.

Voyons! où joue-t-on le plus gros jeu? Au cercle des

Étrangers, je crois? Oui; on y peut passer la nuit,... là et à Frascati... j'irai là aussi... et puis ailleurs... et puis partout.

LE COMTE.

Je vous accompagne, alors.

FORESTIER, avec force.

Non, je vous en supplie, je veux aller seul... Allons, allons! embrassez-moi, ça me portera bonheur! Adieu! adieu!

LE COMTE, faisant un dernier effort.

Général! (Forestier l'arrête d'un geste, et sort comme un homme que la volonté seule soutient.) Oh! je dois le suivre. Je ne puis le quitter ainsi. (Il sort sur les pas de Forestier. Au même instant, Cornefert et de Bellemont rentrent ensemble.)

SCÈNE IX.

DUPLANTIER, CORNEFERT, DE BELLEMONT, QUELQUES CONSOMMATEURS, ANDRÉ, LES GARÇONS.

DUPLANTIER, courant à Cornefert.

Ah! Dieu soit loué! voici Cornefert!

CORNEFERT.

Qu'y a-t-il donc?

DUPLANTIER.

Il y a que l'affaire est en péril!

CORNEFERT.

Que voulez-vous dire?

DE BELLEMONT.

Parlez.

DUPLANTIER.

J'arrive de l'Opéra; en traversant le foyer, pendant un entr'acte, et comme je passais auprès d'un groupe où se trouvaient plusieurs de nos principaux actionnaires, et, entre autres, un des présidents du cercle même des Étrangers, j'ai entendu...

DE BELLEMONT.

Quoi donc?

DUPLANTIER, à Cornefert.

On parlait d'une fête émaillée de beautés... humaines... fête vraiment royale, que vous auriez donnée là-bas.

CORNEFERT.

J'en ai donné une, en effet.

DUPLANTIER.

On ajoutait que vous aviez acheté les ouvriers, grisé les ingénieurs...

DE BELLEMONT.

Oh!

DUPLANTIER, continuant.

Qui, à minuit, sur la présentation seule des échantillons, et sans avoir assisté au sondage, avaient fait leur rapport entre deux vins et entre deux baisers!

CORNEFERT.

Qui diable a pu leur dire tout cela?

DUPLANTIER.

Hein!

DE BELLEMONT.

C'est donc vrai?

CORNEFERT.

De point en point!

DE BELLEMONT, avec enthousiasme.

O grand homme!... Il est en avance de cinquante ans sur son siècle!

CORNEFERT, à Duplantier.

Que disait-on encore?

DUPLANTIER, cherchant.

Attendez... Ah! j'ai entendu prononcer le mot d'enquête..

CORNEFERT, devenu sérieux.

Ah! je n'aime pas ce genre de formalités!... Le danger est grand, je dois en convenir; mais rien n'est désespéré encore, et nous ne périrons pas, car je conduis la barque.

DUPLANTIER.

Mais que faire?

CORNEFERT.

Étouffer ce bruit à sa naissance, convaincre les incrédules,

ranimer chez les autres la confiance près de s'éteindre! et, pour cela, il faut que, d'ici à vingt-quatre heures, nous ayons à la tête de l'affaire, et comme président du conseil d'administration...

DE BELLEMONT et CORNEFERT.

Qui donc?

CORNEFERT.

Eh! parbleu! le merle blanc! le *rara avis!*... un nom sans tache! un honnête homme enfin!

DE BELLEMONT.

Cherchons dans nos connaissances.

CORNEFERT, haussant les épaules.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

DUPLANTIER, se frappant le front.

Je tiens notre homme! nom sans tache! honneur exagéré! vertu antique! le général Forestier!

CORNEFERT, bondissant.

Bien trouvé!

DE BELLEMONT.

Mais il n'acceptera pas quand il saura...

DUPLANTIER.

Peut-être.

CORNEFERT.

Comment?

DUPLANTIER.

Il a perdu déjà, à cette heure, les trois quarts de ce qu'il possédait.

CORNEFERT.

Et le quatrième quart?

DUPLANTIER.

Il le risque en ce moment à la roulette et au trente-et-quarante.

CORNEFERT.

O Providence! il va perdre jusqu'à son dernier sou; après, on pourra parler d'affaires. Duplantier, courez tous les tripots; rejoignez notre homme, et revenez ici me dire ce qui se sera passé.

DUPLANTIER.

C'est dit. (Il sort vivement.)

CORNEFERT, à de Bellemont.

Quant à vous, vite à l'imprimerie! Il faut que les gazettes de demain annoncent à tout Paris que l'entreprise des mines d'Aulnoy doit avoir à sa tête l'un des noms les plus purs de l'ère impériale. Allez! allez! (Il pousse de Bellemont, qui sort vivement. — En ce moment, une foule de consommateurs paraissent aux deux portes du fond.)

SCÈNE X.

CORNEFERT, ANDRÉ, CONSOMMATEURS, puis LA CHANTEUSE et ensuite LE COMTE.

ANDRÉ, criant.

La sortie des théâtres!... la sortie des théâtres! (Les garçons, qui dormaient, la tête sur les tables, se réveillent. — Mademoiselle Palmyre vient reprendre sa place au comptoir. — Les consommateurs s'asseyent. — Les garçons courent çà et là. — La plus grande animation règne dans le café. — Au milieu du tumulte, la chanteuse est entrée et a cherché une place.)

LE COMTE, entrant, très-agité.

C'est comme une fatalité!... Au moment où j'entrais à Frascati, sur les pas du général, la foule nous a séparés, et impossible de le rejoindre... Je croyais le retrouver ici! Ah! pauvre Christiane! qui sait ce que l'avenir vous réserve! (En ce moment, la chanteuse, qui a accordé sa guitare, commence le premier couplet de sa romance.)

LA CHANTEUSE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, ces jours
De France!
O mon pays! sois mes amours
Toujours!

LE COMTE, parlant sur le couplet.

Encore une fille sans dot! Pauvre petite! Le vent et la neige ont raidi ses doigts et enroué sa guitare.

UN CONSOMMATEUR, avec colère, quand la chanteuse a fini son couplet.

Garçon, pourquoi diable laisse-t-on entrer ces crécelles-là?

ANDRÉ, embarrassé.

Monsieur...

LA CHANTEUSE, effrayée.

Je m'en vais!... je m'en vais!...

LE COMTE, l'arrêtant.

Non pas. (Au consommateur.) Monsieur n'aime pas la musique?

LE CONSOMMATEUR, brutalement.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Il y a moyen de tout concilier. (Au garçon.) André, portez le sorbet de monsieur dans le jardin.

LE CONSOMMATEUR, furieux.

Monsieur!

LE COMTE, lui remettant sa carte et le saluant poliment.

Demain, jusqu'à midi, monsieur. (Le monsieur prend son chapeau et s'en va.)

LA CHANTEUSE, à demi-voix.

Merci, monsieur le comte! (Le comte, étonné, fait un mouvement.) Vous ne me reconnaissez pas; mais, moi, je me souviens bien

de vous. C'est vous, monsieur le comte, qui, un soir, m'avez défendue contre des hommes qui me brutalisaient.

LE COMTE.

Vraiment? (La regardant.) Mais attendez donc! Oui, je me souviens; je vous avais même donné mon nom, en vous engageant à avoir recours à moi dans les jours de détresse. Ils ne sont donc pas venus?

LA CHANTEUSE.

J'ai toujours eu assez pour moi, monsieur. Je suis seule au monde.

LE COMTE.

Ah! pauvre enfant! (En ce moment, la porte du fond s'ouvre précipitamment, et Forestier paraît.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FORESTIER; il entre en chancelant et dans le plus grand désordre.

CORNEFERT, à part.

Le voilà.

LE COMTE, de même.

Le général! Enfin! (Il quitte la chanteuse et court à lui.)

FORESTIER, à demi-voix, en lui montrant une liasse de billets de banque.

J'ai gagné!... considérablement gagné!

CORNEFERT, à part, avec rage.

Il a gagné! (En ce moment, la chanteuse commence le second couplet.)

LA CHANTEUSE.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne et le vieux chêne?
Leur souvenir fera toujours
Ma peine.
O mon pays! sois mes amours
Toujours!

FORESTIER, parlant sur le couplet.

J'ai la dot de Christiane! (Riant.) C'est incroyable! mais cela est... (Se laissant tomber sur une chaise.) Ah! excusez-moi; mais je ne me soutiens plus! Je ne sais pas comment cela s'est fait... J'avais la tête perdue!... J'allais d'une table à l'autre... je jetais de l'or partout, au hasard; et, à chaque instant, de tous les côtés, on me tendait des liasses de billets de banque... et instinctivement je les enfouissais dans mes poches, partout!... (Très-gai.) En ce moment, une voix a murmuré à mon oreille : « Allez-vous-en!... » Une main m'a arraché du tapis vert... Je me suis laissé conduire... Je suis arrivé à la porte... et je suis parti... Je ne sais plus comment je suis revenu. (La chanteuse a fini le second couplet au milieu du bruit du café, puis elle joue la ritournelle d'une autre romance. — Le calme se rétablit.)

FORESTIER, continuant, et avec joie.

O ma Chrisitane chérie!... j'ai ta dot! tu vivras! tu seras heureuse! (Au moment où la chanteuse a entamé sa nouvelle chanson, Forestier s'est arrêté tout à coup. Il écoute les premières mesures, et pousse un cri.) Ah! mon Dieu!... (La chanteuse chante la légende russe dont il a été parlé au deuxième acte.)

LE COMTE, à Forestier.

Qu'avez-vous?

FORESTIER, se contenant.

Rien... rien... J'écoute! (Comme à lui-même.) C'est étrange!

LE COMTE.

C'est une chanson russe. (Il se rapproche de la chanteuse, qui continue.)

FORESTIER, à part, et parlant encore sur le couplet.

Est-ce que je rêve?... Mais cette chanson, c'est celle de... La fille du comte est morte, cependant! Ah! j'y songe!... c'est une chanson populaire, sans doute... Cette fille l'aura apprise, par hasard! (La chanteuse a fini le premier couplet. On l'entoure avec intérêt.)

LE COMTE, applaudissant.

C'est charmant! (A la chanteuse.) Mon enfant, pourriez-vous me procurer cette mélodie?

LA CHANTEUSE.

Non, monsieur, je ne l'ai plus; mais j'en ai une autre, aussi jolie! (Lui donnant un papier de musique.) C'est tout ce qu'il me reste de mon père, c'est lui qui l'a faite...

FORESTIER, qui écoute avec anxiété, à part.

Son père!

LE COMTE, lisant sur le papier qu'il a ouvert.

« A ma fille! comte de Lukof... »

FORESTIER, avec un cri étouffé.

Ah!

LE COMTE, à la chanteuse.

Qu'est donc devenu votre père, mon enfant?

LA CHANTEUSE.

Il y a quatre années qu'il m'a quittée en pleurant, et, depuis, je ne l'ai pas revu. J'habitais alors aux environs de

Verdun; ne recevant plus d'argent, les cultivateurs qui me gardaient m'ont rendu la vie si dure, que j'ai voulu mourir! Un soir, je me suis sauvée, et j'ai couru sur les bords de la Meuse. Là, le courage m'a manqué... Alors, j'ai marché bien des jours... au hasard!... Enfin je suis arrivée à Paris; et, depuis ce temps-là... je chante pour vivre!

LE COMTE.

Eh bien, chantez-nous le second couplet, et je vous promets une bonne recette.

FORESTIER, chancelant, et se dirigeant vers elle.

Comment... comment vous appelez-vous donc?

LA CHANTEUSE.

Olga, monsieur.

FORESTIER, à part.

C'est elle! c'est bien elle! (Olga commence le second couplet de la chanson russe.)

FORESTIER, pendant qu'elle chante.

Mais... qu'est-ce que je vais faire, alors?... est-ce que je vais dépouiller Christiane? est-ce que je vais encore une fois ruiner mon enfant?... Cette fille... je ne la connais pas!... Mais pourtant!... cet argent!... je vais donc le lui voler? car il est à elle!... elle pourrait être riche, heureuse!... et elle mendie!... et il neige! (Olga a fini le second couplet, et elle commence à faire la quête, tenant à la main une corbeille empruntée au café, et dans laquelle le comte a tout d'abord déposé quelques pièces d'or.)

FORESTIER, à part, avec désespoir.

Mais cet argent... c'est tout ce que je possède, et, si je le restitue, Christiane n'a plus rien... on la repousse, et le chu-

grin la tue! (Cachant son argent.) Ah! remords pour remords, j'aime mieux... Mais partons vite... je ne veux pas rencontrer le regard de... (Il va pour sortir, et se trouve en face de la chanteuse, qui lui tend sa corbeille.)

OLGA, avec un triste sourire.

N'oubliez pas la chanteuse. (Forestier reste un instant immobile l'œil hagard, devant Olga; puis tout à coup il arrache l'énorme liasse de billets de banque de sa poitrine et la place dans la corbeille. — Mouvement.)

LE COMTE.

Que faites-vous donc, général?

OLGA, repoussant les billets.

Je chante pour vivre, monsieur!

FORESTIER.

Que dis-tu, enfant? que crois-tu donc?

LE COMTE.

Mais c'est toute une fortune.

FORESTIER.

Oui, la... sienne. Olga, votre père, en mourant, m'avait nommé son exécuteur testamentaire. Je vous ai rendu mes comptes. Nous sommes quittes.

CORNEFERT, à part, avec joie.

Ah!

OLGA, repoussant l'argent.

Non, non, c'est impossible!

CORNEFERT, bas.

C'est à vous, prenez donc.

OLGA, même jeu.

Non, non...

FORESTIER, d'un ton sombre.

Prends! mais prends donc!... L'homme a fait son devoir, ne tente pas le père. (Au comte.) Emmenez-la, emmenez-la. (Il tombe accablé.)

LE COMTE, bas.

Je vous réponds d'elle. (Il prend le bras d'Olga.)

CORNEFERT, haut.

C'est un trait admirable. (A part.) Tout Paris le saura demain; il est à nous maintenant.

FORESTIER, à lui-même.

Allons, tout est fini... cette fois... et il ne reste plus rien au vaincu.

CORNEFERT, à part.

Si, il lui reste son honneur. (A part, et frappant sur sa poche.) Et il y a marchand à cinq cent mille livres!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

CHEZ LE GÉNÉRAL FORESTIER.

Un salon à pans coupés. — Dans le pan coupé de droite, une porte. Dans celui de gauche, une fenêtre au travers de laquelle on aperçoit les maisons de la rue, toutes couvertes de givre. — Au fond, en face du public, une cheminée. — Table, fauteuils, canapés, etc. — Sur un guéridon, au coin de la cheminée, une riche corbeille de mariage, dont le couvercle soulevé laisse échapper des perles et des étoffes. — Il fait petit jour, mais, sur la cheminée, une lampe brûle encore. — Sept heures sonnent à la pendule du salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

FORESTIER, MARGUERITE.

Au lever du rideau, le général est endormi dans un fauteuil près de la cheminée, et Marguerite entre avec précaution par la porte de droite.

MARGUERITE, apercevant Forestier.

Je ne me trompais pas : le général a veillé encore toute cette nuit comme les précédentes. Depuis son retour, c'est la cinquième qu'il passe ainsi. Cette fois, cependant, il a succombé à la fatigue... (Se penchant sur Forestier.) Comme son sommeil semble agité !... Ah! une larme a coulé sur sa joue !... Mon Dieu! que se passe-t-il donc? (Le général fait un mouvement.) Il va s'éveiller !...

Oh! éloignons-nous... Qu'il ne sache jamais que je l'ai vu pleurer! (Elle sort doucement, comme elle est entrée. Moment de silence; puis le général se lève brusquement.)

SCÈNE II.

FORESTIER, seul.

J'ai dormi!... Dieu me pardonne!... je crois que j'ai dormi!... Au fait, je dormais bien la veille d'une bataille ou d'un duel!... et... je me bats aujourd'hui. Oui; je vais me battre avec la mauvaise fortune; et demain... peut-être, je me battrai avec la misère! Mais, par malheur, je ne serai pas seul à combattre, et ma pauvre Christiane, elle aussi!... Chère enfant! comme elle était heureuse le soir de mon retour!... Elle revenait de l'Opéra!... on lui dit que je suis arrivé!... elle accourt!... Son cri de joie retentit encore à mon oreille! Je vois cette porte qui s'ouvre... et mon enfant qui s'élance!... sa couronne se détache et ses deux bras s'enlacent autour de mon cou... « Cher père!... te voilà!... enfin!... Le temps des séparations est fini!... Henri me quitte à l'instant!... demain, il reviendra... et nous serons tous réunis!... tous! et pour toujours! Le riant avenir! et les heures bénies!... Les beaux voyages, quand mai refleurira!... Et, quand viendra l'hiver, les douces et rêveuses soirées, près de l'âtre tout plein du chant des salamandres! » Elle parlait ainsi!... et je l'entends encore; et moi, le cœur serré, je lui disais : « C'est bien; oui, oui, tout sera fait ainsi, Christiane!... Embrasse-moi et va dormir!...» Et elle s'endormait forte et calme sur la foi de mon sourire!... Je n'aurais pas osé parler! et, cette nuit, je n'ai pas osé parler encore!... Il y a deux heures, je suis allé m'asseoir à son chevet... Je voulais tout lui dire!... Mais elle dormait si bien!... il y avait tant de sécurité dans son chaste sommeil, que le cou-

rage m'a manqué!... je suis resté muet, et je me suis sauvé tout tremblant et honteux du vol que j'avais été sur le point de commettre!... car, avec un seul mot, j'allais ôter à la pauvre innocente ses dernières heures de croyance et d'espoir!... Alors, je suis revenu ici; j'ai mis ma tête dans mes mains, et, pendant bien longtemps, j'ai cherché le moyen de réaliser le rêve doré de l'enfant endormi! (Avec égarement.) Mais je n'ai rien trouvé!... rien!... c'est fini! bien fini! car le bon temps n'est plus où Satan achetait les âmes!... (Cornefert est entré sans bruit par l'une des portes latérales.)

SCÈNE III.

FORESTIER, CORNEFERT.

CORNEFERT, à demi-voix, et penché sur le fauteuil du général.

Il m'a vendu sa charge, général.

FORESTIER, surpris et se levant tout à coup.

Quelqu'un!... Comment êtes-vous entré ici, monsieur?

CORNEFERT.

J'ai payé cet honneur vingt louis à l'un de vos gens...

FORESTIER.

Mais, monsieur...

CORNEFERT, vivement.

Général, les moments sont précieux, permettez-moi donc d'aller droit au but. Je viens vous sauver...

FORESTIER.

Mais je ne vous connais pas... Qui donc êtes-vous?

CORNEFERT.

Qui je suis? Je vous le dirai tout à l'heure. Laissez-moi vous dire d'abord ce que j'ai été. J'ai été un mari... vaincu; quelques esprits taquins m'appelaient autrement. J'ai été l'homme qu'une femme adorée a quitté un jour où le superflu manquait!... l'homme dont on s'est moqué parce qu'en essayant de tuer son rival, il avait eu la maladresse de se laisser blesser par lui!... J'ai été l'homme dont on a déserté la maison parce qu'il faisait froid à son foyer, et que le fumet de ses cuisines ne remplissait plus ses cours, où poussait alors, touffue et dévorante, l'herbe de l'abandon. J'ai été l'homme dont on vole les idées parce qu'il est trop pauvre pour acheter un brevet, et qui perd son procès faute des pièces importantes, les pièces à effigie. J'ai été l'homme qui paye double le corps et le sang du Christ, faute de pouvoir entasser le grain dans ses greniers et le raisin dans ses caves. J'ai été l'homme qui peut mourir de faim dix fois au coin des bornes et qui, pour les gens bien mis qui passent, ne sera jamais qu'un homme ivre. J'ai été l'homme qu'éclaboussent toujours et qu'écrasent souvent les carrosses dorés des fripons ou des imbéciles. J'ai été cet homme-là jadis! Aujourd'hui, je suis un autre homme... Quand il m'a été bien prouvé qu'il fallait être riche, dût-on ramasser sa fortune dans la boue et dans la fange, j'ai gratté de mes doigts les ruisseaux parisiens; j'ai flatté l'orgueil des grands, exploité la sottise des petits, adulé le vice de ceux-ci, exalté la bassesse de ceux-là... J'ai fait ma moisson, et maintenant on ne m'écrase plus, c'est moi qui écrase les autres.

FORESTIER, froidement.

Et après? Que me voulez-vous?

CORNEFERT.

Je vous l'ai dit : vous sauver du désespoir, vous sauver de la ruine.

FORESTIER, de même.

Je ne vous comprends pas... Je n'ai besoin des services de personne.

CORNEFERT, haussant les épaules.

Allons donc !

FORESTIER.

Monsieur !...

CORNEFERT.

Depuis cinq jours, muet, invisible, je marche dans votre existence. Je l'ai suivie pas à pas, heure par heure, minute par minute. Un riche parent, paralysé des jambes et du cœur, et sur lequel vous comptiez cependant, vous a repoussé durement en attribuant votre mauvaise fortune à des désordres supposés. C'est de l'économie politique. On donne tort aux malheureux pour n'être pas forcé de les secourir. Le blâme dispense de la pitié. Vous avez été frapper alors à la porte de ceux que vous aviez obligés jadis; leur gratitude était sortie, vous avez trouvé porte close. On a appris votre ruine, et, comme, quoi qu'on en ait dit, c'est la méfiance et non la foi qui sauve, vos créanciers tremblants se sont aussitôt abattus sur votre maison. Maître Duplantier a réclamé avec empressement les vingt-trois mille livres qu'il avait comptées pour vous à dame Justice, toujours pressée d'argent, et les fournisseurs ont subitement envahi votre antichambre; il s'agissait de payer le nid coquet et parfumé qui devait abriter les chastes amours de la nouvelle épouse. Vous avez demandé un délai; on vous a accordé vingt-quatre heures; la dernière

sonnera aujourd'hui, et, comme vous ne pourrez pas payer le nid, on en remportera la mousse, et les pauvres amours seront sur le pavé; et, comme vous ne pourrez pas payer maître Duplantier, l'État, hôte empressé, se chargera de vous offrir un asile. Est-ce vrai?... Oui, vous le savez bien, et c'est pour cela que votre lampe brûle encore... et c'est pour cela que cette nuit vous sondiez avec effroi les profondeurs vertigineuses de l'abîme vers lequel vous vous sentez glisser sans espoir de vous retenir, car vous vous souvenez du mot de l'empereur : « On peut s'arrêter quand on monte, mais jamais quand on descend. »

FORESTIER, accablé.

C'est vrai!... c'est vrai!...

CORNEFERT, avec un singulier sourire.

Allons! allons! Maintenant, je puis nager vers vous. (Forestier regarde vaguement. — Continuant.) Vous comprenez?... Tant que l'homme qui se noie peut encore se débattre, il y a péril pour qui tente de le sauver; mais, quand ses forces sont épuisées, la tâche du sauveteur est plus facile. (S'approchant de Forestier et à demi-voix.) J'ai un marché à vous proposer. — Cinq cent mille francs pour vous, sans rien risquer. On pourra tout au plus vous accuser de négligence. Moi seul serai responsable et je me charge de me tirer d'affaire. Je connais les lois : elles sont comme les toiles d'araignée : les petits s'y prennent et les gros passent au travers... Je passerai. (Forestier le regarde fixement sans parler. — Continuant.) Cinq cent mille francs à gagner!... Vous me comprenez bien?... et... moins exigeant que le diable, mon patron, je ne vous demanderai pas votre âme pour cela... je me contenterai de votre signature, — un simple trait de plume... et...

FORESTIER, se relevant précipitamment.

Qu'est-ce que vous dites?... Attendez-donc!... (Il s'élance,

saisit une gazette, la parcourt, puis, se frappant le front.) Ah! je comprends tout!... (Lisant.) « Pour toute réponse aux bruits calomnieux que la malveillance n'a pas craint de répandre sur la magnifique entreprise des mines d'Aulnoy, nous donnerons demain le nom du président de notre conseil de surveillance, ce nom, l'un des plus purs de l'ère impériale .. » (Il s'arrête et interroge Cornefert du regard.)

CORNEFERT, s'inclinant.

Ce nom-là, c'est le vôtre, général.

FORESTIER, lui montrant la gazette.

Et ce Jean Cornefert... alors?

CORNEFERT, de même.

C'est moi-même!...

FORESTIER.

Vous?... Et vous avez osé vous introduire chez moi... presque avec effraction!... pour me proposer ce pacte infâme!... Car c'est une infamie que vous me proposez là.

CORNEFERT.

J'y mets le prix du moins, convenez en.

FORESTIER.

Misérable!... Sortez!...

CORNEFERT.

Ah!... pour Dieu, général!... laissez là vos grands mots d'un autre âge...

FORESTIER.

Quoi! vous osez encore...?

CORNEFERT.

Ce n'est point une infamie que je vous propose... et l'on n'est pas un misérable aujourd'hui pour savoir profiter de la bêtise humaine. (Mouvement de Forestier.) Oh! vous aurez beau faire, allez, les habiles l'emporteront toujours.

FORESTIER.

Les habiles?... Oui... c'est-à-dire, n'est-ce pas, les pirates du succès, dont le pavillon couvre la marchandise volée?... Je ne suis pas de ces gens-là. Sortez! (Il tombe sur un siége.)

CORNEFERT, avec ironie.

Adieu, général... Vous pouviez être riche encore, vous ne le voulez pas?... Ainsi soit-il!... Libre à vous de ressusciter la poétique légende du général Bélisaire... Mais prenez-y garde!... le vainqueur des Goths et des Vandales serait condamné aujourd'hui pour vagabondage, et son casque glorieux déposé au greffe comme pièce de conviction. (Il s'incline profondément et va pour sortir; mais il s'arrête au fond, à l'entrée des nouveaux venus.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TROIS LAQUAIS.

PREMIER LAQUAIS, s'approchant de Forestier.

Monsieur, il n'y a plus de foin au ratelier et les chevaux se battent.

FORESTIER, se relevant tout à coup et lui donnant de l'argent.

Tiens, va !...

DEUXIÈME LAQUAIS, de l'autre côté.

Monsieur, il y a là des hommes qui viennent chercher de l'argent, sous prétexte qu'on leur en doit.

FORESTIER.

Qu'ils attendent !... j'y vais !...

TROISIÈME LAQUAIS.

Monsieur le général, comme on dit que vous êtes ruiné, je viens vous prier de me faire régler mon compte...

FORESTIER.

C'est bien... je donnerai des ordres... (A part.) Ah ! quelle vie !...

MARGUERITE, au fond.

M. le baron de Feuilles!

FORESTIER, à part.

Le baron!... Oh! je vais tout lui dire!... il me sauvera peut-être!...

CORNEFERT, à part.

Je ne crois pas, et j'attends.

SCÈNE V.

CORNEFERT, LE BARON, FORESTIER.

Cornefert est au fond à droite et écoute sans être vu. — Le baron est entré. — Le général lui avance un siége.

FORESTIER, avec empressement.

Monsieur le baron!

LE BARON, refusant.

Mille grâces! Je ne reste qu'un instant... Je désire seulement vous féliciter, monsieur... (d'un ton singulier) sur le trait sublime que l'on vous a justement attribué, et dont, en ce moment, s'occupe tout Paris.

FORESTIER, étonné.

Pardon, monsieur le baron! mais je n'ai fait, je crois, que

ce que l'honneur m'ordonnait de faire, ce que tout autre aurait fait à ma place.

LE BARON.

Non pas, non pas, et il y aurait vraiment trop de modestie de votre part à vouloir que l'on jugeât ainsi une action semblable!... Vous y avez d'autant plus de mérite qu'il y allait de l'avenir... (appuyant) de la vie de votre enfant!... Mais... votre mâle vertu a parlé plus haut que les sentiments paternels, plus haut que la voix du sang!... et vous n'avez pas hésité à dépouiller votre fille pour enrichir une mendiante. Cela est admirable, monsieur, et digne, en vérité, des plus grands hommes de Plutarque.

FORESTIER.

Est-ce une raillerie, monsieur?

LE BARON.

Une raillerie?... Non pas... et je vous admire, vous dis-je, comme j'admirais Brutus quand j'étais en sixième. Je vous admire, enfin, comme on doit admirer... tout ce qui est bien au-dessus de soi. Car je suis bien forcé, ici, de reconnaître mon infériorité, et je suis forcé aussi d'avouer, à mon grand regret, que nous ne sommes pas dignes d'entrer dans votre famille.

FORESTIER.

Que dites-vous?...

LE BARON.

Je me rends bonne justice, général; un homme d'argile tel que moi aurait mauvais air à côté d'un homme de bronze tel

que vous. Ni mon fils ni moi ne sommes dignes de nous asseoir sous le toit du juste, et, pour éviter le courroux des dieux lares, nous secouons aujourd'hui sur votre seuil la poussière de nos sandales. (Il salue et s'éloigne.)

SCÈNE VI.

FORESTIER, CORNEFERT.

A la sortie du baron, Cornefert a quitté sa cachette et est descendu sans être vu du général.

FORESTIER, qui était resté un moment anéanti, tout à coup, et avec un éclat de rire terrible.

Le coup de pied du baron de Feuilles ! Allons !... allons !... c'est complet !... et les coquins ont raison. La sanglante ironie ! Et l'on s'étonne que tant de gens quittent le commerce de la vertu quand la vertu est payée de cette monnaie ?... C'est trop fort !... Mais ils font faillite, et ils font bien ! (Apercevant Cornefert qui s'avance vers lui, le sourire aux lèvres.) Ah ! vous êtes resté ? Décidément, vous connaissez la vie. Vous savez que sonnera tôt ou tard l'heure de la défaillance pour la vertu lassée, insultée et meurtrie !... et vous attendez patiemment !... Vous n'aurez pas attendu en vain ! Touchez là, je suis des vôtres !... Je veux la place d'honneur au grand banquet des apôtres du mal !... Qu'on me passe la coupe où l'on boit toute honte ! Je suis un Iscariote et je vendrai mon Dieu ! Vous serez fier de moi ! Réjouissez-vous !... et réjouis-toi aussi, société malsaine !... tu as un membre gangrené de plus !

CORNEFERT, gravement, en s'inclinant.

Mes compliments, général !

FORESTIER, dans le plus grand désordre.

Cinq cent mille francs pour une signature, avez-vous dit?... Eh bien, voyons!... Où est l'acte à signer?... Où est la plume qui signe?... Où sont tous les moutons que nous avons à tondre?

CORNEFERT.

Près d'ici, sans doute.

FORESTIER, étonné.

Près d'ici! Comment cela?

CORNEFERT.

Mon Dieu, pardonnez-moi, général!

FORESTIER, après un mouvement.

Appelez-moi monsieur.

CORNEFERT, continuant.

Mais... croyant pouvoir compter sur votre adhésion, j'avais donné rendez-vous... à nos moutons, ici même, à midi sonnant... (Midi sonne à la pendule, et l'on entend une sourde rumeur, à droite. — Riant d'un rire singulier.) Et, tenez... ils ne sont pas en retard; car les voilà déjà qui bêlent.

MARGUERITE, paraissant avec un valet.

Général, il y a là plusieurs...

FORESTIER, plus fiévreux que jamais.

Oui, oui, je sais!... je sais!... Introduisez tout le monde...

(A Cornefert.) Finissons, et dépêchons-nous! (Madeleine et Jean ouvrent la porte à la foule des actionnaires.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES ACTIONNAIRES, puis CHRISTIANE, ensuite DE BELLEMONT et DUPLANTIER.

FORESTIER, allant au-devant des actionnaires.

Entrez, entrez, messieurs; soyez les bienvenus! (Appelant.) Jean! Marguerite! des siéges!... (Aux autres.) Ah! ah! vous êtes exacts, messieurs! C'est bien. L'exactitude est la politesse des rois et des actionnaires...

PREMIER ACTIONNAIRE, s'avançant.

Général, nous avons lu dans les gazettes...

FORESTIER, l'interrompant et lui tendant un journal.

Oui... oui... monsieur... je sais... Tenez, voici l'article.

PREMIER ACTIONNAIRE.

Vous le connaissez?... Alors... c'est pour nous un article de foi!

FORESTIER, d'un ton singulier.

Comment donc!

CORNEFERT, s'avançant vivement.

Oui, messieurs, oui; M. le général Forestier a bien voulu

accepter la présidence de notre conseil... Cela en dit assez, je pense, et je ne crois avoir rien à ajouter.

TOUS, d'un ton approbateur.

Non, non!... rien, rien!...

PREMIER ACTIONNAIRE, qui a pris un dossier des mains de Cornefert, et au général.

Monsieur, veuillez mettre votre nom seulement en tête de cet acte de société... et ces messieurs et moi, en qualité de principaux actionnaires, nous vous assurons qu'avant huit jours la souscription sera entièrement couverte.

CORNEFERT, bas à Forestier.

Signez! signez!

FORESTIER, comme ivre.

Oui... oui... Où est l'acte?... Ah! donnez!... donnez!... (Cornefert a placé l'acte sur une table, et tend la plume à Forestier, qui s'est mis en devoir d'écrire. — Écrasant tout à coup la plume sur le papier.) Eh bien, non! non!... je ne peux pas!... Mon cœur et ma main s'y refusent... Je ne peux pas!... je ne peux pas!... (Mouvement.)

CORNEFERT, bas.

Prenez garde!... la misère est là!...

FORESTIER, à lui-même.

La misère!

CORNEFERT, de même.

Vous mourrez sur la paille!

FORESTIER, jetant la plume.

Eh bien, fumier pour fumier, j'aime mieux celui de Job! (Christiane a paru sur le seuil de la chambre de gauche, étonnée, à la vue de tout ce monde. — S'élançant vers elle et l'étreignant avec transport.) Christiane!... mon enfant!... toi aussi, tu mourras de chagrin et de misère!... mais tu mourras du moins sur le cœur d'un honnête homme!

CHRISTIANE, émue.

Mon père!

FORESTIER, avec des larmes.

Ton père!... oui... mais un mauvais père!... va!... car vois-tu,... d'un seul mot, je pouvais te faire riche encore, et ce mot, j'ai refusé de l'écrire!... parce que c'était ma honte qu'il me fallait signer... et que l'honneur m'est, à ce qu'il paraît, plus cher encore que ta vie!... (L'embrassant.) Ah! je te le disais bien que j'étais un mauvais père, puisque je n'ai pas voulu me déshonorer pour toi...

CHRISTIANE, avec exaltation.

Que dis-tu?... Mais tu as bien fait, mon père!... Oui... oui... tu as bien fait!... et je t'approuve... et je t'admire, et je t'aime!... (Elle le couvre de caresses.)

FORESTIER, sa fille dans les bras, et avec orgueil à Cornefert.

Ah! ah! vous l'entendez? Eh bien, dites, dites!... Est-ce que ce cri sublime arraché au cœur d'un enfant ne vaut pas tous les trésors de la terre?

CORNEFERT, à part, haussant les épaules.

Incorrigible!

CHRISTIANE, avec des larmes d'amour.

Mon père!... mon père!...

PREMIER ACTIONNAIRE, s'avançant.

Enfin, messieurs, que signifie?...

CORNEFERT.

Eh! cela signifie que le général Forestier est devenu fou!...

FORESTIER, à demi-voix.

Malheureux!...

CORNEFERT, avec audace.

L'affaire est admirable!... (S'adressant à Duplantier et à de Bellemont, qui sont entrés depuis un instant.) Demandez plutôt à ces messieurs...

DE BELLEMONT, embarrassé.

Plaît-il?... Nous ne savons ce que vous voulez dire.

DUPLANTIER.

Nous ne vous connaissons pas, monsieur!...

CORNEFERT.

Hein?

FORESTIER, à demi-voix.

Tes complices eux-mêmes te renient... comprends donc!...

CORNEFERT, ébranlé.

Mais..

FORESTIER, bas.

Va-t'en! je te pardonne, parce que tu as souffert!... mais prends garde!... La société est implacable pour les coupables qu'elle a faits!... (Cornefert baisse la tête, et remonte de quelques pas; la foule s'écarte de lui. — En ce moment, le comte de Malnoë, Olga et Henri paraissent au fond. — La petite chanteuse est vêtue en grande dame.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE, HENRI, OLGA, puis DEUX LAQUAIS et PERSERELLE.

LE COMTE, à Henri qu'il amène.

Tout n'est pas perdu, vous dis-je... Venez!...

FORESTIER, avec un cri.

Olga!... La chanteuse!...

LE COMTE, la lui présentant.

Oui, Olga de Lukof, qui demain sera ma femme!

FORESTIER.

Votre femme!...

LE COMTE, bas.

La royauté a payé généreusement le sang versé depuis Azincourt... Je suis riche, général !

OLGA, souriant.

Trop riche même ! (En ce moment, l'orchestre reprend en sourdine le motif de la chanson russe. — A Christiane.) Mademoiselle,... je suis la vaincue d'hier ; vous êtes la vaincue d'aujourd'hui !... sœurs de misère, nous sommes sœurs en Dieu !... Voulez-vous m'embrasser ?...

CHRISTIANE, se jetant à son cou.

Oh ! de grand cœur !

OLGA.

Vous ne pouvez plus rien me refuser maintenant... (Appuyant.) Ma sœur ! (Elle a tiré un riche portefeuille de son sein et le dépose dans la corbeille de Christiane.)

CHRISTIANE.

Que faites-vous ?

FORESTIER.

Christiane ne peut accepter.

OLGA.

Général, avez-vous donc oublié les termes du testament de mon pauvre père ?

FORESTIER.

Non.

OLGA.

Eh bien, la chanteuse est morte! (Prenant la main d'Armand.) Je suis la comtesse de Malnoë!

FORESTIER, ému.

Chère enfant!

CHRISTIANE, tout en larmes et tendant la main à Olga.

Ah! mon amie! je vous devrai mon bonheur!

HENRI, lui baisant la main.

Je vous devrai ma vie! (Tout à coup, la porte du fond s'ouvre, et deux laquais, galonnés sur toutes les coutures, viennent se placer de chaque côté.

LES LAQUAIS, à haute voix, et annonçant.

M. de Perserelle! (Perserelle paraît. Tenue de muscadin: pantalon collant, café clair, gilet chamois à boutons d'or ciselés, lorgnon, chaîne, breloques, gants jaunes; il salue avec grâce, descend jusqu'à l'avant-scène, et se campe tout à coup dans une pose fière.)

PERSERELLE, au public.

J'ai trouvé ma voie!... j'hérite! (Avec menaces.) Et maintenant, cette société, dont j'ai eu tant à me plaindre, n'a qu'à bien se tenir; j'ai pris pour devise: *Malheur aux vaincus!*

FIN.

POST-FACE

LA CENSURE DEVANT LA PRESSE

« MALHEUR AUX VAINCUS! ce cri de Brennus est aussi le titre d'un drame en cinq actes, qui n'a pu s'échapper des griffes de la Censure.

» Pourquoi?

» Je n'en sais rien.

» Je l'ai lu, ce drame, écrit d'un style nerveux, et où certains mots vigoureusement frappés s'appliquent comme un soufflet sur la joue des traîtres.

» QUEL INTÉRÊT PEUT AVOIR LA CENSURE A PROTÉGER, CONTRE LES RÉVOLTES DE LA CONSCIENCE HUMAINE, LES HOMMES QUI ONT TRAHI EN 1815?

» EDMOND TEXIER. »

Le Siècle.

. . . . . .

. . . . . .

« LES CENSEURS pouvaient-ils s'imaginer que l'auteur, en nous présentant le tableau de ces défections, nous apprît quelque chose? Il les flétrissait avec cette puissance d'indignation et d'ironie qui n'appartient qu'à Barrière.

» EUT-ON MIEUX AIMÉ QU'IL LES APPROUVAT, OU QU'IL LES PROPOSAT COMME EXEMPLE ?

» F. SARCEY. »

L'Opinion nationale.

. . . . . .

« MALHEUR AUX VAINCUS! c'est le cri, sans doute, de tous ceux qui, croyant posséder la force, la mettent au service de leur mission officielle, ET TROUVENT PLUS COMMODE D'OPPOSER UN VETO BIEN SEC A QUI LEUR DEMANDE DES RAISONS.

» ÉTIENNE ARAGO. »

L'Avenir national.

. . . . . .

« En mon âme et conscience, après avoir lu attentivement MALHEUR AUX VAINCUS! il m'est impossible de découvrir, je ne dirai pas le motif, mais le prétexte de la défense.

. . . . . .

» C'est, je le répète, avec le sentiment de la plus pénible et de la plus profonde surprise, que je constate CE VETO PLUS QU'INJUSTE, INEXPLICABLE.

» PAUL FOUCHER. »

La France.

. . . . . .

« Nous n'avons point à discuter ici la justice de cette mesure; elle n'est cependant écrite ni dans la nature, ni même dans la Constitution.

» LE GOUVERNEMENT N'Y EST INTÉRESSÉ NI DE PRÈS NI DE LOIN, ET LA QUESTION POLITIQUE NE NOUS EST POINT APPARUE.

» MARIO PROTH. »

L'Europe.

. . . . . .

. . . . . .

« En vérité, LA CENSURE se donne bien du mal pour prouver cette vérité qui crève les yeux à tout le monde : C'EST QU'ELLE NE SERT A RIEN, si ce n'est à entraver tout ce qui tente de sortir du sentier battu.

» C. GUINHUT. »

. . . . . .

L'Époque.

. . . . . .

. . . . . .

« J'eusse compris que LA CENSURE, partiale envers le talent, eût souri A LA RÉHABILITATION DE L'HONNEUR, et eût récompensé, dans M. BARRIÈRE, PAR LE PRIX RÉSERVÉ AUX PIÈCES LES PLUS HONNÊTES, une forte leçon et une ingénieuse flatterie.

» LOUIS ULBACH. »

Le Temps.

. . . . . .

. . . . . .

« On comprend l'étonnement d'un auteur qui, sous le règne de Napoléon III, se voit interdire une pièce où il flétrit l'ingratitude et la trahison envers Napoléon Ier.

» DE BIÉVILLE. »

Le Siècle.

. . . . . .

. . . . . .

« MALHEUR AUX VAINCUS, la pièce de M. Th. Barrière qui vient d'être interdite par la Commission d'examen *n'est point un chef-d'œuvre*, ET LA COMMISSION D'EXAMEN N'A FAIT QUE SON DEVOIR EN L'INTERDISANT.

. . . . . .

» HENRI DE PÈNE. »

La Gazette des Étrangers.

AU LECTEUR

Au moment de mettre sous presse la quatrième édition de *Malheur aux vaincus*, mes éditeurs me font observer que ma *préface* et ma *post-face* pourraient bien être considérées comme traitant de matières politiques, et, vu le nouveau format, m'exposer et les exposer eux-mêmes à des poursuites, amendes, etc. ; — c'est-à-dire que toute brochure ayant moins de 252 pages, et suspecte d'effleurer la politique, se trouve en hostilité directe avec les décrets qui régissent la librairie, si ladite brochure n'a pas été préalablement revêtue d'un timbre dont le coût, comme disent les huissiers, peut varier, selon le chiffre du tirage, de cinq cents à mille ou quinze cents francs.

Ainsi, il n'y a pas de moyen terme : ou je dois fournir le nombre de pages ci-dessus indiqué, ou je dois payer un millier de francs, plus ou moins, pour que l'administration du timbre salisse, feuille par feuille, la brochure de *Malheur aux vaincus.*

Mon parti est pris.

J'ajoute à ladite brochure une manière de comédie en deux actes, *Adieu, paniers, vendanges sont faites!* non encore imprimée jusqu'ici, mais jouée jadis à Bade, et payée quatre fois sa valeur par ce grand seigneur d'outre-Rhin qu'on nomme Benazet.

De cette façon, je complète le nombre de pages voulu par la loi, et, si je n'ai pu échapper aux griffes de la Censure, du moins j'échappe à celles du Fisc!

TH. BARRIÈRE.

ADIEU PANIERS

VENDANGES SONT FAITES

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Bade

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL COMTE DE ROUVRAY. . MM. LAFONT.
SIR GEORGE BELL, baronnet. . . . . RÉGNIER.
MISS DIANAH, sa fille . . . . . Mlles ***
LOUISE, femme de chambre de miss Dianah. DAMAIN.
WILLIAM, serviteur de sir George.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

En Touraine. — 1857.

ADIEU PANIERS

VENDANGES SONT FAITES

ACTE PREMIER

Un salon de château. — A l'horizon, le Loir et ses rives.

SCÈNE PREMIÈRE

SIR GEORGE, seul.

Il dépouille son courrier. On entend au loin un cœur de vendangeurs.

LE CHŒUR.

Adieu, paniers,
Vendanges sont faites;
Voici les grappes prêtes,
Remplissons les cuviers.
Quelles joyeuses fêtes
Sous les vieux marronniers!
Adieu, paniers,
Vendanges sont faites.

SIR GEORGE a interrompu son travail et écoute.

Les vignerons regagnent leurs habitations. La vendange est finie, et ma fille ne revient pas... Petite folle!... (Il sonne, un valet entre. Sir George parlant sur la reprise du chœur.) Qui accompagnait miss Dianah ?

WILLIAM.

Jean et la femme de chambre.

SIR GEORGE.

On a envoyé une voiture au-devant de miss Dianah? (Le valet s'incline.) C'est bien. (Le valet se retire ; sir George recommence à parcourir les lettres éparses çà et là. Le chant, qui s'était rapproché peu à peu, peu à peu s'éloigne.) Allons!... tous mes amis d'Édimbourg et de Londres se sont, à ce qu'il paraît, donné le mot pour jeter des pierres dans mon jardin, dans mon jardin de France. (Prenant une lettre au hasard et lisant.) « Mon cher baronnet, on connaît aujourd'hui le véritable motif qui vous a fait quitter subitement, il y a dix-huit mois, votre château d'Inverness en emmenant votre adorable fille... » (S'interrompant.) Ah! et quel est mon motif?... (Continuant.) « Vous avez voulu faire accroire que l'air de notre Écosse devenait fatal à sa santé ; mais on sait, à cette heure, que votre féroce jalousie paternelle a seule inventé ce touchant prétexte, pour enlever miss Dianah aux pirates d'amour qui commençaient à croiser dans les eaux du mariage... » (Après un mouvement d'humeur.) Très-joli!... Et puis quand cela serait?... (Il jette la lettre au feu et en prend une autre.) Voyons si celui-ci aura autant d'esprit. (Lisant.) « Que pensez-vous à cette heure, mon cher George, des prévisions humaines? Ne pouvant supporter la pensée que, quelque jour peut-être, un étranger tiendrait entre ses mains distraites la précieuse vie de votre enfant, si jamais cette vie était en danger, vous étudiez sans relâche, pendant dix années, et vous devenez un savant médecin, en dépit des railleries de toute la noblesse d'Écosse. Vous voilà donc tranquille sur le sort de votre chère fille!... Vous répondez de sa vie!... O destin moqueur!... miss Dianah tombe dans le Loir, et le savant docteur ne savait pas nager. » (Froissant la lettre.) Le sot! (Après un temps.) Mais c'est pourtant vrai!... eussé-je été présent lors de la terrible catastrophe, je n'aurais pu que me noyer avec mon enfant!... Et... sans M. le général comte de Rouvray... Ah! le hasard l'a bien servi! Moi, j'ai donné la vie à Dianah!... lui, il la lui a conser-

vée!... Ah! ce comte de Rouvray!... il m'inspire, je crois, autant de jalousie que de gratitude!... Oui, de jalousie!... car, je le parierais, il songe à me prendre ma fille!... Il espère que l'amour acquittera les dettes de la reconnaissance!... Le fat!... à cet âge-là!... car il a cent ans au moins!... Eh bien, il rôde pendant des journées entières autour du parc, et, quand il aperçoit enfin Dianah, il la dévore des yeux... A la promenade, il est sans cesse sur ses pas; il apparaît au détour de tous les chemins, il sort de tous les arbres. (En ce moment, l'orage est dans toute sa force.) Mon Dieu!... mais la pluie tombe à torrents, et l'orage redouble!... je suis d'une inquiétude!... (Il sonne avec violence; au domestique qui entre.) Allez, courez, ramenez miss Dianah!

LOUISE, entrant.

Voici, mademoiselle.

Éclats de rire au fond.

SCÈNE II

SIR GEORGE, DIANAH.

SIR GEORGE.

C'est elle enfin! (Dianah entre par le fond en courant; elle tient à la main son chapeau tout chargé de pluie, et porte des grappes de raisin dans un coin de sa robe. — Courant à elle.) Ah! méchante enfant!

DIANAH, grelottant.

Oh! que j'ai froid! que j'ai froid!

SIR GEORGE.

Elle arrive à pied! j'en étais sûr; la voiture n'a pu la rejoindre.

DIANAH.

Ne gronde pas et réchauffe-moi.

Louise entre.

SIR GEORGE.

Voyons, vite, un manteau, un plaid, quelque chose!... (Sir George fait asseoir Dianah dans un fauteuil auprès du feu.) Allons! enveloppe-toi comme il faut, au moins!

DIANAH.

Louise, tu serviras le thé ici. On voit mieux l'orage.

SIR GEORGE.

Comment! tu n'en as pas encore assez?

DIANAH, toute frissonnante.

Oh! non, c'est si beau!... mais j'ai l'onglée. (Elle souffle dans l'une de ses mains et tend l'autre à sir George.) Tiens, fais comme ça.

SIR GEORGE l'imite tout en grondant.

S'il y a du sens commun!... se mettre dans cet état!... Cette enfant-là me fera mourir!...

DIANAH, sans l'écouter.

Souffle!... (Les deux domestiques qui ont suivi cette scène de l'œil, tout en faisant leur service, se retirent en riant sous cape.) Souffle! souffle!...

SIR GEORGE, qui a surpris les rires moqueurs des domestiques.

Souffle!... souffle!... mais tu ne vois donc pas, petite scélérate, que tu me livres à la risée des populations.

DIANAH, l'embrassant.

Je t'aime!

SIR GEORGE, la contrefaisant.

« Je t'aime!... » C'est donc convenable, pour une demoiselle, de courir ainsi les champs au milieu de l'orage?

DIANAH.

Mais, père, l'orage nous a prises en route; il fallait bien revenir.

SIR GEORGE.

Il fallait d'abord permettre à M. Jean de vous accompagner avec la voiture.

DIANAH.

Ah! nous n'eussions pas été libres de courir à notre fantaisie; les chevaux ne pouvaient pas nous suivre sur les coteaux où l'on faisait la vendange.

SIR GEORGE, haussant les épaules.

La vendange!... Quand on est miss Dianah...

DIANAH, riant.

Fille de sir George Bell, baronnet.

SIR GEORGE.

On ne fait pas la vendange.

DIANAH.

Oh! pourtant, c'est si amusant, tous ces hommes la hotte sur le dos, ces femmes avec leurs grands paniers tout chargés de raisins; et puis ils sont si gais, ces bons Tourangeaux.

SIR GEORGE.

Tenez, ses cheveux sont tout mouillés. Te réchauffes-tu?

DIANAH.

Un peu.

SIR GEORGE, avec humeur.

Je la vois d'ici barbotant dans l'eau...

DIANAH, riant.

Oh! comme un petit canard!...

SIR GEORGE.

Tu ris, tu ris... Mais si tu tombais malade, petite misérable!

DIANAH.

Eh bien, tu me soignerais, puisque tu t'es fait médecin tout exprès. Du reste, tu t'es donné beaucoup de peine pour rien jusqu'à présent : pas la plus petite cure! Ah! je ne te fais pas honneur.

SIR GEORGE, ému.

Dianah! je te défends de plaisanter ainsi. Il me semble que ça te porterait malheur.

DIANAH.

Oh! il n'y a pas de danger; j'ai une santé de fer.

SIR GEORGE.

Certainement, certainement, le petit coffre est bon!... mais le mécanisme?... mais les nerfs, ces diables de nerfs qui sont tout de suite en révolution pour un rien?

DIANAH.

Oh! je ne suis pas si nerveuse que cela...

SIR GEORGE.

Toi? Tu pleurerais au *Chat botté*, si le chat mourait à la fin.

DIANAH.

Ah! dame...

Dianah s'est approchée de la table, et, tout en se jouant, dispose des raisins dans ses cheveux.

SIR GEORGE, après l'avoir regardée un moment.

Cette invention! Qu'est-ce qu'elle fait là?

DIANAH.

Eh bien, je me fais une coiffure. (Gaiement.) Ah! si tu savais, quelle belle vendange!... et comme ils sont tous joyeux!... Il paraît que le raisin est excellent. Veux-tu le goûter?

SIR GEORGE.

Oui.

DIANAH.

Eh bien, mords à la grappe. (Elle tend son front à sir George, qui grapille en riant les grains noirs dans ses boucles blondes — Éclatant de rire.) Ah! sir George Bell, baronnet, qui se moquait tout à l'heure de miss Dianah, il a vendangé aussi.

SIR GEORGE.

Oh! comme cela...

DIANAH, d'un petit ton suffisant.

Oui, je conviens qu'un gentilhomme peut bien vendanger à cette vigne-là.

SIR GEORGE.

En vérité,... foi de George Bell! cette petite fille a un amour-propre!... Ah çà! tu te crois donc jolie, décidément? Mais regarde-toi donc. Tenez, cette tête!... on dirait un chardon.

DIANAH.

Un chardon... d'Écosse.

SIR GEORGE, prenant le bras de Dianah, puis sa main.

Et ce bras, comment est-il fait? Et cette main, à quoi ressemble-t-elle?

DIANAH.

Elle ressemble à l'autre.

SIR GEORGE.

Mais tu es affreuse! (Dianah fait signe que oui.) Ah! chérie!... (Il l'embrasse.) Ah çà! tu n'es plus mouillée du tout?

DIANAH.

Non; oh! je ne serai pas encore noyée cette fois...

Elle s'arrête tout à coup sur un mouvement de sir George.

SIR GEORGES, devenu sérieux et avec une certaine amertume.

Et... cette fois, tu t'es repêchée toute seule... Il est écrit que je ne te serai jamais bon à rien.

DIANAH, avec embarras.

Oh!

Elle passe doucement son bras sous le sien.

SIR GEORGE, continuant.

Ah!... il a été plus heureux que moi, M. le comte de Rouvray!... (Appuyant.) Ton bon ami!...

DIANAH, même jeu.

Mon bon ami!... méchant!... parce que je t'ai dit que je n'oublierais jamais l'homme qui m'a conservée à mon père bien-aimé! Mais n'était-ce pas naturel?

SIR GEORGE, avec contrainte.

Certainement que... je suis trop juste pour...

DIANAH, le câlinant.

Tu sais bien que je ne l'aimerai jamais autant que je t'aime.

SIR GEORGE, avec émotion.

Eh bien, il ne manquerait plus que cela.

DIANAH, avec intention.

Seulement, je trouve que... je n'ai pas très-bien agi en n'allant pas avec toi... le remercier.

SIR GEORGE.

Ah! tout de suite... une procession! des bannières! Je l'ai remercié pour toi;... je l'ai même très-bien remercié!... (S'animant malgré lui à un petit hochement de tête de Dianah.) C'est cela!... boude-moi... à cause de cet étranger. (Nouveau mouvement de Dianah. — Avec colère.) Ah! ce comte de Rouvray!... (Changeant de ton tout à coup sur un geste de Dianah.) Non, non, je dois le bénir, je le bénis, comme toi, plus que toi, mon Dieu! Et s'il fallait lui donner toute notre fortune...

DIANAH, de même.

Il n'a pas besoin de notre fortune, il est plus riche que nous.

SIR GEORGE.

Je veux dire que, pour reconnaître le service qu'il m'a rendu en se jetant à l'eau pour toi, je me jetterais dans le feu pour lui; mais... (Avec chagrin.) Enfin, tu ne comprends donc pas qu'en me rappelant sans cesse qu'il était là au moment du danger, tu as l'air de me faire un reproche, à moi qui n'y étais pas?...

DIANAH, après un mouvement, et tout à coup avec chagrin.

Ah! tu ne sais qu'inventer ce soir pour me faire de la peine.

SIR GEORGE, très-agité.

Comment! parce que je t'ai dit cela?... Mais je n'ai pas eu l'intention de t'affliger... Voyons! qu'est-ce que j'ai donc dit? Dianah!... réponds-moi!

DIANAH, avec tendresse.

Jaloux!

SIR GEORGE.

Eh bien, oui, je suis jaloux! Tout à l'heure je l'avouais, là, avec franchise, quand j'étais tout seul. Qu'est-ce que tu veux! je n'ai que toi au monde!... depuis treize ans, je n'ai plus d'autre joie que la tienne, d'autre ambition que ton bonheur... Tu es mes dernières amours, mon second bon Dieu, mon trésor!... Eh bien, ce trésor, je veux le garder pour moi, pour moi tout seul.

DIANAH, avec tendresse.

Avare!...

SIR GEORGE.

Oui, avare et jaloux. (Galement.) Tous les défauts!

DIANAH, avec plus de précaution que jamais.

Mais, père, cependant songe donc... si jamais... enfin... il faut tout prévoir, si... si je me mariais? (Mouvement de sir George.) Si jamais...?

SIR GEORGE.

Si tu te mariais? Pour quoi faire?

DIANAH, embarrassée.

Pour faire comme tout le monde.

SIR GEORGE.

Se marier!... se marier!... à quoi va-t-elle penser là, je vous le demande!

DIANAH.

Mais, dame, il me semble...

SIR GEORGE, embarrassé.

Il te semble!... il te semble!... Après tout, est-on si malheu-

reuse avec son père ? Si ta pauvre mère était restée demoiselle, aujourd'hui elle serait peut-être encore sur terre.

DIANAH, caressante.

C'est vrai ; mais, moi, je n'y serais pas.

SIR GEORGE, vivement.

Toi ?... Oui, oui, elle a raison, elle n'y serait peut-être pas. Mais enfin, tu n'as pas, je pense, l'intention de te marier à quinze ans.

DIANAH.

Quinze ans ! dix-huit ans, tu veux dire?

SIR GEORGE, appuyant.

Quinze ! tu ne les as même pas encore.

DIANAH.

Ah bien, remets-moi tout de suite en nourrice, alors.

SIR GEORGE, inquiet.

Voyons, là... sérieusement, ma petite Dianah, tu ne peux pas encore songer à te marier ?

DIANAH.

Oh !... non... pas... tout de suite.

SIR GEORGE, dont l'inquiétude augmente peu à peu.

Pas tout de suite ?... c'est-à-dire pas avant quinze jours ? D'abord, en supposant que tu aies... (appuyant) dix-huit ans, eh bien... est-ce qu'une demoiselle comme il faut se marie si jeune?... Mais c'est de très-mauvais ton !... ce sont les petites bourgeoises qui se marient à cet âge-là... (Après un temps.) Est-ce que... est-ce que tu aimes quelqu'un ?... (Vivement.) Tu n'aimes personne, n'est-ce pas ?

DIANAH, qui allait répondre, s'arrêtant.

Non. (A part.) Oh! je n'oserai jamais lui avouer... Et Paul... M. de Pré-Guilbert... il n'osera pas non plus... (Avec dépit.) Je suis si riche!... et il est si pauvre!...

Un silence.

SIR GEORGE, affectant l'indifférence.

Ah! dis-moi donc, Dianah : est-ce que vous n'avez pas rencontré le comte de Rouvray, dans votre promenade?

DIANAH, troublée.

Le... le comte de Rouvray? Non, papa.

SIR GEORGE.

Pourquoi mens-tu?

DIANAH, vivement.

Mais... je... pour te faire plaisir...

SIR GEORGE, après un temps.

Alors, tu l'as vu?

DIANAH, qui a perdu sa hardiesse.

Oui... de loin... Il était tout en haut de la côte qui descend au Loir, et nous... nous étions tout en bas, tout en bas.

SIR GEORGE, ironiquement.

Et il ne s'est pas approché de vous de toute la journée?

DIANAH.

Non.

SIR GEORGE.

Pourquoi mentir encore?

DIANAH.

Je ne mens pas.

SIR GEORGE.

Laisse donc!

DIANAH.

Je ne mens plus.

SIR GEORGE.

Laisse-moi donc!

DIANAH, avec une certaine impatience.

Il ne s'est pas approché de nous, nous nous sommes approchées de lui, la!

SIR GEORGE.

Ah! c'est encore mieux!

DIANAH.

Je ne pouvais pas faire autrement; nos yeux s'étaient rencontrés; et, comme il ne pouvait venir chercher un mot de remercîment, il fallait bien le lui porter.

Un silence pendant lequel sir George observe Dianah.

SIR GEORGE, à part.

Non, non, c'est impossible!... Elle ne peut l'aimer!...

Louise entre et prépare la table à thé.

DIANAH, qui s'est rapprochée, le câlinant.

Voyons, père, sois juste! encore une fois, je serais ingrate si je pouvais oublier...

SIR GEORGE.

Je veux que tu sois ingrate, moi.

DIANAH.

Mais je serais plus encore : je serais un petit monstre!

SIR GEORGE.

Je veux que tu sois un petit monstre... pour les autres...

DIANAH.

C'est-à-dire que tu désirerais que tout le monde me prît en grippe?

SIR GEORGE.

Mais je l'avoue.

DIANAH.

C'est joli.

SIR GEORGE.

D'abord, pour en revenir à M. de Rouvray, je soutiens que l'homme qui peut avoir la joie de sauver les jours d'une adorable enfant comme toi, se trouve suffisamment payé pour qu'il ne soit pas même nécessaire de lui dire merci.

DIANAH.

Comment donc! mais c'est-à-dire que M. le comte nous redoit quelque chose.

SIR GEORGE.

Eh! mais, si l'on comptait bien...

LOUISE.

Miss Dianah est servie.

SIR GEORGE.

Ah!... (Ironiquement.) Miss Dianah me fera-t-elle l'honneur...?

Il lui offre le bras.

DIANAH.

Non, tu es trop mauvais!

SIR GEORGE, riant.

Ayez donc des enfants! (Sir George et miss Dianah se mettent à table. Louise sert le thé, l'orage redouble. — Après avoir fait signe à Louise de se retirer.) Qu'on est bien ainsi... chez soi!... (Continuant.) Seul... tout seul! avec son mauvais sujet de fille, quand la pluie couvre la campagne, et que le feu petille dans l'âtre. Ce qui me réjouit le plus dans un temps pareil, c'est que l'on n'a pas à redouter les visites. (A ce dernier mot, et tout à coup, un son de cloche retentit au loin. Sir George fait un bond. Dianah, qui portait sa tasse à ses lèvres, ne peut retenir un éclat de rire.) Ah! c'est trop fort!... Qui donc peut venir... à cette heure?...

DIANAH, qui a couru à la fenêtre.

Nous le saurons bientôt. William va ouvrir la grille.

SIR GEORGE, frappé d'une idée.

Je crois deviner... On vient sans doute de la part du marquis de Saverny. (Mouvement de Dianah.) C'est un exprès que m'envoie son jeune secrétaire.

DIANAH, avec un mouvement réprimé aussitôt.

M. de Pré-Guilbert?

SIR GEORGE, qui n'a rien remarqué.

Oui, nous devions signer demain, à Tours, le contrat de vente des terres dont je t'ai parlé, et, vu ce cataclysme, M. de Saverny aura jugé bon, sans doute, d'ajourner le rendez-vous.

DIANAH, toujours à la fenêtre.

Oui... c'est cela sans doute. Ah! j'entends la grille qui s'ouvre. (Tout à coup, et avec un cri de surprise.) Ah!

SIR GEORGE.

Qu'y a-t-il donc?

DIANAH.

Ce cavalier qui vient d'entrer dans l'avenue, c'est M. le comte de Rouvray.

SIR GEORGE, se précipitant à son tour vers la fenêtre.

Le comte de Rouvray!... (Après un temps.) Oui!... c'est bien lui!... tu ne te trompais pas... (A part.) Il a enfin trouvé un prétexte pour pénétrer ici!... Je suis sûr qu'il s'est fait tremper exprès! Cette homme-là ne sort pas de l'eau. Je ne peux pourtant pas le laisser au milieu de l'orage... et me voilà obligé de l'héberger jusqu'à demain matin; mais il n'y gagnera rien. (Avec quelque embarras.) Dianah, mon enfant, prends le thé sans moi... (Avec intention.) Je vais recevoir M. le comte dans le salon d'honneur.

DIANAH.

Oh! père, il y fait bien froid, dans le salon d'honneur.

SIR GEORGE.

Froid! froid! on fera du feu.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. le comte de Rouvray fait demander à sir George s'il veut bien lui accorder l'hospitalité pour quelques instants.

SIR GEORGE, après un mouvement d'humeur.

Allons, introduisez M. le comte. (Le valet sort un instant. — A part, prenant un flambeau sur la cheminée.) Faisons lui honneur, et que le diable l'emporte!

LE VALET, annonçant.

M. le comte de Rouvray!

SIR GEORGE, faisant un pas en dehors, son flambeau à la main.

Monsieur le comte, soyez le bienvenu!

Sir George fait entrer le comte et le conduit jusqu'à la cheminée. Le valet se retire en emportant son manteau et son chapeau.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE DE ROUVRAY.

LE COMTE, saluant.

Mille pardons, miss Dianah!... pardon, sir George! mais ma bonne étoile et votre mauvaise fortune se sont unies ce soir avec les éléments pour me forcer à venir troubler votre heureuse solitude.

DIANAH.

Notre mauvaise fortune vaut les meilleurs destins, monsieur le comte.

SIR GEORGE.

Et notre maison doit prendre aujourd'hui ses habits de fête pour accueillir l'homme sans lequel elle prendrait ses habits de deuil.

LE COMTE.

Mon excuse pour le dérangement que je vous cause, sir George, est dans les efforts que j'ai faits pour vous l'épargner. (Sir George offre un fauteuil au comte. Celui-ci s'assied et continue. Pendant ce qui suit, Dianah sert le thé. Le comte, les yeux attachés sur Dianah.) Je venais de rendre une visite à deux lieues d'ici quand, arrivé à quelques pas de votre château, j'ai trouvé la route entièrement couverte par les eaux.

SIR GEORGE, à part.

Le voilà qui recommence son manége ordinaire.

LE COMTE, poursuivant.

Je voulais cependant tenter le passage; mais, effrayé par le grondement du tonnerre, mon cheval a refusé absolument d'avancer. Ne pouvant me décider à l'abandonner au milieu de cette tourmente, j'ai résolu de venir vous demander un asile.

SIR GEORGE, après s'être incliné, à part et avec impatience.

Il la dévore des yeux!

DIANAH.

Une tasse de thé, monsieur le comte?

LE COMTE.

Mille grâces, miss Dianah!

Moment de silence.

SIR GEORGE.

Voilà un orage qui, s'il avait éclaté plus tôt, aurait renversé bien des espérances.

LE COMTE, distrait.

En effet; et, où le vin nouveau va couler, bien des larmes couleraient à cette heure! Grâce à Dieu, nos braves vendangeurs ont eu le temps de serrer leurs richesses; et même, cette pensée a fait de mon petit voyage à travers les éléments déchaînés une sorte de partie de plaisir. C'étaient, tout le long de ma route, des éclats de rire et des chants joyeux qui arrivaient jusqu'à mon oreille au milieu des rafales du vent et de la pluie. Ces faces épanouies, qui me regardaient passer du seuil de quelques fermes, me faisaient courir dans les veines comme un frisson de plaisir. Les braves gens! je les voyais bien qui souriaient un peu de ma misère, mais je leur pardonnais de bon cœur. Ils se disaient, sans doute, qu'il valait

mieux que le raisin fût rentré et que M. de Rouvray fût dehors; et, franchement, ils avaient bien raison!... (En ce moment, on entend au loin, bien loin, le chœur du commencement de l'acte. Le comte parlant sur les premières mesures.) Tenez, entendez-vous? La joie dure encore. (Le chœur se continue et s'achève dans le silence gardé par les personnages. Jeux muets. Involontairement, le regard du comte s'est attaché de nouveau sur le visage de Dianah, qui se penche pour écouter le chant des vendangeurs. Sir George a cherché vainement à deux ou trois reprises à le tirer de cette contemplation; à la fin, impatienté, il laisse tomber sa cuiller. Dianah se retourne, et comprend tout, en voyant les yeux de son père fixés sur le comte. Elle se retourne alors du côté de la cheminée. Le comte, qui, lui aussi, a compris sa maladresse, se hâte de reprendre la conversation aux dernières notes du chœur, *Adieu, paniers, vendanges sont faites.*) « Adieu, paniers, vendanges sont faites! » Phrase complaisante, à l'usage des heureux ou des déshérités. Pour ceux-ci, elle signifie triomphe, et, pour ceux-là, déception; mais cri du cœur qui se réjouit ou de l'âme qui se résigne, c'est toujours le même refrain... Il n'y a que la musique qui change.

Aux premiers mots de ce couplet, le comte a remarqué qu'il pouvait apercevoir Dianah dans la glace. La jeune fille a rencontré en même temps le regard du comte et a baissé les yeux.

SIR GEORGE, à part.

Allons! dans les glaces maintenant.

Il se lève et tire le cordon de sonnette placé à la cheminée, devant laquelle alors il se tient debout. Dianah, qui a tout compris encore, s'est levée aussi, a passé son bras sous celui de son père et se trouve ainsi comme lui en face du comte. Louise entre, et enlève la table pendant ce qui suit.

LE COMTE, après un temps.

Notre pauvre Touraine doit vous sembler bien bourgeoise, miss Dianah, auprès de votre poétique Écosse, la terre des souvenirs!... Est-il concevable que vous l'ayez pu quitter?

DIANAH.

Oh! ma pensée y est toujours, monsieur le comte, et j'ai partagé mon cœur entre votre France souriante et notre brumeuse patrie. Je souris à l'une et je soupire avec l'autre.

SIR GEORGE.

L'air de nos montagnes était trop vif pour la poitrine de miss Dianah.

LE COMTE, vivement et d'une voix émue.

Eh quoi! miss Dianah souffre -t-elle?

DIANAH.

Non.

SIR GEORGE, avec ironie et un peu froidement.

Non, non, rassurez-vous, mon cher hôte. (Par réminiscence.) Car vous êtes notre hôte pour cette nuit. (Le comte s'incline.) Dianah, tu donneras tes ordres.

DIANAH.

A l'instant, père. (A Louise, qui range encore.) Viens, Louise.

Elles sortent.

SCENE IV

SIR GEORGE, LE COMTE.

SIR GEORGE, continuant.

A cette heure, miss Dianah n'est plus la pauvre petite fleur maladive qui végétait en Écosse. C'est une plante devenue vivace sous les douces brises de votre Touraine; chaque jour, elle rêve un peu moins et mange davantage; la ballade se fait chanson.

LE COMTE, souriant aussi.

Sir George, me permettez-vous de m'étonner de la tournure toute française de votre esprit? Je savais bien l'Écosse moins gourmée que l'Angleterre, mais j'ignorais, je l'avoue, qu'elle pût être aussi enjouée que la France.

SIR GEORGE.

Oh! monsieur le comte, notre château, quoique situé presque au bout du monde, était cependant un petit coin de Paris pendant la saison des chasses ; à cette époque, beaucoup de vos compatriotes avaient le courage de monter jusqu'à notre aire, et... (S'interrompant.) Vous m'écoutez, monsieur le comte?

LE COMTE, troublé.

Oui, oui.

SIR GEORGE, continuant.

Vos quadrilles les plus populaires remplaçaient le chant criard de notre joueur de cornemuse, et, sur un théâtre naturel (élevant tout à coup la voix pour fixer de nouveau l'attention du comte), avec les frênes pleureurs et les églantiers sauvages pour décors, nous exécutions de notre mieux vos œuvres les plus parisiennes.

Dianah rentre. A sa vue, le comte, qui, depuis son départ, a fait toute sorte d'efforts pour paraître s'intéresser au discours de sir George, semble tout à coup avoir retrouvé un sens qui lui manquait.

SCÈNE V

LES MÊMES, DIANAH.

LE COMTE, à part.

La voilà! (Haut.) Vos hôtes étaient Français, sir George, et

vous vous faisiez Français pour plaire à vos hôtes. Le poëte avait raison : l'hospitalité écossaise est plus qu'une vertu, c'est une grâce. (Dianah s'est assise et a pris un ouvrage de brodèrie. Le comte, saisissant un prétexte pour se rapprocher d'elle.) Vous n'avez jamais vu Paris, miss Dianah?

DIANAH.

Jamais, monsieur le comte.

LE COMTE.

Et... vous n'avez jamais eu non plus le désir de le voir?

SIR GEORGE.

Oh! pardonnez-nous, monsieur le comte, nous en avions même accompli le pèlerinage; mais un incident burlesque arrêta notre caravane aux portes mêmes de la ville promise.

LE COMTE.

Comment?

SIR GEORGE.

Ce fut un soir de février que nous aperçûmes les premières lueurs de ce Paris tant souhaité... Notre chaise de poste touchait une certaine barrière dont j'ai oublié le nom. La neige qui tombait depuis le matin se transformait à mesure en boue noirâtre, sous les pieds mal affermis d'une foule bizarre chargée d'oripeaux ternis ou de haillons souillés; démons à face humaine dont l'accueil était une menace et la joie un blasphème.

LE COMTE.

Je crois comprendre.

SIR GEORGE.

Nous étions au matin (cherchant) du...

LE COMTE, souriant.

Du mercredi des cendres?

SIR GEORGE.

C'est cela même.

LE COMTE.

Tous ces gens-là étaient les grands prêtres du carnaval, et ils étaient venus pour enterrer le mardi gras.

SIR GEORGE.

Précisément.

LE COMTE.

Miss Dianah dut être bien effrayée?

SIR GEOEGE.

Elle s'évanouit, comme toujours.

DIANAH.

Oh! père!

SIR GEORGE.

Comme quelquefois. Alors, je jetai un ordre au postillon, qui, tout aussitôt, tourna bride; et notre chaise reprit la route qu'elle venait de suivre. Nous courûmes pendant seize heures. Enfin, à quelques lieues de Vendôme, un cheval s'abattit, nous nous arrêtâmes; nous étions aux Janières, c'est-à-dire en pleine Touraine.

DIANAH.

Et jugez de mon ravissement, monsieur! là-bas, j'avais laissé le vent et la neige, et, ici, je trouvais de frais lilas sous un cie bleu, une vigne en bourgeons, et des cerisiers en fleurs. C'éta le paradis. Nous y demeurâmes et nous y demeurerons tan

que Dieu nous y voudra laisser. Quant à votre Paris, on le dit splendide, et je crois ceux qui le disent, mais je n'oserais y aller voir, j'ai eu trop de peur pour y entrer. Oh! l'horrible chose que vos faubourgs!

LE COMTE.

Ils ont parfois leur poésie.

DIANAH, souriant.

Et quand cela?

LE COMTE, avec douceur.

Quand l'ennemi est à nos portes. Oh! c'est que, voyez-vous, miss Dianah, il ne faut pas juger le peuple de Paris sur sa joie. Il est laid quand il rit, mais sublime quand il pleure.

DIANAH.

Et puis, ces pauvres gens, j'avais tort de leur reprocher leur gaieté. Si elle est trop bruyante c'est peut-être aussi qu'elle est trop rare.

LE COMTE, lui serrant la main vivement, au grand émoi de sir George.

Merci, miss Dianah, pour cette bonne parole! et pardonnez-moi de vous avoir fait un peu la guerre. C'est un reste d'habitude. Il y a si peu de emps que j'ai donné ma démission.

DIANAH.

Ah! à propos, monsieur le comte, étiez-vous en Crimée?

LE COMTE.

Oui.

DIANAH, avec tristesse.

Mon pauvre oncle aussi y était. Il y est même encore.

Elle s'assied à gauche.

LE COMTE.

Votre frère, sir George?

SIR GEORGE.

Oui, monsieur le comte, lord Richard Bell, mon frère, tué à la tête des gardes de la reine.

Le comte s'incline devant sir George.

DIANAH.

Pauvre cher oncle! il est tombé à Balaclava. Y étiez-vous?

LE COMTE.

Oui.

DIANAH.

Vous avez combattu aussi en Afrique?

LE COMTE.

Pendant vingt ans.

DIANAH, avec admiration.

Vingt ans de souffrances et de misères! sans compter les dangers.

LE COMTE, souriant.

En effet, on ne les comptait pas.

SIR GEORGE, à part, examinant Dianah.

La voilà déjà tout enthousiasmée! Ah! l'assiégeant a vu le côté faible de la place, et il chemine tout doucement. Faisons vite une sortie. (Haut.) Ah! mon cher général, voilà un glorieux passé qui ne vous rajeunit pas, et vous êtes comme moi dans les vétérans ; car nous devons être à peu près du même âge.

LE COMTE.

J'ai quarante-sept ans.

Dianah va près du piano et feuillette des partitions.

SIR GEORGE, avec intention.

C'est l'heure où la raison doit nous sonner la retraite. Adieu les amours!... adieu le mariage! et, comme dit le refrain : Adieu, paniers! vendanges...

LE COMTE, souriant tristement.

Oh! il y a quinze ans que, pour moi, les vendanges sont faites.

SIR GEORGE.

Comment?

LE COMTE.

Quinze ans que j'ai perdu mes amours dernières; il y a quinze ans qne je suis veuf, sir George.

SIR GEORGE, avec intérêt.

Vous êtes veuf?... Et, si je vous ai bien compris, vous ne songeriez point à vous remarier?

LE COMTE, amèrement.

Me remarier, moi?... Avec qui donc?... Avec quelque douleur restée fille? Oh! mais c'est que je suis ambitieux, moi!... Je voudrais un apport de douleurs égal au mien. (Souriant tristement.) Et il n'y a pas de filles assez riches.

SIR GEORGE, ému et à demi-voix.

Ah! monsieur le comte! pardonnez-moi!... mais je vous détestais il n'y a pas cinq minutes.

LE COMTE, souriant.

Et pourquoi cela?

SIR GEORGE, avec embarras.

Parce que... Eh bien, parce que je vous soupçonnais de vouloir épouser ma fille?

LE COMTE, avec une expression singulière.

Oh!

SIR GEORGE.

D'autre part, je craignais que Dianah, dans son inexpérience, n'en vînt à prendre sa reconnaissance pour un sentiment plus tendre et qu'alors... Enfin, que vous dirai-je?... jusqu'à ce jour, le cœur de ma fille a été à moi tout entier. J'espère le garder ainsi pendant quelques années encore, et... en vous voyant entrer ici, ma foi... j'ai eu envie de crier au voleur! (Sir George sourit.) Mais, puisque je me suis trompé, puisque vous ne venez pas me demander la main de ma fille, je puis vous donner la mienne et vous dire que je serai heureux et fier de vous appeler mon ami. (Les deux hommes se serrent la main; le comte regarde toujours Dianah avec une expression de mélancolique tendresse. — Continuant.) Ah! c'est que, voyez-vous, monsieur le comte, je suis le meilleur homme du monde; mais il faut qu'on me laisse ma fille; si on voulait me la prendre, je deviendrais féroce!... Voilà la situation!... (Le comte se détourne pour essuyer une larme. Bas, au comte, en lui désignant Dianah toujours au piano.) Tenez, la voyez-vous là-bas?... Elle devine que nous parlons d'elle et elle voudrait bien savoir ce que nous disons... la petite curieuse!... (Forçant le comte à se retourner.) Mais regardez la donc!... (Riant.) Oh! vous pouvez la regarder maintenant. (Avec fierté.) Est-elle gentille, hein?

LE COMTE, que l'émotion gagne peu à peu.

Oui... charmante!

SIR GEORGE, bas.

Tenez, ces bons yeux!... ce doux sourire!... ce front candide et pur!... (Avec tendresse.) Oh! il n'y a jamais eu deux filles comme celle-là.

LE COMTE, d'une voix brisée.

Pardon, sir George, mais vous me faites un mal horrible.

Il tombe sur la chaise près de la cheminée.

SIR GEORGE, étonné.

Que dites-vous donc?

LE COMTE.

Je dis que vous êtes, sans le vouloir, un homme bien cruel.

SIR GEORGE.

Quoi?

LE COMTE.

Oh! si, je vous le jure, sir George, il y avait une jeune fille comme elle!... Et c'était ma fille à moi, Marie! ma pauvre petite Marie! dont miss Dianah a les traits, la taille, la voix, tout! tout! et, si je la suivais sans cesse, si j'étais toujours sur son chemin, si mes yeux ne pouvaient se détacher de son doux et gracieux visage, c'est que je n'ai pas même un portrait de Marie, et qu'en voyant miss Dianah, en l'écoutant, c'était Marie que je revoyais, c'était Marie que je croyais entendre. (Dianah s'est approchée peu à peu du comte, à qui sir George serre la main sans parler. — Avec une sorte de fièvre.) Oh! laissez-moi parler d'elle! Il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé.

DIANAH.

Parlez, monsieur, dites-nous tout.

LE COMTE, souriant tristement.

Tout? Oh! non; cela serait trop long... Ah! j'ai été bien éprouvé, allez!... A trente ans, je me suis trouvé placé entre une tombe et un berceau : Marie était née; sa mère morte... Ah! pendant les longues années qui suivirent, il me fut bien rarement permis d'embrasser mon enfant! Enfin, un jour, Marie avait douze ans alors, mon régiment rentrait en France, j'avais trois années devant moi,... trois années de sourires et de caresses. Ah! ces trois années, comme elles ont marché vite!... ma pauvre fille! comme elle a eu vite quinze ans!... (Moment de silence. Dianah se rapproche un peu plus du comte. — Reprenant.) J'étais trop heureux!... La guerre de Crimée éclata. Mon régiment ne devait pas faire partie de l'armée d'expédition. Chaque soir, accoudé, avec mon enfant, sur le balcon de notre demeure, je suivais d'un œil avide les nombreux bataillons dont les clairons nous envoyaient les adieux, et mon cœur bondissait de désirs! Le croiriez-vous?... Un jour, n'y tenant plus... je demandai... j'obtins la faveur de changer de régiment. (Avec douleur.) Oh! si j'avais pu deviner quels adieux m'attendaient au départ, dans les bras de Marie! Elle n'avait pas une larme, pas une parole; mais un tremblement convulsif agitait tout son être, sa main pressait la mienne avec une force que je ne lui avais jamais connue, et ses regards s'attachaient sur moi avec une fixité curieuse... presque terrible!... La pauvre petite! à ce moment suprême, elle lisait dans l'avenir!

DIANAH.

Comme vous deviez souffrir là-bas, si loin d'elle!... Elle vous écrivait souvent?

LE COMTE.

Oui, pendant les premiers mois. En juillet, la lettre que je reçus était de madame de Rouvray, ma tante, sa seconde mère.

DIANAH.

Et...? Achevez donc!... que disait cette lettre?

LE COMTE.

Que Marie était souffrante.

DIANAH.

Souffrante?

LE COMTE.

Que le médecin conseillait la campagne, et que l'on allait arrêter une délicieuse habitation découverte à Bougival.

DIANAH.

Ah!

LE COMTE.

En attendant, on devait occuper une modeste chambre louée par un artisan de Louveciennes.

DIANAH.

Oui.

LE COMTE.

En deux mois, je reçus seulement une lettre de Marie. Chose étrange! ma fille ne me parlait ni de l'habitation annoncée d'abord, ni des promenades qu'alors elle se promettait de faire. Ces dames habitaient donc toujours la maison de Louveciennes. Ce fut pour moi un trait de lumière. Marie était donc bien malade, puisque l'on n'avait pu la conduire dans l'élégante maison qu'elle se faisait une si grande joie d'habiter. Je ne vivais plus. Je savais ma fille loin de Paris; je la voyais tristement couchée sur son lit de souffrance, dans cette chambre froide et privée de ces mille soins attentifs, ingénieux, auxquels jusque-là elle avait peut-être dû la vie, et je ne pouvais rien!

DIANAH.

Rien!

SIR GEORGE.

Pardon, monsieur le comte, mais je crains que cette partie de votre récit n'ait déjà impressionné trop vivement miss Dianah, et...

DIANAH.

C'est égal, continuez.

SIR GEORGE.

Mais, mon enfant...

DIANAH.

Laisse-moi donc.

SIR GEORGE.

Mais.. tu ne souffres pas, au moins?

DIANAH.

Non, non. (Au comte.) Continuez.

LE COMTE.

Un soir de novembre, et ce, comme j'étais dans la tranchée, un soldat m'apporta une lettre qui venait d'arriver au camp. Cette lettre était du médecin de la famille; il y était dit que, lorsque je la recevrais,... Marie n'aurait peut-être plus que quinze jours à vivre.

DIANAH.

Ah!

SIR GEORGE.

Quinze jours!

LE COMTE.

Quinze jours! Juste le temps nécessaire pour revenir en France! et le devoir me retenait cloué devant cette ville maudite, sur ce sol labouré par les bombes et par les boulets! Un moment je crus que je devenais fou! Alors, une fusillade retentit, l'ennemi vient d'atteindre nos tranchées, il escalade nos parapets. Nous nous ruons à sa rencontre... Tout à coup je chancelle... Dieu a eu pitié de moi, une balle russe m'a brisé l'épaule. Je puis partir.

DIANAH.

Ah!

LE COMTE.

Quinze jours plus tard, je gravissais le chemin qui conduit à Louveciennes... Mon cœur battait à se rompre. Trouverais-je Marie vivante? A l'un des détours de la route, un homme m'apperçoit, il s'enfuit. Plus loin, une femme ne me jette qu'un regard et disparaît aussitôt au milieu des arbres. « Pourquoi donc? » me disais-je... Pourquoi ? Oh! je le sus bientôt. Ils avaient tout deviné et ils n'osaient pas me dire: « Pauvre père! ta fille est morte! »

Long silence pendant lequel Dianah cherche à vaincre son émotion; puis, sentant qu'elle va s'évanouir, elle s'avance vers son père en lui tendant les bras et en balbutiant un mot que sir Georges n'entend pas, en proie lui-même à une vive émotion. Alors, Dianah s'évanouit et c'est le comte qui la reçoit dans ses bras et sur ses genoux.

LE COMTE.

Miss Dianah!

SIR GEORGE, se retournant et apercevant Dianah, avec un cri.

Ma fille!... évanouie!... Je savais bien que cela finirait ainsi!... Ah! que le diable vous emporte avec vos histoires!...

LE COMTE.

Je suis désolé!...

SIR GEORGE, qui a sonné, à Louise et à Jean qui entrent.

Louise, vite un flacon, là... dans la chambre de ma fille!... Jean, ouvrez cette fenêtre!... (Avec joie.) Ah! une larme!... Elle pleure!... c'est bon signe, et... (S'apercevant seulement alors que Dianah est dans les bras du comte.) Ah çà! mais je n'avais pas remarqué... Comment! ma fille est dans vos bras?... Voulez-vous bien la lâcher, monsieur?

LE COMTE.

Je ne peux pas...

SIR GEORGE.

Il n'est pas convenable.

LE COMTE.

Voulez-vous que je la laisse tomber?

SIR GEORGE.

Non, certes; mais je veux que vous m'aidiez à la placer sur ce canapé... comme ceci... bien... (Lui prenant un coussin des mains et le disposant lui-même.) Ne vous donnez pas la peine... (Lui retirant aussi des mains le flacon que Louise vient de lui remettre.) Ah! permettez... (Le faisant respirer à Dianah.) Tiens, mon enfant, tiens! Ah! le pouls recommence à battre. Tout danger est passé, et... (Au comte.) Vous pouvez aller vous reposer, monsieur le comte.

LE COMTE.

Moi?

SIR GEORGE.

Oui, oui... notre veillée s'est déjà un peu prolongée et... Jean, montrez à M. le comte son appartement.

LE COMTE.

Oh! mille grâces, sir George, mais je n'ai nul besoin de repos, et je me reprocherais de vous laisser seul avec notre chère malade.

Il s'assied sur le canapé de l'autre côté de miss Dianah, toujours évanouie dans les bras de sir George.

SIR GEORGE.

Notre...? Mais, monsieur...

LE COMTE.

Souffrez que je demeure quelques instants encore... Ma présence peut tout à l'heure vous être nécessaire.

SIR GEORGE.

Elle ne saurait l'être en aucune façon, je vous jure... Tenez, miss Dianah a tout à fait repris ses sens...

LE COMTE.

Oui, c'est vrai! Quel bonheur!

SIR GEORGE.

Pardon!... pas si près... elle a besoin d'air...

LE COMTE.

C'est juste...

Il écarte une boucle des cheveux de Dianah.

SIR GEORGE.

Mais laissez donc ses cheveux...

LE COMTE.

Ils la gênaient.

SIR GEORGE.

Eh! je le voyais bien, monsieur!

DIANAH, se relevant.

Ah! je respire!... Merci de vos soins, mon père,...des vôtres, monsieur le comte.

SIR GEORGE.

Ma fille!...

LE COMTE, de même.

Mon enfant!...

SIR GEORGE, à part.

Son enfant!... (Il attire dans ses bras Dianah, qui avait donné sa main au comte.) Son enfant!... Oh! M. le comte partira demain! mais, cet homme-là, si je le laissais faire, avant huit jours, il serait plus que moi le père de ma fille!...

Pendant ces derniers mots, le comte avait, de nouveau, réussi à faire incliner la tête de Dianah de son côté; sir George, à son tour, en prenant sa fille dans ses bras, la force à s'appuyer sur son épaule. Pendant ce jeu muet, le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, puis LOUISE.

LE COMTE, écoutant à la porte de gauche.

Miss Dianah n'est pas sortie de son appartement, elle repose encore.

Louise entre pour ranger le salon.

LOUISE.

Comment!... déjà levé, monsieur le comte?

LE COMTE, embarrassé.

Oui... De chez moi, j'avais cru entendre du bruit chez miss Dianah, il m'avait semblé qu'elle appelait et... N'entrez-vous pas chez votre maîtresse?...

LOUISE.

Oh! non, monsieur le comte, pas encore.

LE COMTE.

Vous attendez qu'elle vous sonne, c'est juste. (Après un temps.) Cependant, si... vous alliez dans la chambre de miss Dianah...

LOUISE.

Comment?

LE COMTE.

Sur la pointe des pieds.

LOUISE.

Mais, monsieur le comte, il est à peine sept heures...

LE COMTE.

Aussi... est-ce pour cela que je vous dis sur la pointe des pieds.

LOUISE.

Pour quoi faire?

LE COMTE.

Pour vous assurer qu'elle repose : son indisposition d'hier à peut-être eu des suites... Qui sait ? elle s'est peut-être évanouie de nouveau,

LOUISE.

Vous m'effrayez, monsieur! (Écoutant.) C'est qu'en effet, je n'entends pas même un souffle.

LE COMTE.

Ce n'est pas naturel.

LOUISE.

Oh! ma foi, j'entre!... mais ne faites pas de bruit, au moins!

LE COMTE.

Soyez tranquille. (Louise est entrée chez miss Dianah, le comte prête l'oreille.) La petite sotte!... elle effleure à peine le parquet ; je ne serai pas plus avancé... car il est certain que...

LOUISE, rentrant.

Miss Dianah dort très-paisiblement, monsieur le comte.

LE COMTE, contrarié.

Ah! tant mieux.

LOUISE.

Oui, nous pouvons être tranquilles. (Le comte fait tomber un siége.) Ah! mon Dieu.

LE COMTE.

Je suis d'une maladresse!

DIANAH, de la chambre voisine.

Est-ce toi, Louise?

LOUISE, fâchée.

La!... miss Dianah est éveillée. (Haut.) Oui, oui, mademoiselle, c'est moi... c'est-à-dire c'est monsieur le comte qui... (A demi voix.) Ma foi, tant pis pour vous!

Elle entre chez miss Dianah.

SCÈNE II

LE COMTE, puis LOUISE et WILLIAM.

LE COMTE, à part.

Brave fille, va!... elle va venir! Je pourrai donc la revoir quelques minutes seule, avant le lever de son père, le jaloux sir George!

LOUISE, au comte.

Miss Dianah prie M. le comte de l'attendre. (A William qui entre.) Ah! William, n'oubliez pas de réveiller sir George.

WILLIAM.

Je vais chez lui de ce pas, mademoiselle.

Louise rentre chez miss Dianah, William se dirige vers la droite.

LE COMTE, l'arrêtant.

Vous allez éveiller votre maître, mon ami?...

WILLIAM.

Oui, monsieur.

LE COMTE, embarrassé.

Ah! mais... prenez garde!... il vient à peine de s'endormir... Pendant toute la nuit, je... je l'ai entendu se promener.

WILLIAM.

Oh! c'est égal, monsieur le comte, je dois exécuter les ordres que j'ai reçus; car sir George me gronderait assurément si, par ma faute, il manquait son rendez-vous.

LE COMTE.

Un rendez-vous?

WILLIAM.

Chez le notaire, à Tours.

LE COMTE.

Attendez... (A part.) Il va à Tours!... Si j'osais profiter de cette absence pour...? Oui, j'aurai mon tête-à-tête avec Dianah. (Joyeux et donnant de l'argent au valet.) Tenez, mon ami, voici pour les soins que vous avez donnés à mon cheval, et pour la peine que vous allez prendre encore en me le faisant seller sur-le-champ... Allez, allez réveiller votre maître.

WILLIAM.

Ah! ma foi, monsieur le comte, c'est inutile, car le voici...

Il se retire.

SCÈNE II

SIR GEORGE, LE COMTE.

SIR GEORGE, qui entre en finissant de s'habiller à part.

Il s'est encore levé avant moi, j'en étais sûr!

LE COMTE, trahissant une satisfaction intérieure.

Ah! mon cher hôte!... j'avais peur d'être privé du plaisir de vous remercier de votre généreuse hospitalité; car, tout à l'heure, il m'est revenu en mémoire une affaire qui m'appelle sans retard au château, et j'allais être forcé de partir sans vous avoir fait mes adieux...

SIR GEORGE, après un mouvement de joie réprimé aussitôt.

Eh quoi! vous nous quittez si vite?

LE COMTE.

Hélas! il le faut!... mais croyez que je vous serai on ne peut plus reconnaissant des efforts que vous avez daigné faire pour me retenir; on doit seller mon cheval, dans quelques instants j'aurai l'honneur de venir vous saluer.

Il sort.

SCÈNE III

SIR GEORGE, puis DIANAH.

SIR GEORGE, à part.

Comment! il part ainsi... tout à coup... sans un regret?... C'est bien étrange!

DIANAH, entrant en toilette du matin.

Me voici, monsieur le comte, je... (Surprise.) Ah!...

SIR GEORGE, ironiquement.

Désolé!... mais ce n'est pas M. le comte, ce n'est que moi. Rassurez-vous d'ailleurs, miss Dianah : notre cher hôte sera ici dans un moment, et vous pourrez lui faire votre révérence, car il nous quitte.

DIANAH, avec un mouvement.

Ah!

SIR GEORGE.

J'ai tout fait pour le retenir, mais... Tu ris?... Certainement je l'ai engagé à rester. Ah! cependant, je ne me suis pas mis à ses genoux.

DIANAH, un peu boudeuse.

Oh! je te crois.

SIR GEORGE.

Ah! dame, écoute donc, je trouve, moi, que ta sensibilité est bien assez développée déjà sans qu'il soit nécessaire de la développer davantage, et, dame, M. de Rouvray, avec ses histoires...

DIANAH.

Ah! père!

SIR GEORGE, un peu honteux.

Tant pis! ta santé avant tout! quand tu tomberas malade !... Je compatis assurément aux chagrins du comte; cependant, ce n'est pas une raison pour... Ma grande affaire, c'est toi. Enfin, je fais des vœux pour le bonheur des autres, mais je donnerais ma vie pour assurer le tien... Pourquoi donc tournes-tu la tête? n'est-ce pas vrai? ne t'ai-je pas bien aimée?... Est-il un de tes désirs que je n'aie pas su comprendre? Mais alors, parle, mon enfant, parle en toute confiance. Encore une fois, je veux avant tout te voir heureuse, et... Quand tu me regarderas avec tes grands yeux!.. sais-tu bien qu'ils expriment le doute, et que c'est très-injurieux pour mon cœur? Allons, allons!... parle, demande, sois bien exigeante, je t'en prie!

DIANAH, à part.

Il ne m'a jamais paru si bien disposé... Si j'osais!...

SIR GEORGE.

Ne me cache rien, va; d'abord, tu sais que tu ne le pourrais pas; et que, si je voulais prendre la peine de lire dans ce petit livre-là (il touche le cœur de Dianah), je saurais bien vite tout ce qu'il y a d'écrit.

DIANAH.

Vraiment? tout?...

SIR GEORGE, troublé.

Certainement.

DIANAH, le caressant.

Tu pourrais même lire... un nom?

SIR GEORGE, fronçant le sourcil.

Un nom! le nom de qui?...

DIANAH, embarrassée.

Regarde!... Voyons, comment se nomme-t-il?

SIR GEORGE.

Ah çà!... il se nomme donc?

DIANAH.

Oh! oui, il a été baptisé.

SIR GEORGE.

Dianah!... ne plaisantons pas. Tu m'as dit hier que tu n'aimais personne.

DIANAH.

Oui, mais parce que j'avais compris, à de certains signes, qu'un aveu me ferait dévorer par toi.

SIR GEORGE.

Alors... tu aimes quelqu'un?... (Dianah baisse les yeux.) Elle aime quelqu'un! C'est trop fort!... Je me croyais tranquille encore une fois, car j'étais débarrassé de M. de Rouvray, et il y en a un autre... Je n'aurai jamais un moment de repos avec cette enfant-là. (Dianah passe son bras sous celui de sir George, et se serre tendrement contre lui. — Sur un ton bourru.) Et... qui est-ce, celui-là... que tu aimes?...

DIANAH.

Lis!... voici le livre, et j'ai marqué la page.

SIR GEORGE.

Ah! tu m'impatientes.

DIANAH.

Bon! voilà déjà que tu aiguises tes grandes dents.

SIR GEORGE.

Eh! non!... mais, quand il s'agit de choses sérieuses...

DIANAH.

Eh bien écoute!... Hier, dans notre bonne causerie, le nom dont il s'agit est tombé de tes lèvres.

SIR GEORGE.

Ah! ma foi!... si tu crois que je me souviens... De qui avons-nous parlé?... De M. de Rouvray, d'abord; et ce n'est pas lui... Ce ne peut être M. le marquis de Saverny, il a soixante ans et une jambe de bois.

DIANAH.

Et la goutte.

SIR GEORGE.

Oui, la goutte dans l'autre jambe; ce n'est pas celui-là non plus... Aimerais-tu un Tourangeau? un vigneron? Non, n'est-ce pas? Eh bien, voilà tous ceux dont nous nous sommes entretenus... (Se souvenant.) Ah! j'espère que tu n'as pas jeté les yeux sur M. de Pré-Guilbert?... (Mouvement de Dianah.) Oh! d'abord, celui-là, fût-il riche à millions, et il n'a ni sou ni maille, je ne l'accepterais pas pour gendre,... attendu que je veux pour ma fille un homme de bonne compagnie, d'une conduite irréprochable (Dianah le regarde fixement), et que M. de Pré-Guilbert est loin de satisfaire aux exigences du programme. (Dianah chancelle et s'appuie à la table.) Quand on porte un nom comme le sien, on doit le préserver de toute souillure, et, pour cela, il faut savoir sacrifier certaines fantaisies, rompre à propos certaines liaisons. (Avec ironie et comme à lui-même.) Après cela, la petite est jolie, il songe peut-être à l'épouser... (Dianah,

haletante, porte convulsivement son mouchoir à sa bouche. Sir George continuant sans remarquer Dianah.) Il n'a ni père ni mère, il est donc libre de ses actes, et, quant au nom de Pré-Guilbert, fût-il plus déchu encore, il sera toujours bien assez présentable pour une petite modiste de la grande rue de Tours.

DIANAH, se redressant tout à coup et d'une voix assurée.

Ce n'est pas M. de Pré-Guilbert que j'aime...

SIR GEORGE.

Bien vrai ?

DIANAH, avec force.

Je ne l'aime pas.

SIR GEORGE.

Mais, alors...?

DIANAH, éclatant de rire.

C'est maître Bontemps que j'aime! tu l'avais oublié, celui-là!... Maître Bontemps, notaire à Tours... Tiens, dans la Grande-Rue, justement!... Ah! ah! ah! avoue que tu as eu peur, cher père!... Non, va, je ne veux pas te quitter, je ne veux pas me marier, je n'aime et n'aimerai jamais que toi.

SIR GEORGE.

Chère enfant! (A part.) Cette feinte gaieté, c'est bien M. de Pré-Guilbert qu'elle allait aimer... Mais elle sait la vérité, maintenant, et, comme je connais sa fierté...

DIANAH, qui a essuyé une dernière larme en cachette.

Mon père, j'entends M. le comte.

SIR GEORGE.

Oui, il vient prendre congé de nous... (A part.) Et, ma foi, bon voyage!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, à part, en entrant.

J'étais fou!... je ne puis songer à revenir en l'absence de sir George. (Arrivé près de la jeune fille.) Miss Dianah!... l'instant est venu pour moi de vous dire adieu... Sir George a bien voulu vous apprendre, sans doute, qu'une affaire me forçait à m'éloigner ce matin même.

DIANAH, cherchant à maîtriser son émotion.

En effet, monsieur le comte; mais... cette affaire est-elle si importante?

SIR GEORGE, avec effort.

Oui, voyons, monsieur le comte, ne pouvez-vous nous donner quelques instants encore?... (Appuyant.) Nous partirons ensemble...

LE COMTE, regardant Dianah avec émotion.

Mon Dieu, s'il en est ainsi....

SIR GEORGE, vivement.

Après cela, miss Dianah, nous serions indiscrets, peut-être, en insistant davantage, et nous devons sacrifier notre contentement aux intérêts de notre hôte.

LE COMTE, à part.

Quel changement dans ses traits, c'est étrange!

SIR GEORGE.

Ah çà! j'ai des paperasses à prendre pour notre affaire... A propos, Dianah, je ne rentrerai probablement que ce soir...

DIANAH, distraite.

Ah!

SIR GEORGE, à part.

Il me semble que cela l'attriste moins que d'habitude.

Il va au bureau et classe des papiers.

LE COMTE, à demi-voix, à Dianah.

Vous venez d'éprouver une grande douleur.

DIANAH.

C'est vrai.

LE COMTE.

Votre père...

DIANAH.

Mon père doit en ignorer la cause.

LE COMTE, à part.

Elle souffre!... et elle n'a personne à qui se confier! .. Oh! mais alors, c'est différent, et je veux la revoir. (Bas, à Dianah.) Je reviendrai.

DIANAH, avec un petit cri de joie.

Ah!...

SIR GEORGE, qui est redescendu.

Qu'est-ce?...

DIANAH, troublée.

Rien, mon père. .

SIR GEORGE, à part.

Le comte lui a parlé bas.

LE COMTE.

Miss Dianah, je vais compter ces heures passées sous votre toit au nombre des rares moments fortunés de ma vie...

DIANAH.

Croyez, monsieur, que, de notre côté, il y aura toujours une place, dans notre pensée pour les touchants souvenirs évoqués par vous.

SIR GEORGE.

Certainement, monsieur le comte. (A part.) C'est drôle, ça m'ennuie de m'en aller maintenant.

LE COMTE.

Adieu, miss Dianah ! Venez-vous, sir George ?

SIR GEORGE.

Plaît-il ?... Oui, me voici... Adieu, mon enfant. (A part, après avoir embrassé Dianah.) Décidément, ça m'ennuie, de m'en aller !

Ils sortent.

SCÈNE V

DIANAH, seule.

Le comte va revenir !... Oh ! tant mieux ! j'ai besoin d'entendre une parole amie !... Oh ! pardon, mon père !... mais je crois que... oui, je crois que, malgré moi, je vous en veux du service que vous avez voulu me rendre !... Oh ! je le vois bien,

je ne savais pas encore ce que c'est que de souffrir!... Hier, Marie me l'avait fait comprendre, et vous, monsieur de Pré-Guilbert, vous me l'apprenez aujourd'hui... (Avec douleur.) Il en aime une autre, oh! j'étais si heureuse! mais c'est fini, *adieu, paniers, vendanges sont faites!*

SCÈNE VI

DIANAH, LE COMTE.

LE COMTE, paraissant à la porte du fond.

Dianah, c'est moi!

DIANAH, essuyant précipitamment ses larmes.

Ah! monsieur le comte!

LE COMTE.

J'ai quitté sir George à l'un des détours du chemin; sa voiture est maintenant hors de vue. Tout à l'heure, vous m'avez avoué qu'il y avait un grand chagrin dans votre cœur, et me voilà, je reviens; vous me direz tout, n'est-ce pas?...

DIANAH, embarrassée.

Peut-être... (Sur un mouvement du comte.) Oui... plus tard... En attendant (lui tendant la main), je vous remercie d'être venu. (Le comte prend la main de Dianah et contemple la jeune fille avec ivresse et sans parler. — Moment de silence.) Vous ne dites plus rien; à quoi pensez-vous?

LE COMTE.

Oh! pardon! mais la joie de me trouver enfin seul avec vous, me trouble à un point que je ne saurais dire; et... en ce moment, je ne suis capable que de vous regarder.

DIANAH.

Eh bien, regardez-moi. (Avec sentiment.) Regardez-la!...

LE COMTE.

Chère enfant.

Le comte tire de sa poche un papier et des bijoux.

DIANAH.

Ah! qu'avez-vous là ?

LE COMTE.

Quelque chose que j'avais apporté, espérant que je pourrais vous l'offrir... Faites-moi donc, à cette heure, la grâce de l'accepter, comme un souvenir de notre soirée d'hier. Ce sont de bien humbles bijoux, vous le voyez.

DIANAH.

Mais elle les a portés, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, prenez ce collier, je garderai le bracelet. J'ai détaché tout cela moi-même ; cette parure lui venait de moi, et... elle l'avait voulu garder jusqu'à la fin. (Dianah prend le collier et elle va le mettre à son cou; le comte l'arrêtant, avec une sorte d'effroi.) Oh! non!

DIANAH.

Mais...

LE COMTE, de même.

Non...

DIANAH, souriant.

Vous êtes superstitieux ?

LE COMTE.

Oui, pour les autres.

DIANAH.

Eh bien!... moi aussi... (Elle attache le collier.) Et je veux porter son collier... Pauvre Marie! il me semble que c'est une sœur que j'ai perdue.

LE COMTE.

Une sœur!... oui, et on l'eût prise, en effet, pour la vôtre! Ah! c'est que vous ne pouvez savoir, chère enfant, à quel point vous lui ressemblez! Elle avait votre regard profond et un peu mélancolique, votre bouche tendrement souriante!... Elle avait tout de vous, et vous avez tout d'elle, jusqu'à votre façon de disposer vos cheveux.

DIANAH.

Elle les portait ainsi?

LE COMTE.

Oui, mais un peu plus tombants.

DIANAH.

Comme cela?...

LE COMTE, allant à la cheminée.

Oui... avec une fleur dans ses boucles blondes, en place de ce ruban.

DIANAH.

Donnez...

Elle enlève le ruban et met la fleur à la place.

LE COMTE, s'asseyant auprès d'elle.

Vous êtes un ange!...

DIANAH.

Le portrait d'un ange... portrait inachevé... Soignez donc bien les retouches, c'est pour votre église.

LE COMTE.

Que vous êtes bonne de prêter ainsi une oreille complaisante aux éternelles redites d'un cœur qui ne sait plus qu'un nom! Quand j'avais votre âge, moi, je fus moins généreux, pour ma pauvre vieille tante, dont le deuil maternel assombrissait mon égoïste gaieté... Quand j'apercevais de loin sa robe noire, je m'enfuyais bien vite... La pauvre mère m'ennuyait; aujourd'hui, j'ennuie les autres.

DIANAH.

Oh! pas moi. (Courant à la table, sur laquelle, tout en parlant, le comte étale des papiers.) Tiens, de la musique?

LE COMTE.

Oui... Et vous ne savez pas, miss Dianah?... eh bien, cela, c'est le grand remords de ma vie; orgueilleux que j'étais! J'avais voulu doter ma fille d'un charme de plus... Elle en avait bien assez cependant. Je m'étais dit que, de cette âme toute de tendresse et d'amour, devraient sortir des notes inspirées!... et... voyez-vous, miss Dianah, on ne m'ôterait pas de l'idée que c'est cela qui fut cause... Et quand je pense que c'est moi!... Oh! pardon! Tenez, voilà encore la robe noire!

DIANAH, qui parcourait des yeux une page de musique.

Cette mélodie est de Marie?

LE COMTE.

Oui, c'est la dernière qu'elle ait composée.

DIANAH.

Vous l'avez entendue, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Non, jamais. (Elle se lève.) Je n'osais la montrer à personne, j'avais peur de quelque raillerie pour son chant du cygne... (Voyant que Dianah s'est mise au piano.) Est-ce que vous allez la déchiffrer?...

DIANAH.

Je vais essayer... Car je ne suis pas des plus habiles. (Elle va au piano, et puis elle s'arrête, court à la fenêtre et écoute. Revenant le sourire aux lèvres.) Je me suis trompée...

LE COMTE.

Quoi?...

DIANAH.

Ah! j'ai eu bien peur!... J'ai cru que mon père revenait...

Elle se remet au piano. Le comte s'assied près d'elle. Dianah commence à déchiffrer.

LE COMTE, derrière Dianah.

C'est bien ainsi qu'elle devait être... Dans vos hésitations, je retrouve les premiers bégayements de la pauvre petite musicienne.

DIANAH.

Écoutez!

Dianah exécute la mélodie de Marie. Le comte, assis, l'écoute silencieux, le front dans ses mains.

LE COMTE, la mélodie terminée.

Est-ce joli?

DIANAH.

Oh! oui ; bien joli!...

LE COMTE.

Elle aurait eu du talent, n'est-ce pas?... Oh! oui !... Enfin, Dieu ne l'a pas voulu. Il a fallu qu'il me la reprenne!... Il y avait déjà pourtant bien assez d'anges là-haut pour faire de la musique. (Tout à coup et avec regret.) Oh! pardon, mon enfant! je ne devrais pas penser ainsi tout haut devant vous.

DIANAH, après un moment de silence.

Marie aimait-elle quelqu'un?

LE COMTE.

Oui, oui. Oh! ce fut un malheur bien complet...

DIANAH.

Était-elle déjà fiancée?...

LE COMTE.

Oui, à l'un de ses cousins, le jeune marquis de Rouvray... Il était venu me rejoindre là-bas, avec son régiment, et je lui avais toujours caché la vérité.

DIANAH.

Je comprends, il se serait fait tuer peut-être.

LE COMTE.

A la fin de la campagne, il revint en France, plein de joie et d'espoir, foulant d'un pied impatient...

DANAH.

Les fleurs que, m'a-t-on dit, Paris tout entier semait sous les pas de vos soldats.

LE COMTE.

Arrivé rue de la Paix, il leva les yeux vers le balcon où il ne doutait pas que sa fiancée ne dût l'attendre!

DIANAH.

Oh! mon Dieu!...

LE COMTE.

Mais il ne vit que madame de Rouvray et moi : madame de Rouvray qui le regardait avec des yeux pleins de larmes, et moi qui laissai tomber à ses pieds une couronne d'immortelles noires.

DIANAH.

Et depuis ce jour...?

LE COMTE.

Depuis ce jour, le fiancé de Marie a quitté le service; il vit retiré dans son château, à quelques lieues d'ici, et deux hommes seulement ont la permission de troubler sa solitude, M. de Pré-Guilbert et moi.

DIANAH.

M. de Pré-Guilbert!... vous le connaissez?

LE COMTE.

Oui, oui... le brave jeune homme! je le connais.

DIANAH.

Vous dites?... que venez-vous de dire?

LE COMTE.

Je dis que je connais M. de Pré-Guilbert, et que je suis fier d'être de ses amis.

DIANAH, à part.

Fier!

LE COMTE.

M. Paul de Pré-Guilbert est, à mes yeux, le cœur le plus loyal, comme le plus fidèle.

DIANAH, à part.

Le plus fidèle!... Pourquoi?

LE COMTE.

Parce qu'il a su résister à toutes les défaillances auxquelles est exposé l'homme qui, dans un médiocre état de fortune, a cependant un grand nom à porter.

DIANAH, avec un cri de surprise.

Ah!...

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

DIANAH.

Rien, rien... Continuez. Ainsi vous l'aimez et vous l'estimez?

LE COMTE.

Oui, je l'estime et je l'aime, parce que, sollicité souvent par d'ambitieuses et roturières alliances, il n'a jamais accordé à aucune d'elles le droit de redorer son blason.

DIANAH, d'une voix tremblante de crainte et de joie.

Et alors... il a aimé... il aime une fille... pauvre comme lui?... Ah! c'est bien!

LE COMTE.

M. de Pré-Guilbert ne me dit pas tous ses secrets. Je sais bien qu'il aime, mais j'ignore le nom de la femme aimée.

DIANAH.

Ah!

LE COMTE.

Ce nom, une seule personne au monde pourrait le dire, peut-être. C'est celle qui, vu l'humble condition où le sort l'a jetée, ne croit pas devoir porter le nom de Pré-Guilbert, celle dont il est toute la joie, tout le bonheur!.. celle qu'une fois par mois, il arrache en cachette à sa vie d'ouvrière pour lui faire respirer l'air des champs et de la liberté.

DIANAH, fiévreusement.

Mais qui donc est celle-là?

LE COMTE.

Sa sœur.

DIANAH, avec un cri.

Sa sœur! c'était sa sœur! et sir George qui me disait...

LE COMTE.

Quoi donc?

DIANAH.

Que c'était sa...

LE COMTE, lui mettant la main sur la bouche.

Oh!...

DIANAH.

Sa sœur!... (Éclatant en sanglots.) Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE.

Dianah!

DIANAH.

Oh! laissez-moi pleurer. C'est de joie que je pleure.

LE COMTE, avec bonheur.

Il serait vrai? mon enfant! ma fille!...

DIANAH.

Oh! oui, appelez-moi votre fille, pour que je n'aie pas trop à rougir de cet aveu que je vais vous faire... à vous, et que je n'ai pas osé lui faire, à lui!... Oh! vous devinez bien pourquoi? (D'un ton de reproche.) Et quand je pense que, ce matin, là, à cette place, sir George me donnait à entendre que M. de Pré-Guilbert avait sali son nom?

LE COMTE.

Oh!...

DIANAH, vivement.

Ce pauvre père!... il aura été trompé par les apparences, sans doute.

LE COMTE.

Ou bien guidé par son instinct jaloux.

DIANAH, lui mettant à son tour la main sur la bouche.

Oh! taisez-vous! ne l'accusez pas!... je ne vous aimerais plus... Oh! Paul! Paul!

LE COMTE.

Dianah, mon enfant aimé, le moment est venu de tenir votre promesse : dites-moi tous vos secrets.

DIANAH, souriant au milieu de ses larmes.

Tous mes secrets?... Mais je n'en ai qu'un : je l'aime! Et savez-vous pourquoi je l'ai aimé? Eh bien, c'est parce qu'il n'a jamais osé me dire qu'il m'aimait, lui!... Cela vous fait sourire? Vous allez pourtant bien me comprendre. Je l'ai rencontré au bal deux fois seulement: la première fois, au bal de la sous-préfecture; la seconde, au bal du Lycée... Il me regardait... Cependant, il ne m'a pas priée pour la danse... Il avait honte, je devinais bien pourquoi... C'est que... (S'arrêtant.) Oh! non, au fait, j'aime mieux ne pas le dire...

LE COMTE.

A moi? Oh! Dianah!...

DIANAH.

Eh bien!... oh! tenez, j'ai encore des larmes plein les yeux quand je pense à sa pauvre toilette! (Riant et pleurant à la fois.) Les manches de son habit étaient trop courtes de ça...

LE COMTE, souriant.

Mais, mon enfant, ce n'est pas... pour ça que vous l'avez aimé?

DIANAH.

Oh! non... ça n'aurait pas suffi... Mais, pendant toute la nuit, c'était comme fait exprès!... à chaque instant, et dans toutes les bouches, je surprenais son nom...

LE COMTE.

Et chacun, n'est-ce pas? vantait sa noblesse de cœur, son courage dans l'adversité.

DIANAH.

Oui, comme vous tout à l'heure; aussi jugez du coup que j'ai reçu quand mon père...

LE COMTE.

Parlons de Paul!...

DIANAH.

Tous les hommes lui tendaient la main ; toutes les femmes lui souriaient, et il ne voyait que moi, toujours moi!... Et... je ne sais comment vous expliquer cela, mais il ne me regardait pas comme tout le monde... Il se cachait pour me regarder!... Ainsi, depuis ce jour, je le rencontrai souvent; eh bien, il me saluait, passait et ne se retournait pas... Mais je voyais bien, moi, les efforts qu'il faisait pour me voir, sans se retourner. (Souriant.) Ça devait même être très-fatigant.

LE COMTE.

Enfin?...

DIANAH, se relevant.

Enfin... une fois, c'était au bord de la rivière, au milieu des saules, vous savez? Je venais de passer, j'étais seule à ce moment-là... c'était pendant la moisson dernière... j'avais même du blé dans le coin de ma robe... Il m'avait saluée comme d'habitude, puis avait poursuivi son chemin... Quand il me crut bien loin, il gravit un petit tertre pour tâcher de me voir encore.

LE COMTE, souriant.

Vous étiez cachée?...

DIANAH.

Oui... dans un pli de la colline qui descend à la rivière, et je 'observais; il demeura longtemps à la même place, regardant avidement de tous côtés; puis, n'apercevant rien, il redescendit,

s'assit à terre, et se prit à sangloter en prononçant mon nom!... En ce moment, le pied me manqua et je me découvris... Il se releva précipitamment et je repassai devant lui... Je voulais feindre de n'avoir rien vu, mais je ne pus m'empêcher de le regarder... sans colère, à ce qu'il paraît, car ses yeux brillèrent tout à coup de joie et d'espoir!... Alors,... faute d'une fleur pour lui dire ma réponse, je laissai tomber devant lui quelques-uns des épis que je venais de glaner... Je m'en repentis d'abord, car je le savais pauvre, et ces épis tombés de ma main... Mais j'ai bien vu qu'il ne le comprenait pas ainsi, car il souriait toujours, et, depuis, plus jamais je ne l'ai vu pleurer.

Elle se rassied.

LE COMTE, avec tendresse.

Chère petite!... soyez tranquille! M. de Pré-Guilbert sera votre époux.

DIANAH.

Bien vrai?

LE COMTE, se levant.

Il le faut!... nous le voulons, et votre père le voudra.

DIANAH, se levant aussi.

Oh! vous me rendez l'espérance!... Et me voilà toute heureuse! (En parlant ainsi, ses yeux se sont fixés dans la direction de la fenêtre et tout à coup elle pousse un cri.) Ah! mon Dieu!... là-bas... voyez, c'est mon père qui revient... Il se doutait de quelque chose, et il a quitté la voiture pour nous surprendre ensemble... Nous sommes perdus!

LE COMTE, souriant.

Perdus?...

DIANAH.

Oui, oui, cachez-vous!

LE COMTE.

Me cacher?... Mais vous n'y songez pas!...

DIANAH.

Si, si... Oh! c'est que vous ne connaissez pas encore toute la jalousie de mon père... Le moindre indice lui révélerait tout ce qui s'est passé entre nous : mes confidences, vos caresses, et il ne nous pardonnerait jamais... Cachez-vous, vous dis-je, ou plutôt partez!... vous le pouvez encore... Tenez, par cette galerie qui conduit chez mon père.

LE COMTE.

Soit... J'ai laissé mon cheval à la porte du bois... Je fais le tour du parc ventre à terre et je rentre par la grille. Sir George ne se doutera de rien, et je pourrai lui parler aujourd'hui même de...

DIANAH.

Oui, oui... mais partez!... partez vite!...

LE COMTE.

A tout à l'heure!

Il sort par la gauche. Dianah cache précipitamment les dessins et la musique. Sir George paraît presque aussitôt.

DIANAH.

Il était temps!...

Elle se met au piano.

SCÈNE VII

DIANAH, SIR GEORGE.

SIR GEORGE, regardant çà et là d'un œil soupçonneux.

C'est... c'est moi, Dianah!...

DIANAH, cherchant à se remettre.

Ah! déjà de retour, mon père?

SIR GEORGE.

Oui, j'ai... j'ai oublié justement une des pièces les plus importantes... et je viens la chercher. (A part, tout en remuant les papiers du bureau.) J'aurais parié que le comte était ici.

DIANAH.

Est-ce que... tu vas repartir ?...

SIR GEORGE.

Oui... oui... Il le faut... (Après l'avoir examinée.) Tiens! tu as changé ta coiffure?...

DIANAH.

Moi?... (A part.) Ah! ce collier!...

Elle le cache de son mieux avec son mouchoir, en feignant de tousser.

SIR GEORGE.

Et tu n'as plus ton ruban;... une fleur l'a détrôné.

DIANAH.

Oui... un caprice...

En ayant l'air de chercher un ruban, elle enlève le collier.

SIR GEORGE, à part.

Tiens! d'où vient donc ce collier qu'elle cache?... (Apercevant le bracelet, oublié par le comte sur le canapé.) Ah! ce bracelet!... Les armes de M. de Rouvray!... Un souvenir de sa fille donné à Dianah!... Le comte est revenu!... Et elle ne m'en a rien dit... Ils ont déjà des secrets pour moi!...

DIANAH, qui a remarqué le trouble de son père.

Mon père!...

SIR GEORGE.

Laisse-moi un instant seul! Puisque je suis là, je vais en profiter pour expédier quelques lettres que j'avais oubliées...

DIANAH.

Sans adieu, alors?

SIR GEORGE.

Oui.

DIANAH, qui allait embrasser sir George, à part.

Oh!... cette dissimulation me fait trop de mal!... une minute de plus, et je lui disais tout. (Elle sort.) Sans adieu.

SIR GEORGE, un instant seul.

Elle ne m'a rien dit!... et je n'ai pas osé l'interroger... Je ne voulais pas la forcer à mentir encore devant moi!... (Après un temps et avec colère.) Mais ce comte de Rouvray a donc juré de me prendre l'amour de ma fille, qu'il guette ainsi mon départ

pour s'introduire furtivement, clandestinement chez moi?... Oh! cela ne sera pas; je pourrais accepter un mari pour Dianah, parce que... ce mari, elle ne l'aimerait pas comme elle m'aime, enfin... de la même façon, mais lui!... lui!... Que s'est-il passé dans ce tête-à-tête? Oh! je le saurai...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte de Rouvray!

SIR GEORGE.

Le voilà... Soyons maître de nous, il se trahira peut-être.

SCÈNE VIII

LE COMTE, SIR GEORGE.

LE COMTE, un peu embarrassé.

Pardon, sir George, mais... c'est encore moi... J'ai reconnu votre voiture, et... comme j'avais une communication importante à vous faire... j'ai pris la liberté de...

SIR GEORGE, distrait.

Vous avez bien fait, monsieur le comte. (A part.) Le bracelet, je l'ai trouvé sur ce canapé... Ils s'y sont assis!

LE COMTE, de même.

L'homme dont j'aurai l'honneur de vous entretenir, si vous le permettez, sir George, est mon meilleur ami...

SIR GEORGE, dont les regards errent toujours çà et là.

Je vous écoute, monsieur le comte.

LE COMTE, à part.

Dianah, avait raison... On dirait d'un Indien qui suit une piste.

SIR GEORGE, qui s'est approché du piano.

Quand je suis entré, elle a fait disparaître...

Il remue sans affectation les romances et les partitions qui garnissent le piano.

LE COMTE, à part.

Ah ! ces mélodies!... (Haut.) Mon Dieu, sir George (cherchant à l'éloigner), je crains d'être importun...

SIR GEORGE.

Ne faites pas attention, monsieur le comte, mais... j'ai égaré une pièce... un griffonnage de mon notaire.

LE COMTE.

Ce que j'ai à vous dire demanderait toute votre attention, et...

SIR GEORGE, à part.

« Marie de Rouvray ! » Dianah a joué cette mélodie.

LE COMTE, qui a vu, mouvement à part.

L'Indien est au gîte!

SIR GEORGE, se contenant.

Parlez, monsieur le comte. De quoi s'agit-il?

LE COMTE, prenant une résolution.

Il s'agit du bonheur de miss Dianah!...

SIR GEORGE.

En vérité?... (Remarquant la disposition des siéges qui se trouvent près du piano.) Cette chaise placée ainsi... Le comte était là... derrière elle!... (Haut.) Du bonheur de miss Dianah, dites-vous? Et... vous venez, sans doute, m'indiquer la marche à suivre pour assurer l'avenir de mon enfant? (Avec une irritation toujours croissante.) C'est un louable souci que vous prenez là, monsieur le comte.

LE COMTE.

Ne raillez pas, je vous en prie!...

SIR GEORGE.

Moi, railler sur un pareil sujet?... Mais, après tout, il se pourrait que je n'eusse pas su deviner les vœux de miss Dianah.

LE COMTE.

En effet, je crois que...

SIR GEORGE.

Fort bien! et, comme cela, votre amitié a été plus clairvoyante que... mon amour?

LE COMTE.

Ce n'est pas cela que je...

SIR GEORGE.

Miss Dianah a, je le vois, fait à un étranger les confidences qu'elle avait refusées à son père.

LE COMTE, embarrassé.

Ces confidences... quand les aurais-je reçues?...

SIR GEORGE.

Je ne sais pas, moi!

LE COMTE.

Voyons, sir George, lors même qu'il en serait ainsi, en devriez-vous concevoir de l'ombrage?...

SIR GEORGE.

De l'ombrage?...

LE COMTE.

Près de vous, le respect... la crainte n'auraient-ils pas pu arrêter un aveu sur les lèvres de...?

SIR GEORGE, se montant peu à peu.

De ma fille?... Elle a donc peur de moi? Je suis donc un tyran?... un despote?... Dites-le tout de suite, je suis un père dénaturé! je ne veux que le malheur de mon enfant!... Mais c'est abominable, cela!...

LE COMTE, se récriant.

Je sais bien, au contraire, que vous ne voulez que le bonheur de miss Dianah... et c'est pour cela que je viens vous dire : Sir George, je sais au monde un homme capable de rendre miss Dianah heureuse.

SIR GEORGE, s'asseyant.

Mais, en vérité, c'est extraordinaire, cela! Vous entrez avec effraction dans ma vie, dans celle de ma fillle... De quel droit vous immiscez-vous dans nos affaires? Êtes-vous l'oncle de Dianah? son parrain? son tuteur?... quoi?... Dabord, miss Dianah n'aime personne!

LE COMTE.

Vous vous trompez, sir George.

SIR GEORGE.

Ah! vous l'avouez alors, Dianah vous a confié son secret ?

LE COMTE.

Son secret était aussi celui d'un autre, et c'est peut-être cet autre qui me l'a confié.

SIR GEORGE.

Et quel est cet autre ?

LE COMTE.

C'est M. de Pré-Guilbert.

SIR GEORGE.

Ah!... très-bien, je m'en doutais!... Mais miss Dianah le connaît à cette heure, je lui ai ouvert les yeux sur son compte, et elle ne l'aime plus.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, elle l'aime toujours, et de toute son âme.

SIR GEORGE, se contenant à peine.

M. de Pré-Guilbert n'est pas le gendre qu'il me faut : c'est un homme de désordre.

LE COMTE.

Ah! monsieur, je vous le jure, personne moins que lui ne mérite ce titre.

SIR GEORGE.

Eh! monsieur le comte, je sais ce que je sais; ne l'ai-je pas vu, de mes yeux vu, dans les environs de Tours, avec une fillette pendue à son bras?

LE COMTE.

Cette fillette, sir George, se nomme mademoiselle Jeanne de Pré-Guilbert.

SIR GEORGE.

Hein!

LE COMTE.

Et, si elle était pendue à son bras, c'est qu'elle ne peut plus s'appuyer en ce monde que sur le bras de son frère.

SIR GEORGE.

Quoi! cette jeune fille, c'était...?

LE COMTE.

Oui, monsieur.

SIR GEORGE.

Que M. de Pré-Guilbert me pardonne alors! je l'avais jugé trop sévèrement; mais... (A part, apercevant le mouchoir.) Ce mouchoir! Dianah a pleuré... pleuré devant lui! en m'accusant! en me reniant peut-être!

Un silence.

LE COMTE.

Enfin, sir George, quel est votre dessein?

SIR GEORGE.

Mon dessein est de faire ce que bon me semblera. Est-ce que je dois des comptes à quelqu'un? ai-je besoin de leçons de paternité? Non, monsieur le comte, non, et, sachez-le, j'aime ma fille autant que père au monde aima la sienne, autant et mieux que vous n'aimiez la vôtre.

LE COMTE.

Ah! sir George, vous êtes bien cruel!

SIR GEORGE, à part.

Cruel!... et elle lui a fait toutes ses confidences!... et elle lui a dit qu'elle l'aimait sans doute, comme elle me le disait à moi-même! (Regardant vers une des portes latérales.) Ah! cette porte a remué... Elle est là, j'en suis sûr!... Oh! je veux les voir ensemble! je veux les entendre!

LE COMTE.

Voyons, sir George, une dernière fois.

SIR GEORGE, comme fou.

Une dernière fois, votre protégé ne sera jamais l'époux de ma fille! parce que je ne le veux pas, parce que je suis le père de miss Dianah, et que c'est à moi seul qu'elle doit obéir!...

LE COMTE.

Sir George, calmez-vous!

SIR GEORGE.

Je suis calme, très-calme!... Adieu, monsieur le comte... (A part, en sortant.) Oh! je serai là...

Il disparaît un instant, puis on le voit écoutant par la porte entr'ouverte.

LE COMTE.

La jalousie l'égare... il devient fou...

SCÈNE IX

DIANAH, LE COMTE, puis SIR GEORGE.

DIANAH, entrant en chancelant.

Ah! mon ami!

LE COMTE.

Dianah!

DIANAH, au milieu de ses larmes.

Oh! je suis trop malheureuse! Paul ne sera jamais mon mari... Ah! j'ai bien entendu!... et, quand mon père a prononcé cet arrêt, il m'a semblé que quelque chose se brisait en moi. Oh! Paul! je croyais bien t'aimer... je t'aimais plus encore. (Avec une sorte de fièvre.) Et lui, mon père, je le vois bien maintenant, il ne m'aime pas! il ne m'aima jamais!

SIR GEORGE, qui a reparu sur les derniers mots, à part et avec douleur.

Jamais!

LE COMTE, tenant Dianah dans ses bras.

Du courage, Dianah!... ma chère petite fille!

DIANAH.

Votre petite fille? Ah! si je l'étais, n'est-ce pas que c'est mon bonheur et non le vôtre que vous auriez en vue?... n'est-ce pas que vous ne seriez pas insensible à la douleur de votre enfant ?

LE COMTE.

Ne pleure pas ainsi, Dianah, ma seconde Marie!

DIANAH.

Marie!... ah! elle est bien heureuse, elle...

LE COMTE, avec effroi.

Dianah! parler ainsi, c'est tenter Dieu!...

DIANAH.

Vous pleurez, vous? Ah! vous m'aimez mieux que lui.

SIR GEORGE, à part.

Mon Dieu!

DIANAH, avec une sorte de fièvre.

Oui... vous m'aimez mieux! aussi, maintenant, c'est vous qui êtes mon père, et lui... c'est fini!... je ne l'aime plus!

SIR GEORGE, qui s'est avancé pâle et se soutenant à peine, à Dianah.

Qu'as-tu dit!...

DIANAH, avec un cri.

Ah!

LE COMTE.

Sir George!...

SIR GEORGE, marchant çà et là comme un homme ivre.

Oui, oui... elle a dit... j'ai bien entendu... C'est lui qu'elle aime!... et moi... son père... elle ne me connaît plus! (Il a sonné; à William qui paraît.) William une valise, la chaise de poste! à l'instant!... (Le repoussant.) Va!... mais va donc!

DIANAH, courant à lui.

Quoi! mon père, vous voulez...?

SIR GEORGE, avec des larmes.

Je veux m'en aller... tout seul... tout seul! Je vous laisse ensemble l'un à l'autre... Il t'aimera mieux que moi; car tu l'as dit, moi, je ne t'aime pas!... je ne t'aimai jamais!

DIANAH.

Mon père!

SIR GEORGE, d'une voix de plus en plus entrecoupée.

Ton père?... (Désignant le comte.) Mais le voilà! Moi... je ne suis plus ton père, puisque tu ne m'aimes plus... Elle ne m'aime plus!

DIANAH, se jetant à son cou et lui plaçant la main sur la bouche.

Oh! tais-toi! tais-toi!

SIR GEORGE, éclatant en sanglots.

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme ils me font souffrir !

LE COMTE, avec explosion.

Ah ! sir George, pardon ! mais, en vérité, vous êtes bien injuste et bien ingrat.

SIR GEORGE, étonné.

Monsieur !

LE COMTE.

Oui, bien ingrat ! Comment ! le bon Dieu vous accorde une fille : il vous la laisse ! La voilà toute resplendissante de jeunesse et de santé !... La chère petite vous entoure incessamment d'adorations et de tendresses ! elle ne vous aime pas seulement parce que vous êtes son père, et que son éducation lui dit qu'elle doit vous aimer ; non, elle vous aime parce qu'elle vous aime. Et, lorsque, prise de pitié pour le pauvre homme qui a tout perdu, elle lui fait, en passant, l'aumône d'une caresse, c'est vous, l'homme heureux, qui osez être jaloux de ce pauvre homme !...

SIR GEORGE, embarrassé.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Mais regardez-vous donc, et regardez-moi ! Lequel de nous deux a le droit d'être jaloux de l'autre ? (Sir George baisse la tête sans parler. — Continuant.) Votre fille s'est tournée un moment vers moi ? Mais à qui la faute ? A vous qui vous détourniez d'elle. Dianah ne s'est jetée dans mes bras que parce que vous lui fermiez les vôtres.

SIR GEORGE, ému.

Ma fille!...

LE COMTE.

Et quand je pense qu'il a cru que sa fille pourrait m'aimer comme elle l'aime!... Insensé!... Mais est-ce que cet amour-là s'égare?... est-ce que la piété filiale se partage?... Non, non, et tout à l'heure elle l'a bien vu, et tout à l'heure je l'ai bien compris, ce n'était plus pour moi ces tressaillements d'autrefois!... Dianah s'appuyait sur mon bras, elle me disait: « Mon père!... » et je lui disais : « Ma fille!... » (Avec douleur.) Oh! mais ce n'était plus cela! ce n'était plus cela!

SIR GEORGE, vaincu et cédant à son émotion.

Mon ami! mon pauvre ami!... oui... oui... vous avez raison, vous êtes bien à plaindre, et, moi, je suis bien heureux. J'étais égoïste, j'étais ingrat, j'étais fou! Pardonnez-moi, pardonnez-moi tous deux. Voyons, que faut-il que je fasse pour qu'on me pardonne? Ah! tenez... Dianah aime M. de Pré-Guilbert; eh bien... c'est égal, il l'épousera. Êtes-vous content?... es-tu contente?...

DIANAH.

Oh! je suis bien heureuse!

SIR GEORGE, avec vivacité.

Et par moi?... c'est par...? (Sur un mouvement du comte.) Ne vous fâchez pas, c'est un reste d'habitude... mais c'est fini... je suis guéri... (Au comte.) Touchez là, mon ami; de ce jour, vous êtes presque de la famille...

LE COMTE, avec précaution.

Je pourrais en être tout à fait, si...

SIR GEORGE.

Si ?...

LE COMTE.

Si j'adoptais M. de Pré-Guilbert...

SIR GEORGE.

C'est vrai ! (Après un moment de réflexion.) Ah ! je vous comprends... En adoptant mon gendre, vous... (Appuyant.) Vous seriez un peu le père de ma fille... (Comme frappé d'une idée.) Mais c'est impossible !

LE COMTE.

Pourquoi ?

SIR GEORGE.

Parce que vous n'avez pas l'âge voulu. Il faut avoir cinquante ans passés, et vous n'en avez que quarante-sept.

LE COMTE, souriant.

Les campagnes comptent double.

SIR GEORGE, embarrassé.

Diable d'homme, va !...

DIANAH, d'un ton câlin.

Vilain !...

LE COMTE.

Le jaloux reparaît...

SIR GEORGE.

Vraiment?... vous croyez?... Eh bien, pour lui apprendre... (Poussant Dianah vers le comte.) Dianah! embrasse-le... Ah! (La reprenant aussitôt.) Au vilain, maintenant! (A part.) Ah! c'est égal, pauvre père, tu ne seras plus seul à aimer ton enfant, et toi aussi, tu peux dire : *Adieu, paniers! vendanges sont faites.*

FIN

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES

DE

THÉODORE BARRIÈRE

(seul ou en collaboration)

FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS

L'Ange de minuit, drame en 5 actes	2 fr.	»
Aux Crochets d'un gendre, comédie en 4 actes	2	»
Le Bout de l'an de l'amour, comédie en 1 acte	1	»
Cendrillon, comédie en 5 actes	2	»
Une Corneille qui abat des noix, comédie en 3 actes	2	»
Le Démon du jeu, comédie en 5 actes	2	»
Un Duel chez Ninon, comédie en 1 acte	1	»
Les Enfants de la louve, drame en 5 actes	2	»
Les Fausses Bonnes Femmes, comédie en 5 actes	2	»
Les Faux Bonshommes, comédie en 4 actes	2	»
Le Feu au couvent, comédie en 1 acte	1	»
Les Filles de marbre, comédie en 5 actes	1	50
Les Gens nerveux, comédie en 3 actes	1	50
L'Héritage de M. Plumet, comédie en 4 actes	2	»
L'Infortunée Caroline, comédie en 3 actes	2	»
Les Ivresses ou la Chanson de l'amour, comédie en 4 act.	2	»
Le Jardinier et son seigneur, opéra-comique en 1 acte	1	»
Les Jocrisses de l'amour, comédie en 3 actes	2	»
Un Ménage en ville, comédie en 3 actes	2	»
Le Ménétrier de Saint-Waast, drame en 5 actes	1	»
Midi a quatorze heures, comédie en 1 acte	1	»
L'Outrage, drame en 5 actes	2	»
Les Parisiens, comédie en 3 actes	2	»
Le Piano de Berthe, comédie en 1 acte	1	»
La Vie de Bohème, comédie en 5 actes	1	50

ETC., ETC.

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain

JUL 20 1200

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06369 2944